





No 183



Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L. H. DANCOURT

ARLEQUIN DE BERLIN

A

MR. J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENEVE.

Ridendo dicere verum.



B E R L I N

Et se trouve

A AMSTERDAM,

CHEZ J. H. SCHNEIDER.

M. DCC. LIX.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 311



A U R O I,

S I R E

*Ce n'est point au Vainqueur
de Rosbach que j'ai l'honneur
de dédier cet Ouvrage : né Fran-
çois*

çois je serois un traître. Ce n'est point au Vainqueur de Liffa: comblé des bienfaits de sa Majesté l'Impératrice, pendant que j'ai eu l'honneur de la servir je serois un ingrat. Ce n'est point au plus généreux des Maitres, non plus qu'au Monarque dont je viens d'éprouver la clémence je serois un flatteur. C'est au Protecteur des Arts, c'est à l'Ami des talens que j'offre l'Apologie de celui que j'exerce pour l'amusement de son auguste Cour; quel moyen plus sûr de rendre mes argumens invincibles que de les décorer du nom de VOTRE MAJESTÉ? C'est en travaillant pour le bien de ma cause manifester au Public la reconnoissance

ce

*ce, le zèle & le très profond
respect avec lesquels j'ose me dire*

S I R E

DE VOTRE MAJESTE.

*Le très humble &
très obéissant Serviteur*

DANCOURT.

L. H. D.

L. H. DANCOURT

ARLEQUIN DE BERLIN

A MR. J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENEVE.

DE grace, MONSIEUR, ne mourez pas, ou si vous êtes mort, faites moi le plaisir de ressusciter. Avant de quitter le monde pour l'Eternité faites de moi un profélite ou devenez le mien; mais que la conversion de l'un ou de l'autre soit le fruit d'une discussion bien réfléchie. Je réponds à vôtre ouvrage, beaucoup plus pour vous porter à m'éclairer, que dans le dessein de profiter des avantages que la foiblesse de vos argumens me donne dans la question : peut-être en avez vous de plus convaincans à produire & que vous vous les êtes réservés pour confondre un adversaire, afin qu'on n'ait pas à vous reprocher d'avoir triomphé sans combattre. Je suis Comédien, j'aime mon métier, je fais plus, je l'estime, sûr que j'ai pour moi la raison le goût & le public; j'entre courageusement en lice pour y parer vos bottes & riposter.

Je n'ai pu lire vôtre lettre à M. d'Alembert, sans me croire obligé de la relire une seconde fois, & même une troisième. La premiere lecture m'avoit séduit : le vernis
A éblou-

éblouissant de vôtre stile m'avoit fait prendre pour des vérités, des sophismes très captieux pour ceux qui ne vous liront qu'une fois, & qui comme moi, se laissent trop facilement éblouir par les charmes de l'élocution. La seconde lecture m'a tranquilisé : mon esprit éclairé par mon amour propre a vû dissiper le prestige, & vôtre lettre ne m'a plus paru que l'amusement d'un Auteur ingénieux qui vouloit prouver au monde combien il est facile à l'esprit de donner au mensonge l'apparence du vrai. La troisième lecture enfin ne m'a plus laissé voir qu'un ouvrage de la prévention, & peut-être du ressentiment.

J'aurois apperçu cela du premier coup d'œil, si je n'avois pas contracté comme tant d'autres lecteurs, la mauvaise habitude de me laisser entraîner par l'esprit avant de consulter le bon sens. La peur que vous m'avez donné me rendra plus sage à l'avenir. Je suis Comédien encore un coup, & vôtre ouvrage m'avoit presque persuadé qu'il n'est pas possible à un Comédien d'être honnête homme. J'allois me regarder comme un monstre dans la société, si je n'eusse eu recours à ma conscience, au sens commun & à la Religion : je les ai consulté tous trois : tous trois m'ont assuré que vous aviez tort. Je ne leur ai fait aucune question sur le premier objet de vôtre libelle : les matieres théologiques sont trop au dessus de moi : d'ailleurs ce seroit entreprendre sur M. d'Alembert ; qui peut mieux que lui, réfuter les reproches que vous lui fai-

faites, s'ils méritent de l'être? Je me suis contenté de consulter la dessus quelques gens éclairés, & qui connoissent particulièrement les Pasteurs de Genève. Ils sont unanimement de l'avis de M. d'Alembert, & sont très persuadés que c'est un compliment qu'il a voulu faire à ces Messieurs. Ils n'ont pas conçu, comment vous pouviez trouver si mauvais qu'on attribuât à quelqu'un des opinions qu'on peut vous reprocher à vous même, à ce qu'ils m'ont assuré, & que je m'embarasse fort peu que vous ayez ou non, pour vû que je détruisé celles que vous avez ou que vous faites semblant d'avoir contre les Comédiens. Entrons en matiere, & trouvez bon que je vous réponde; parlez M. je vous écoute.

Je n'aime point qu'on ait besoin d'attacher incessamment son cœur sur la scene, comme s'il étoit mal à son aise au dedans de nous. La nature même a dicté la réponse de ce Barbare à qui l'on vantait les magnificences du Cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon homme, n'ont ils ni femmes ni enfans? Le Barbare avoit raison: oui M. ce Barbare avoit raison, mais vous oubliez de citer St. Christome de qui vous tenez ce fait, & de joindre les circonstances qu'il y ajoute: vous appelez magnificences du Cirque ce que ce Père de l'Eglise & le Barbare ne regardoient avec raison que comme des abominations. Valere Maxime vous dira, qu'on exposoit sur le Théâtre des filles nuës avec de jeunes garçons qui se permettoient aux yeux du peuple d'être

les Acteurs d'un spectacle le plus contraire à la pudeur, & que Caton averti que sa présence gênoit le goût du peuple, quitta le Théâtre pour n'être point spectateur de cette licence impudique qui étoit dégénérée en coutume. La description d'un pareil spectacle n'avoit effectivement rien de magnifique aux yeux d'un Barbare vertueux, & c'est avec raison qu'il demandoit : si les Romains n'avoient ni femmes ni enfans.

Ces mêmes horreurs subsistant encore du tems de St. Chrisostome & de St. Cyprien, il n'est pas étonnant qu'ils aient fulminé contre les spectacles & que les Comédiens aient été en horreur aux gens sages, aux Chrétiens, aux Pères de l'Eglise; mais ceux ci prouvant par l'énumération des indignités qui se commettoient au Théâtre, la légitimité de leur Anathème, n'ont rien prononcé contre un spectacle utile aux mœurs & conforme à la raison. Alcibiades fit jeter dans la mer le Comédien *Eupolis* en lui disant : *Tu me in scenâ saepe merfisti, & ego te semel in mari.* Alcibiades païa ce Comédien comme il le méritoit. L'impudence ne peut exciter que la honte & la colere dans le cœur d'un honnête homme, il n'est pas besoin d'être un Saint ni même un Chrétien, pour penser comme St. Chrisostome des spectacles de son tems. Tertulien, St. Cyprien, St. Jerome, St. Chrisostome, St. Augustin se sont tous élevés contre les spectacles avec un zele légitime. Le degré de corruption qui regnoit de leur tems
sur

sur la scene leur impositoit le devoir de les prof-
 crire, & comment ne l'auroient ils pas fait?
 Voyez ce que dit Tertullien :

„ N'allons point au Théâtre qui est une
 „ assemblée particuliere d'impudicité où l'on
 „ n'approuve rien que l'on n'improove ail-
 „ leurs, de sorte que ce que l'on y trouve
 „ beau, est pour l'ordinaire ce qui est de
 „ plus vilain & de plus infâme; de ce qu'un
 „ Comédien par exemple y jouë avec les
 „ gestes les plus honteux & les plus naturels;
 „ de ce que des femmes oubliant la pudeur
 „ du sexe, osent faire sur un Théâtre & à la
 „ vuë de tout le monde, ce qu'elles auroient
 „ honte de commettre dans leurs maisons; de
 „ ce qu'on y voit un jeune homme s'y bien
 „ former & souffrir en son corps toutes sor-
 „ tes d'abominations dans l'espérance qu'à son
 „ tour, il deviendra maître en cet art détesta-
 „ ble &c.

Croyez vous M. que si les spectacles du tems
 de ces Sts. hommes eussent ressemblé à ceux
 d'aujourd'hui ils se feroient élevés si fort con-
 tre eux & qu'ils n'auroient pas été de l'avis de
 St. Thomas, qui dit d'après St. Augustin :
Je veux que vous vous ménagiez, car il est de l'hom-
me sage de relacher quelque fois son esprit appliqué
à ses affaires. Cet Ange de l'École indique
 ensuite l'espece de plaisirs qu'il conseille de
 prendre. Le relachement de l'esprit qu'il ap-
 pelle une *vertu* se fait, dit-il, par des paroles &
 des actions divertissantes : „ or qu'y-a-t-il de
 „ plus particulier à la Comédie, dit un habile

„ Apologiste du spectacle, que d'amuser par
 „ des paroles & des actions ingénieuses qui
 „ délassent l'esprit; ce plaisir est le plus loua-
 „ ble lorsqu'il est accompagné de la part des
 „ acteurs & des spectateurs de cette vertu qu'
 „ Aristote nomme *Eutrapélie* vertu qui met
 „ un juste tempérament dans les plaisirs „
 St. Bonaventure dit formellement: *Les specta-
 cles sont bons & permis s'ils sont accompagnés des
 précautions & des circonstances nécessaires*, nos
 spectacles sont dans ce cas, & je le prouve-
 rai: donc si quelque Barbare à qui l'on fe-
 roit la description de nos spectacles, répon-
 doit, *les François n'ont ils donc ni femmes ni en-
 fans?* le Barbare auroit tort, il seroit bien stu-
 pide si l'on ne parvenoit à lui faire approuver
 les motifs qui ont établi le spectacle François
 dans les Cours principales de l'Europe.

Ce spectacle est adopté en Allemagne com-
 me en France, d'abord pour contribuer à l'é-
 ducation de la jeunesse; en second lieu pour
 occuper pendant deux ou trois heures du jour
 des libertins qui pourroient employer mal
 le tems qu'ils donnent à cet amusement: en
 troisième lieu pour procurer un amusement
 honnête à des gens sages qui fatigués de l'ap-
 plication que leurs emplois exigent, ont be-
 soin de ranimer les forces de leur esprit par
 un délassement utile à l'esprit même. *De-
 mander si les spectacles sont bons ou mauvais en
 eux mêmes, c'est faire une question trop vague;
 c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé
 les termes.* Point du tout: puisque par le mot
 de

de spectacles on n'entend ordinairement que ceux où des Auteurs ingénieux s'efforcent de punir le vice & de faire aimer la vertu, des Tragédies & des Comédies & non pas tous les autres spectacles frivoles qui ne font rien pour le cœur ni pour l'esprit : on peut donc alors avancer la question & conclure en faveur des spectacles. La Tragédie & la Comédie sont bonnes aux hommes en général, & je ne suis de vôtre avis qu'en partie sur l'influence des religions, des gouvernemens, des loix, des coutumes, des préjugés & des climats sur les spectacles.

Térence & Molière ont eu le même objet, ils ont offert des spectacles de même espece à des peuples différens par les loix, les mœurs, le gouvernement & la Religion. L'Andrienne de Baron n'a pas fait moins de plaisir à Paris que celle de Térence à Rome. Les scènes que Molière emprunta de Plaute étoient faites pour les hommes en général. Le Théâtre comme toutes les autres productions de l'esprit humain, a eu des commencemens foibles. Les tragédies de Sophocle & d'Euripide sont assurément bien différentes des chansons bachiques de Thespis.

Ménandre fut plus sage qu'Aristophane, Térence beaucoup plus décent & plus naturel que Plaute, Molière plus sage & plus décent que tous les quatre. Il donna dans le Misanthrope un modele de spectacle tel qu'il doit être pour être bon à tous les hommes en général.

Les gens de génie respectent ce modele & l'imitent, & ce n'est qu'aux pièces les plus estimées des François philosophes, que les étrangers rendent hommage. Ces pièces sont celles que nous appellons de caractère, où les hommes sont peints tels qu'ils sont par-tout. Celles où les Auteurs n'ont envisagé que de flatter le goût particulier de la Nation, n'ont pas à beaucoup près un succès aussi étendu, d'où l'on doit conclure, que les bons spectacles sont ceux où l'on attaque les vices communs à tous les hommes, & que par conséquent, c'est le genre auquel on doit se borner, puisqu'il est universellement utile indépendamment du gouvernement, des loix & de la Religion. L'énergie, la vérité, le sublime que ce genre de spectacle exige, sont les fruits du génie, moins encore que d'une certaine progression que la nature a imposé à tous les arts & dont ils doivent compter tous les degrés avant de parvenir à leur perfection: l'expérience le prouve. Qui eut pû conjecturer que de ce qu'une fille tracerait sur la muraille l'ombre de son amant, il en résulteroit la Peinture pour être portée par les Raphaël, les Rubens, les Corregge & les Le Moine au degré auquel elle est parvenue depuis deux siècles. La Musique dans son origine ne connoissoit que quatre tons. Les instrumens étoient tout aussi pauvres par conséquent, ce commencement devoit il faire espérer qu'on auroit dans la suite des Lulli, des Rameau,

des

des Corelli, & des Mondonville? Que de siècles n'a-t-il pas fallu à tous les arts pour devenir ce qu'ils sont! La Poësie n'a pas été plus privilégiée que les autres arts, & si Aristophane a mieux fait que les Inventeurs inconnus de la Comédie, Ménandre a montré qu'on pouvoit mieux faire qu'Aristophane en substituant une critique générale des vices à des satires odieuses & personnelles.

Molière a montré qu'on pouvoit être aussi amusant que Plaute, aussi spirituel que Térence sans choquer la bienséance, c'est ainsi que le Théâtre François peut se glorifier d'être devenu un spectacle digne de tous les hommes, puisqu'il a acquis le degré de perfection qui le rend utile à tous, au lieu que les spectacles des autres nations ne sont bons que pour elles mêmes & seront toujours bornés à ne plaire qu'à chacune en particulier, tant que les règles établies par Aristote & respectées des seuls François n'auront pas acquis le crédit qu'elles méritent dans l'esprit des Dramatiques de toutes les nations, & que ceux ci ne s'attacheront pas comme les Auteurs François à se rendre utiles, encore plus qu'agréables.

C'est Corneille & Molière à qui l'on doit ce goût & ce goût est le pere du Misanthrope & du Tartuffe. Si l'on veut juger de la bonté de ces pièces par le petit nombre de gens à qui elles plurent en France dans leur nouveauté on ne les représenteroit pas aujourd'hui avec tant de succès en Allemagne: mais il

faut que l'amour propre cède enfin à la vérité & que l'on estime universellement un ouvrage qui a puni des vicieux en les demasquant & triomphé d'une vaine critique par la solidité de sa morale que toutes les nations peuvent s'appliquer. Voilà M. les spectacles utiles qu'on doit autoriser: les Comédiens qui les exécutent, loin d'avoir des reproches à se faire, doivent se regarder comme les défenseurs de la vertu, aussi bien que les Auteurs dont ils sont les organes. Les attaquer, c'est travailler en faveur du vice. Il s'agissoit de les corriger, s'ils méritent les reproches que vous leur faites: il falloit obvier aux abus de la scene sans la détruire. Assassiner un Payen c'est être un barbare, le convertir c'est être un Apôtre: Cortès fut un homme exécrationnable. Zoroastre fut adoré.

Ne craignez vous pas M. de ressembler au premier; & ne seroit il pas mieux de travailler à la conversion des Comédiens que de les immoler à la prévention que vous avez contre eux. Le Théâtre a paru *même à des saints*, pouvoir devenir une excellente école de morale. Il faut travailler une mine longtems avant qu'elle dédomage les entrepreneurs & qu'ils parviennent à la bonne veine: Le Théâtre est comme cette mine; le plomb s'est présenté le premier: Les loix, la police, & le génie des Auteurs sont enfin parvenus à découvrir l'or qui se cachoit sous des enveloppes crasses & des marcaissittes méprisables; & c'est au moment de la découverte que
vous

vous vous déguisez combien la mine est riche & que vous voulez en faire abandonner l'exploitation: visitons la cette mine avec le flambeau de la vérité, qu'il dissipe les ténèbres du préjugé que vous voulez épaisir. Je ne me suis pas imposé la loi de vous ménager beaucoup, vous m'en avez donné l'exemple, & si ma réplique vous paroît dure, prenez vous en à vôtre déclamation qui ne l'est assurément pas moins.

Primò, le Théâtre est à vôtre avis l'école des passions, *secundò*, les Dames Françoises ont les mœurs des Vivandieres & sont cause du peu de cas que l'on fait à Paris de la vertu. En *troisième* lieu les Comédiens sont des gens sans mœurs, il n'est pas possible qu'ils en aient, leur état s'y oppose, & vous ne seriez pas surpris qu'ils fussent des fripons par ce qu'ils en jouent souvent le rôle au Théâtre. En *quatrième* lieu, nouveau Jonas, vous prédisez la corruption des mœurs de Genève & sa ruine, comme le Prophete a prédit celle de *Ninive*.

Le feu, l'enthousiasme, l'éloquence dont vous avez embelli ces quatre paradoxes vous ont acquis des partisans que je veux détromper. Je n'ai pas assurément pour plaider la cause de la vérité, les avantages dont vous abusez pour établir vos erreurs; mais son éclat suppléera à l'insuffisance de ma plume. J'écarterai seulement les nuages dont vous offusquez la raison, il ne faut que la montrer pour qu'on la suive, un beau stile n'ajoute rien à sa puissance.

CHA-

C H A P I T R E I .

Où l'on prouve que le spectacle est bon en lui-même & par conséquent au dessus des reproches de Mr. Rousseau.

Ce n'est point pour flatter les passions des hommes que le spectacle est établi c'est au contraire pour les regler. Ce n'est point pour corrompre les mœurs, c'est pour les réformer : mais il y a chez tous les peuples des opinions respectables & utiles au Gouvernement que les Auteurs Dramatiques se gardent bien d'attaquer, il faut louer leur sagesse & ne pas confondre avec les vices qu'on critique sans ménagement, les opinions qu'on respecte vu leur utilité, quoique ces opinions puissent quelque fois introduire certains abus dans les mœurs.

Vous vous plaignez par exemple, de ce qu'on ménage trop au Théâtre François le préjugé du point d'honneur ; mais quand vous voudrez réfléchir sur l'intérêt que le Gouvernement de France doit prendre au maintien de ce préjugé, vous ne vous élevez plus avec tant d'aigreur contre la prudence des Dramatiques qui le respectent & se contentent d'en critiquer les abus. Le point d'honneur n'est autre chose que la bravoure, & la bravoure est une qualité estimable dont il est beau de se piquer : elle convient sur-tout à une Noblesse

bleffé généreuse appellée par fa naissance, les priviléges & les vœux qu'elle en a faits, à la deffenfe de l'Etat. On a reconnu que la valeur dépendoit beaucoup de l'habitude & cette observation engage le Gouvernement à diffimuler quelque fois les abus d'une qualité qui dans les occasions où l'Etat doit l'employer ne peut jamais être excessive.

Si le Gouvernement diffimule certains abus parce qu'il en réfulte un avantage, les Auteurs doivent imiter fa discretion & ne pas trop appuyer fur cet abus, & c'est à cet égard qu'on pourroit être de vôtre avis & reconnoître que le Gouvernement à quelqu' influence fur le fpectacle.

Un Auteur Dramatique dans une Monarchie doit un refpect aveugle aux volontés du Prince, comme le refte des fujets, il ne fe permettra pas de traiter des affaires d'Etat fur la fcene, & ne fera parler fes Acteurs qu'avec refpect des personnes qui en ont l'adminiftration, dans une Démocratie au contraire, on peut en tous tems & en tous lieux attaquer l'inconduite des Chefs du Gouvernement. Un Auteur zelé Patriote peut employer fon art à inftruire fes Concitoyens de leur intérêt, & faire au Théâtre ce qu'un autre feroit fur la Tribune. *L'éloquence plus vive & plus emportée dans une République, dit le Pere Brumoy, * est plus douce & plus infinuante dans une Monarchie;* cette différence réfulte de celle des Gouverne-
mens

* Discours fur la Comédie Grecque.

mens. Dans une Monarchie le peuple a déposé tous ses droits dans les mains d'un seul, il lui a remis toute l'autorité nécessaire pour la conduite des affaires, & ne lui a donné d'autre juge que sa conscience.

Le Prince n'est donc comptable à personne qu'à Dieu & aux loix, de ses démarches. Les sujets liés par le serment d'obéissance & de fidélité, ne pouvant porter d'avis sur sa conduite, dont ils ignorent le principe parce qu'ils ne sont point au fait des affaires, qu'ils en ont perdu le fil, ne pourroient raisonner qu'en aveugles, ils ne peuvent donc donner aucun avis ni faire aucun reproche. Le doute dans lequel ils sont des motifs qui font agir leur Chef, doit les rendre très circonspects quand ils veulent prendre part aux affaires, & si leur inquiétude les fait parler, ce ne doit jamais être qu'avec respect, elle doit les conduire aux pieds du Trône pour y faire des représentations & non pas des protestations; autrement, c'est agir contre le serment d'obéissance & de fidélité; c'est marquer de la défiance & du caprice, après avoir donné toute sa confiance: c'est choquer en un mot le respect imposé par les loix à tout l'Etat pour la personne sacrée du Monarque. Voilà les motifs qui rendent l'éloquence dans une Monarchie moins vive, mais plus douce & plus insinuante.

Dans une Démocratie au contraire un Citoyen est toujours instruit des motifs qui font agir les Chefs de l'Etat.

Ces

Ces Chefs n'ont qu'une autorité passagere & dont ils sont comptables à tous les Citoyens en général ; chacun peut donc leur demander compte de leur administration. Tout bon Patriote d'une République peut & doit en conscience rendre compte à ses Concitoyens de ce qu'il trouve de vicieux dans cette administration.

L'Orateur en ce cas est un juge qui ne connoit rien au dessus de lui que les loix, qui peut parler aussi fortement qu'il le juge à propos pour le bien public, parce qu'il a le droit de le faire, & qu'on n'en a aucun de lui refuser tous les éclaircissements qu'il demande, voilà pourquoi l'éloquence est plus forte & plus vive dans une République ; ici l'Orateur parle en maître, dans une Monarchie c'est un sujet qui doute, qui remontre, qui supplie, ici c'est un client qui parle à son Juge, là c'est un Rapporteur qui l'instruit.

Si les Auteurs Dramatiques dans une Monarchie ou dans une République ont tous deux pour objet d'attaquer les défauts particuliers à leur nation, ils ne manqueront pas s'ils sont sages, de ménager ceux qui résultent de la constitution, ils se contenteront d'attaquer certains effets, mais ils en respecteront le principe.

Un Auteur François respectera le point d'honneur & se contentera d'en attaquer certains abus, il donnera toujours l'exemple du respect qu'on doit au Trône, aux Ministres, aux Magistrats & autres Dépositaires de l'Autorité Royale.

Ce

Ce respect habituel peut bien altérer les mœurs, en quelque façon, il peut porter dans l'ame une espece d'indifférence sur le sort de la Patrie. Les Citoyens alors ne s'occuperont que de choses frivoles, parce que déchargés du fardeau des affaires, ils s'embarassèrent peu du tour qu'elles prendront, sûrs qu'allant bien ou mal, il n'en résultera pour eux ni gloire, ni reproche.

Assez heureux pour n'avoir à s'occuper que de leurs affaires personnelles & de l'augmentation de leur fortune, tout ce qui n'y a pas un raport direct, leur devient comme étranger ; mais dites moi M. cette indifférence sur le bien général n'est elle pas moins dangereuse, que le zele indisc et & l'esprit réformateur ? Ne vaut il pas mieux que les sujets d'un Monarque *bien aimé* vivent dans une parfaite fécurité, fruit de la confiance & du respect qu'ils ont pour ce Monarque, que s'ils éprouvoient l'inquiétude perpetuelle qu'on pourroit leur inspirer sur le sort de la Patrie en tournant en ridicule les gens d'Etat, en leur suggérant l'impatience & le dépit de ne pouvoir donner leur avis au Conseil, & le desir indiscret de faire éclater inutilement leur aveugle & fougueux Patriotisme : ils seroient meilleurs Citoyens dans l'ame, mais l'Etat en seroit peut-être plus mal gouverné surtout si le Monarque trop complaisant daignoit faire trop d'attention à leurs criaillerjes. On ne peut contenter tout le monde, *Tot capita tot sensus*, dit le Proverbe.

Si

Si un Auteur Dramatique choqué de la tiédeur des François sur la conduite du Ministère, vouloit réformer leurs mœurs à cet égard, s'il parvenoit à les rendre des Citoyens plus chauds, il pourroit arriver qu'il les rendroit en même tems turbulens, indociles, présomptueux, & ces ardens Citoyens abusant d'un excellent motif ne se feroient corrigés d'un défaut que pour en contracter d'autres très préjudiciables à leur bonheur particulier, & à celui de l'Etat en général. Il convient donc de leur laisser leur indifférence en matiere d'Etat. Les sept péchés mortels que les François commettent aussi fréquemment que personne, & tant de ridicules qu'on leur reproche, offrent assés de matiere aux génies Dramatiques.

Il est dans les mœurs des Anglois de mépriser les Etrangers, leur impolitesse est assurément très reprehensive, cependant leurs Auteurs Dramatiques semblent autoriser ce mépris & le nourrir par les peintures outrées qu'ils font des Etrangers & surtout des François. Vous condamneriez ces tableaux sans doute: mais comme il est utile à la Constitution Angloise, que les Anglois se croient les premiers hommes du monde, & comme le maintien de leurs loix exige un plus grand nombre de véritables Citoyens, on a grand soin pour leur inspirer le Patriotisme, de leur dire qu'ils ressemblent aux Romains, & que personne ne leur ressemble: il en résulte que beaucoup d'entre eux ont réellement les Vertus Romaines; mais qu'ils en ont en même

tems les préjugés. Les Romains appelloient Barbares tout ce qui n'étoit pas Romain, les Anglois *French dog* tout ce qui n'est pas Anglois. Si cet orgueil est utile aux Anglois pour le maintien de leur Constitution, un Auteur Anglois auroit donc tort de le leur reprocher & de vouloir les métamorphoser en Philantropes. Ils en deviendroient à la vérité plus sociables & plus polis, mais il en résulteroit en même tems qu'ils le feroient trop vis à vis de leur Ministère & qu'ils perdroient cette fermeté si redoutable aux Chefs de leur Gouvernement, & si utile à la conservation des privilèges de la Nation : néanmoins si le penchant d'un Peuple est absolument vicieux on doit l'attaquer sans ménagement, c'est servir le Prince & le Peuple ; si le mauvais goût prévaut, on doit s'efforcer de le détruire, & c'est ce que Molière a fait. Vous dites cependant : *Pour peu que Molière anticipât il avoit peine à se soutenir, le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance.*

Observez qu'il se releva peu de tems après & qu'on ne tarda pas à préférer le Misanthrope au Medecin malgré lui : un Philosophe comme Molière n'étoit pas homme à se décourager pour la chute actuelle de son chef-d'œuvre, il prévoyoit bien que la force de la raison subjugueroit le mauvais goût, & c'est ce que les bons Auteurs qui lui ont succédé ont osé prévoir comme lui, en attaquant des vices, des ridicules, & des opinions du jour, qu'on avoit trop ménagées avant eux.

Ceci

Ceci vous prouve qu'on ne doit pas respecter si scrupuleusement les penchans du Peuple pourqui l'on écrit, il n'est question que de distinguer ceux qu'on doit ménager, & ce sont encore un coup ceux qui sont utiles aux vuës du Gouvernement, on ne doit pas sur-tout prêcher le bonheur des Républicains à des peuples assujettis à la Monarchie, ni la supériorité de puissance des Monarchies sur les Républiques à des Républicains. Les hommes peuvent être sages sans se croire malheureux, & les spectacles destinés à leur enseigner la morale en les amusant, ne doivent pas servir à les faire douter de leur félicité. *Un Peuple galant veut de l'amour & de la politesse* & ce Peuple a raison, puis qu'on peut être amoureux, galant & sage à la fois, c'est le comble de la sagesse que d'être tendre, aimable & Philosophe en même tems.

Un homme sans passions ne sauroit intéresser personne au Théâtre, & l'on a déjà remarqué qu'un Stoicien dans la Tragédie seroit un personnage insupportable dans la Comédie, & seroit rire tout au plus.

On a très mal remarqué ; Glaucias dans Pirrhus, Brutus, Alphonse dans Inès, Ciceron dans le Triumvirat, Zovire dans Mahomet, & tant d'autres à citer sont des Stoïciens ou jamais il n'en fut, & l'histoire nous trompe ; dans les Comédies tous nos Aristes, un Théodon dans Mélanide, le Héros de la Gouvernante, ces gens là ressemblent assurément au portrait qu'on nous fait des Stoïciens tou-

jours amis de l'humanité & préférant l'intérêt de la vérité, de la raison, de la justice & de l'amitié, à leur intérêt propre.

Quant à l'homme sans passions, expliquons nous. Entendez vous par un homme sans passions, un homme insensible à tout ce qui peut flatter l'imagination ou les sens, un homme dans une Apathie perpétuelle, incapable de sentir & de désirer.

Qu'on se garde bien de mettre un tel homme sur la scène, il est bien éloigné de mériter cet honneur, c'est un Original qui n'existe pas, & qui ne mérite pas d'exister: c'est une chimère métaphysique injurieuse à la nature, c'est un monstre qu'il faudroit étouffer puisqu'incapable de bien & de mal, il seroit également insensible à l'un comme à l'autre, qu'il regarderoit du même œil la prospérité & le malheur d'autrui & trouveroit également ridicule qu'on rit ou qu'on pleurât, par conséquent il ne seroit pas plus disposé à soulager les malheureux qu'à participer aux plaisirs des gens contents.

Si par un homme sans passions, vous entendez un sage incapable d'aucuns excès, dont tous les desirs sont subordonnés à la raison, ce n'est pas un homme sans passions.

C'est un homme qui fait aimer & estimer tout ce qui mérite de l'être, c'est un homme qui méprise & déteste la débauche & l'impureté, mais qui se permettra d'aimer tendrement une épouse vertueuse, qui fuira les ivrognes, mais qui se permettra pour la répara-

paration de ses forces & le bien de sa santé, un usage modéré de sa bouteille; qui fuira la fureur du jeu, mais qui n'en fera pas moins sa partie avec des amis de sa trempe, sans désirer le gain & regretter la perte, qui sera attentif à ses intérêts, vigilant dans son commerce, œconome dans sa dépense, mais qui loin d'être avare, emploiera le superflu de sa fortune à soulager les malheureux, à gagner le cœur de ses mercénaires & de ses domestiques par des libéralités encourageantes & bien placées: c'est un homme enfin pieux & charitable, sans hypocrisie, qui se contente de donner à Dieu les momens qu'il exige & le reste du tems à ses affaires.

Tel est l'homme qu'on doit mettre sur la scene, vous l'y verrez tous les jours quand vous voudrez l'y voir, & cet homme à mon avis est plus estimable qu'un homme sans passions.

Pour commencer à sentir l'utilité des spectacles, supposez M. un Gouverneur homme d'esprit qui persuadé de la bonté de ce genre d'instruction conduit son élève à la Comédie Française, on y représente le *Joueur*. Le jeune homme ne peut encore recueillir par lui même la morale dont cette pièce abonde, son Gouverneur la lui fait appercevoir. Voyez vous

„ M. dira-t-il, à quoi expose la malheureuse
 „ passion du jeu, quel est l'état de ce Valère,
 „ à quelles bassesses tout Gentil-homme qu'il
 „ est, sa passion ne le reduit elle pas? Il trahit
 „ lâchement les bontés d'une Amante vertu-

„ euse, il perd la tendresse d'un pere hom-
 „ me d'honneur & riche qu'il reduit au déses-
 „ poir, & qui le déshérite; il se voit sup-
 „ planter par un rival auquel les agrémens
 „ de la Jeunesse devoient le faire préférer; &
 „ comme il n'est que trop vrai qu'un joueur
 „ doit *opter des deux, être duppe ou fripon*, com-
 „ me l'a très bien dit Geronte, Valère,
 „ comme vous le voyez las d'être duppe a dé-
 „ jà mandé *Tout-à-bas* pour apprendre de ce
 „ fripon l'art de corriger la fortune, & jusqu'à
 „ ce qu'il ait acquis cette indigne ressource il
 „ fera la victime des Escamoteurs & des Ufu-
 „ riers „ N'avouerez vous pas M. que toute
 „ cette morale est dans la pièce & que ce n'est pas
 „ pour gâter le cœur de personne que l'Auteur
 „ s'est avisé de l'y mettre, vous aimeriez mieux un
 „ sermon peut-être, mais souvenez vous de ce
 „ beau précepte d'Horace *segnius irritant &c.*

*Qu'on n'attribue pas au Théâtre le pouvoir de
 changer des sentimens & des mœurs qu'il ne peut
 que suivre & embellir.*

Embellir des mœurs n'est ce pas à peu de
 chose près les changer, rendre un Peuple vo-
 luptueux, galant: un Peuple badin, spirituel &
 délicat: un Peuple naturellement farouche,
 brave & généreux: c'est ce me semble gagner
 beaucoup sur l'humanité, c'est profiter d'un
 caractère vicieux faute de raison qui l'éclaire,
 pour en former un caractère qui devient es-
 timable par sa réforme: c'est retrancher des
 mœurs ce qu'elles avoient de deffectueux
 auparavant; & Molière en se bornant à l'em-
 bel-

bellissement des mœurs du Peuple qu'il vouloit corriger, a sans doute rempli la tâche que la raison impose aux Philosophes. Il a senti qu'il ne s'agissoit pas de faire d'autres hommes, mais seulement de leur apprendre à tirer de leurs mœurs & de leur génie tous les avantages que la nature y avoit déposés & que la raison en devoit attendre.

Molière s'est dit à lui même, au moins je me l'imagine, „ les François sont naturelle-
 „ ment portés aux plaisirs: est-ce un mal que
 „ d'aimer le plaisir? Je ne le crois pas, mais
 „ c'est un mal de prendre la débauche pour
 „ le plaisir; l'extravagance de nos Mar-
 „ quis, leurs airs évaporés pour une aimable
 „ liberté; la parure excessive & ridicule
 „ pour le moyen de s'embellir, les pointes,
 „ les quolibets, les jeux de mots, les antité-
 „ ses pour les plus belles productions de l'es-
 „ prit. Faisons leur sentir combien les objets
 „ dans lesquels il font consister les plaisirs,
 „ sont méprisables, opposons dans mes ta-
 „ bleaux des gens raisonnables à des fous,
 „ profitons du penchant de mes spectateurs
 „ à la volupté pour en faire des Amans ten-
 „ dres, galans, & raisonnables, ce qui me
 „ seroit impossible s'ils n'avoient aucun goût
 „ pour le plaisir; ils aiment la société, qu'
 „ ils apprennent de moi quels sont les amuse-
 „ mens honnêtes qu'ils doivent chercher dans
 „ la société: pour leur faire préférer la com-
 „ pagnie des femmes estimables, tâchons de
 „ leur inspirer du dégoût & même de l'horreur

„ pour les débauches de cabaret auxquelles ils
 „ se livrent beaucoup moins par goût que pour
 „ suivre la mode ; faisons leur sentir que ces
 „ rubans, ces pompons, ces collifichets dont ils
 „ sont affublés les rendent ridicules aux yeux
 „ du Sexe, & que la licence de leurs propos
 „ les rend aussi méprisables qu'une conver-
 „ sation galante & sensée les rendroit aimables
 „ aux yeux de personnes dont ils dési-
 „ rent la conquête. Apprennons aux Mé-
 „ decins que leur jargon & leur pédantisme
 „ prouve leur ignorance, & qu'un homme
 „ vraiment savant n'emploie jamais de
 „ termes barbares pour s'expliquer parce que
 „ le plaisir de savoir ne peut être senti que
 „ lors qu'on peut se faire entendre, c'est ce
 „ qui fait que les habiles gens se font tou-
 „ jours très aisément comprendre même en
 „ traitant les matieres les plus abstraites.

„ Attaquons les vices en général, qu'ils
 „ soient toujours les objets de nôtre critique;
 „ puisse le Ciel en secondant nos travaux
 „ les en rendre la victime.

Molière a sûrement réussi dans son projet
 autant qu'aucun Philosophe qui ait entrepris
 de réformer les hommes. Il a corrigé nos
 Marquis de leur stile effronté qu'on ne retrou-
 veroit plus aujourd'hui que dans la bouche
 des laquais ; il a dégoûté des parties de cabaret,
 au point qu'une bonne partie de nos arti-
 fisans même rougiroient qu'on peut leur repro-
 cher un goût si crapuleux.

Si nos petits-Maitres n'ont pas moins de
 con-

confiance dans leur esprit, dans leurs manières que du tems de Molière, au moins savent ils que les femmes les trouvent très fots quand ils le laissent entrevoir, que ce n'est pas un moyen de plaire que de faire comme on faisoit autrefois l'éloge perpétuel de sa figure & de son ajustement, qu'un moyen sûr de revolter le Sexe contre eux seroit d'imiter les Mascarilles de Molière, en faisant à tous propos l'énumération de ses conquêtes.

On a substitué les Caffés aux cabarets: les plaisirs d'une société mi-partie entre les hommes & le Sexe, le goût des concerts, des cercles amusants & des soupers délicats, aux débauches grossières & aux défis d'ivrognerie qui étoient autrefois à la mode. Les mœurs se sont embellies sans contredit, c'est à dire qu'elles ont été corrigées. Il faut espérer que quelque nouveau Molière achevera l'ouvrage de ce grand homme. Il en a montré le chemin, qu'on le suive, & si nous n'avons plus de Molière à espérer, qu'il nous vienne seulement des Destouches & nous pouvons être sûrs qu'ils attaqueront avec succès les ridicules & les vices qu'on peut nous reprocher aujourd'hui.

Quand Molière n'auroit pas eu tous ces succès, il ne s'en fuit pas qu'on soit autorisé à lui reprocher qu'il ait fait des ouvrages inutiles. On le seroit donc à proscrire l'Évangile parce que depuis le tems qu'on le prêche aux hommes on ne les a pas encore rendus tous sages, vertueux & bons Chrétiens.

Que Molière ait d'abord respecté le goût du Public pour s'en faire écouter, il a bien fait. C'est le pere qui frotte de miel le vase qui tient la médecine qu'il presente à son enfant. Il s'agit de savoir si le goût que Molière a reconnu dans ses compatriotes, étoit un mauvais goût en lui-même, & si en le respectant c'étoit entretenir les defauts, les ridicules & les vices que ce goût mal dirigé pouvoit produire. Or il est aisé de prouver que l'usage que Molière a fait de ce goût loin d'être préjudiciable, fut utile aux progrès de sa morale & l'on en doit conclure qu'il étoit bon en lui-même, & qu'il a du le respecter. On ne doit pas dessécher un fleuve parce que dans son cours il entraîne des immondices, détournez les égouts, ses eaux resteront pûres.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangères a pourtant grand soin d'aproprier sa pièce aux nôtres : pourquoi ne le feroit il pas ? S'il est contraire aux mœurs des François ou s'ils répugne de voir sur leur scene les horreurs si communes aux Théâtres Anglois, c'est que les crimes de l'espece de ceux qu'on leur offriroit ne leur sont pas familiers, que l'esprit toujours ami de la vérité & de la vraisemblance rejette des images dont le cœur n'est pas capable de se peindre les originaux. Je ne fai si la bonne ou mauvaise opinion qu'on prendroit du cœur d'un Peuple ne seroit pas fondée légitimement sur le goût de ses spectacles, il est certain, à ce qu'il me semble, que celui qui se laisse toucher d'horreur

reur ou de pitié par des tableaux moins effraians & moins atroces fera celui en faveur duquel on doit préfumer qu'il est plus humain, plus vertueux, plus sensible, & par conséquent plus facile à corriger de ses défauts, puisqu'il faut des ressorts moins violens pour l'émouvoir & le toucher.

La complaisance d'un Auteur à peindre dans ses personnages les mœurs & le caractère de ses compatriotes, c'est à dire de donner à ses Héros des Vertus que l'histoire leur refuse, & qui sont communes dans sa Patrie me paroît louable en ce que c'est un moyen d'entretenir ces bonnes qualités dans la Nation, de les faire aimer d'avantage & de captiver l'attention du spectateur en l'intéressant pour des Vertus & des bonnes qualités qu'il a lui même, c'est sans doute le motif qui a porté Racine à donner à ses Héros la politesse & la galanterie Françoises, & ce ne sont que des gens de mauvaise humeur qui peuvent trouver que ces Héros y aient perdu. Quoi, parce que l'on aura donné à Britannicus une ame délicate, un amour pour Junie fondés sur le mérite, les graces & les vertus de cette Princesse; qu'on aura, dis-je, uni dans une ame généreuse ce sentiment louable à la fierté Romaine, il s'en suivroit que ce Héros ne seroit plus digne de l'oreille des sages? Depuis quand donc l'amour géné eux, délicat & poli ne peut il plus s'accorder avec la grandeur d'ame? La politesse des François a-t-elle exclu l'héroïsme de chez cette nation & le

ga-

galant César en a-t-il moins fait la conquête du monde pour avoir été dans sa jeunesse aussi poli, aussi galant, aussi spirituel que courageux & magnanime?

Les chefs-d'œuvres de Corneille & de Molière tomberoient aujourd'hui & s'ils se soutiennent ce n'est que par la honte qu'on auroit de se dédire & non par un vrai sentiment de leurs beautés, une bonne pièce, ajoutez-vous, ne tombe jamais que par ce qu'elle ne choque pas les mœurs de son tems.

Après vous avoir fait distinguer ce que Molière & Racine ont bien fait de ménager dans nos mœurs, il est question de vous prouver maintenant que Molière sur tout n'a pas à beaucoup près respecté ce qu'il y avoit réellement de vicieux en elles.

Le Misantrope & le Tartuffe n'auroient pas essuyé tant de satires & de persécutions, nous verrions encore subsister sous la forme qu'ils avoient alors, les défauts, les vies & les ridicules que Molière a joués avec tant de naïveté & si peu de ménagement. Il ne se seroit pas fait parmi les devots, les Médecins, les Auteurs & les gens de Cour des ennemis de la méchanceté desquels le bon goût & l'estime de Louis XIV. furent seuls capables de le préserver.

Quant au goût que vous supposez diminué pour les pièces de Molière, c'est précisément par la raison que vous imaginez plus capable de les rendre meilleures, c'est à dire par une critique peu ménagée des mœurs du tems, qu'elle cause, *s'il est vrai*, moins de plaisir

plaisir aujourd'hui qu'elle n'en faisoit de son tems.

Les ridicules, les défauts des mœurs qu'il a corrigés ne subsistant plus, il ne seroit pas étonnant qu'on fut moins frappé de ses tableaux puisque les originaux en sont perdus. Les ridicules lassés de voir rire à leur dépens, les vices fatigués d'être contrariés ont pu prendre une autre forme & se cacher sous un autre déguisement: c'est l'affaire des Auteurs du siècle, d'imiter Molière & de leur arracher le nouveau masque qui les déguise. Les Ecrivains du siècle futur en feront autant & peut-être qu'en poursuivant ainsi les vices de retranchement en retranchement, les Auteurs Dramatiques parviendront enfin à leur défaite.

Quand Arlequin sauvage est si bien accueilli des spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage & qu'un seul d'entre eux voulût pour cela lui ressembler? C'est tout au contraire que cette pièce favorise leur tour d'esprit qui est d'aimer & rechercher les idées neuves & singulieres.

S'il étoit vrai que le Public eut tant de goût pour les idées neuves & singulieres, les vôtres sur la Musique Françoisé & sur le spectacle seroient généralement adoptées & pour réfuter votre opinion il suffiroit sans doute de vous montrer le peu de partisans que ces idées ont acquis, mais avec des gens de votre espece ce n'est pas assés que l'évidence pour les convaincre, il y faut joindre encore, le raisonnement. Le Public est si sot à leur

leur avis , que sa conduite & son goût ne peuvent jamais leur tenir lieu de démonstration. Raisonnons donc puisque vous l'exigez : pourquoi ne voulez-vous pas qu'on désire de ressembler à Arlequin sauvage, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on soit touché de son innocence & que les sentimens qu'il inspire partent d'un fond de bonté que les vices n'ayent pu anéantir chez les hommes ? Vous faites présumer si bien par vôtre ingénieux Discours sur l'inégalité des conditions, que les hommes sont bons naturellement, qu'on peut vous l'objecter à vous même pour vous convaincre que ce n'est pas parce que les idées d'Arlequin sauvage sont neuves & singulieres qu'on s'en laisse toucher ; mais que c'est parce qu'elles sont naturelles à tous les hommes, qu'elles représentent les premiers sentimens que la nature a gravés dans leur cœur, qu'on les écoute avec tant de plaisir & qu'on les saisit avec tant d'avidité.

Les hommes étant donc nés bons comme vous dites, il s'en suit qu'un homme bon doit leur plaire, & je me laisse facilement persuader que les applaudissemens qu'ils accordent aux belles maximes de nos Tragédies, les ris qu'excitent les chagrins d'un vicieux tourmenté sur la scène comique partent également de leur goût pour la vertu & du plaisir qu'ils ont de voir le vice dans l'embarras. Il est vrai M. qu'il y a peu d'hommes qui, connoissant les douceurs de la société, leur préfèrent les misères réelles de
l'état

l'état d'un Caraïbe ou d'un Orang-Outang & qui se foucient beaucoup de courir plus vite qu'un Cheval , d'apercevoir un vaisseau en mer d'aussi loin qu'on puisse le voir avec une lunette , ou de pouvoir se battre avec les Ours à forces égales.

Ils sentent trop que ces avantages physiques ne les dédomageroient pas de la raison , mais ils sont très persuadés en même tems , que les *Orang-Outangs* & les *Pongos* , n'ont pas à beaucoup près la connoissance de la loi naturelle comme Arlequin sauvage. Arlequin est pour eux un modele à qui la nature les fait désirer de ressembler , & il n'est pas douteux qu'il seroit à souhaiter pour le bien de la société politique que ses Chefs aussi bien que tous ses membres eussent toujours un pareil modele sous les yeux. Le spectacle leur offre ce modele , il est donc très sage de les exhorter à venir souvent l'y voir , pour leur faire contracter l'habitude de ces idées qu'ils n'admirent en lui que par ce que la nature leur a donné les dispositions nécessaires à les admirer. Au sur-plus ce qu'Arlequin sauvage dit des nations civilisées n'est ni singulier ni nouveau , mais il est sage & naturel ; ce sont des idées exprimées très anciennement , vous les retrouverez dans les Livres Sacrés & dans ceux des Philosophes : elles sont présentées d'une maniere si non édifiante du moins plus agréable , & c'est par l'agrément que le spectacle unit à la morale

rale qu'il fait quelque fois dans le cœur des hommes une réformation que la Religion ni la philosophie n'ont pû faire. C'est un troisième moyen d'instruire les hommes & de les corriger que la Providence a peut-être voulu joindre aux deux premiers pour aider les hommes à se rendre dignes de sa miséricorde, & qui sera tout aussi respectable que les autres quand on l'aura purgé de l'Anathème & qu'on aura corrigé quelques abus qui marchent encore à sa suite. Rappellez vous M. quels applaudissemens on donne généralement à cette tirade d'Arlequin sauvage que voici.

Je pense que vous êtes fous, car vous cherchez avec beaucoup de soins une infinité de choses inutiles, vous êtes pauvres, parce que vous bornez vos biens dans l'argent, ou d'autres diables, au lieu de jouir simplement de la nature comme nous, qui ne voulons rien avoir, afin de jouir plus librement de tout. Vous êtes esclaves de toutes vos possessions, que vous préférez à votre liberté & à vos freres que vous feriez pendre s'ils vous avoient pris la plus petite partie de ce qui vous est inutile. Enfin vous êtes des ignorans, parce que vous faites confisler votre sagesse à savoir les loix, tandis que vous ne connoissez pas la raison qui vous apprendroit à vous passer de loix comme nous.

Je puis vous protester, moi qui suis Arlequin, & qui par conséquent puis vous sommer de vous en rapporter à mon expérience,

ce, que ni moi ni mes Camarades ne sommes applaudis dans aucun endroit de la pièce avec plus de chaleur que dans celui-ci : croire que chacun n'approuve alors que parce qu'il désire dans les autres des vertus qu'il ne se soucie pas d'avoir, c'est croire tous les hommes méchans, puisque tous applaudissent alors, & c'est attaquer vous même l'opinion que vous dites avoir de la bonté naturelle des hommes.

Naturam expellas furcâ tamen usque recurret.

Je suis persuadé que les hommes admirent la vertu de bonne foi dès qu'ils la voyent, qu'ils la chérissent, qu'ils détestent le crime & le Vice, & que si leurs passions & leurs intérêts les aveuglent souvent, ils n'en sont pas moins les amis de la Vertu, ils n'en désirent pas moins de ressembler aux modèles qu'on leur propose sur la scène. Je crois fermement qu'il n'est point d'homme qui ne souhaite de mériter d'être comparé à ces modèles par préférence à tous autres. Par un sentiment naturel, par un penchant irrésistible, nous voyons tous les jours des méchans applaudir à de belles actions, je puis extraire d'un ouvrage très indécemment une maxime qui n'en est pas moins admirable pour n'être pas dans sa place, la voici : *Tel est l'avantage de la Vertu que le Vice même lui rend hommage.*

Si le spectacle est capable de faire applaudir la Vertu, il est donc capable de la faire aimer, ce n'est sûrement pas dans le moment

ou des méchans applaudissent dans le parterre à des maximes admirables qu'ils sont disposés à mal faire, c'est lorsque rendus à eux mêmes au sein du vice & de l'oïveté ils n'entendent plus la voix de la sagesse & de la raison dans la bouche des Orateurs sacrés, des Philosophes ou des Comédiens.

Lorsque le sanguinaire Sylla pleuroit au spectacle, ce n'étoit pas le moment auquel il dictoit ses proscriptions, je crois au contraire qu'il seroit facile de conclure de la sensibilité qu'il montrait que si la fréquentation du Théâtre eut fait partie de son éducation, que s'il eut appris à réfléchir comme on le peut faire dans un bon nombre de nos excellentes Tragédies sur les dangers de l'ambition, s'il eut vû souvent le tableau des perils auxquels un Tyran, un Usurpateur, un Traître sont exposés, sa sensibilité naturelle eut triomphé dans son cœur de ses dispositions à la Tyrannie. Qui vous assurera M. que son abdication de l'autorité suprême ne fut pas une suite des impressions qu'il avoit reçues au spectacle: pourquoi vouloir en attribuer tout l'honneur à la politique plutôt qu'à ses remords, remords excités en lui par un tableau frappant de la misère d'autrui.

Il est facile de se persuader que l'affreux *Damien*, ni les abominables *Jesuites*, auteurs de l'attentat contre Sa Majesté Portugaise, ni la Marquise de *Tavora*, n'auroient jamais eu les idées funestes qui les ont conduits au supplice si justement mérité, s'ils avoient vû souvent

vent représenter les Tragédies de Cinna , de Brutus , de Venise sauvée , de Catilina , & de la mort de César. Ces Poëmes admirables où tout respire l'amour de la Patrie & fait connoître les suites dangereuses des conspirations , auroient gravé dans leur cœur la morale qu'elles contiennent , & sans doute éloigné de leur esprit les projets affreux qui leur ont causé la mort & l'ignominie.

Il n'est pas facile de concevoir suivant votre raisonnement comment une chose peut être *bonne & mauvaise* à la fois. *Le spectacle* dites vous, *se borne à charger & non pas à changer les mœurs établies* , & par conséquent *la Comédie seroit bonne aux bons & mauvaise aux méchans*.

Il faut opter , le changement que la Comédie porte dans les mœurs est bon ou mauvais, la charge est une addition qui ne peut qu'être utile ou préjudiciable : or vous ne pouvez démontrer que les Auteurs Dramatiques en respectant par exemple le penchant des François à l'amour , aient présenté ce que cette passion a de vicieux , comme l'agrément le plus flatteur qu'elle puisse procurer , auquel cas le spectacle seroit également mauvais pour tout le monde. Ils transforment au contraire cette passion en sentiment , ils veulent toujours qu'elle soit subordonnée à la Vertu , qu'elle soit justifiée par le mérite & la sagesse de la personne aimée , si cette passion est telle dans les mœurs des François , assurément les Auteurs auroient grand tort de la peindre

dre comme criminelle, mais si cette passion n'est pas encore telle & n'est qu'un tribut que les Auteurs imposent aux cœurs bien faits en faveur de la Vertu, loin de changer les mœurs, ils veulent apprendre ce qui manque à leur perfection. Quand on ne verra dans le monde d'autres Amans que ceux de nos Tragédies, on pourra regarder la passion de l'amour comme une vertu, la nation qui la première joindra tant de délicatesse à ses penchans pourra se flatter d'être parfaite, & les Ecrivains qui auront inspiré cette délicatesse auront fait une chose également bonne pour les bons & pour les méchans.

Le mot de *charge* dans le sens qu'il est entendu au spectacle demande encore une autre explication.

Dans les pièces du Théâtre François & du Théâtre Italien que nous appellons *Farces*, la *charge* peut être regardée comme l'abus de l'esprit, & aux dépens du sens commun, & l'on ne perdrait pas beaucoup à la privation de ce genre de spectacle burlesque: dans les pièces régulières la *charge* est la multiplication des traits dont l'Auteur compose le portrait du sujet qu'il veut peindre: cette *charge* est le chef d'œuvre de l'art & du génie.

Molière par exemple a saisi d'après dix vingt, trente, cent avars tous les traits caractéristiques de l'avarice dont il a composé le rôle d'Harpagon; mais tous ces traits sont vrais. L'art de l'Auteur fut d'imaginer des situations, de les coudre si artistement, que

que si elles arrivoient en effet dans l'espace de tems que dure la pièce, un avare quel qu'il fut, feroit infailliblement les mêmes choses que fait Harpagon. La charge ne consiste effectivement que dans le laps de tems dont la brièveté ne laisse pas supposer l'assemblage actuel d'un si grand nombre d'incidens, mais elle n'est pas capable d'altérer la vérité des traits, c'est au contraire l'assemblage de ces traits vifs & vrais qui rend le tableau plus frappant, & qui force le spectateur d'appercevoir les inconveniens du Vice ou du ridicule que l'on jouë : comment donc voulez vous que cette maniere d'instruire soit capable d'entretenir le Vice au lieu de le corriger & que le cœur des méchans en tire partie ? Si c'est là le genre de charge que vous attaquez vous ne réussirez sans doute pas mieux à prouver le danger du spectacle.

Mais si vous me prouvez qu'un avare en devient plus avare pour avoir vû représenter celui de Molière, un Roi pacifique & bien-faisant, un Tyran détestable pour avoir vû représenter *Atrée*, un de nos Marquis plus ridicule qu'à son ordinaire pour avoir vû donner des nasardes à *l'Epine* dans le *Joueur*, & des coups de bâton à *Mascarille* & à *Jodellet* dans les *Précieuses Ridicules*, je conviendrai de bonne foi que le spectacle non seulement est mauvais pour les méchans, mais même je soutiendrai qu'il est dangereux pour les bons.

A Londres, dites-vous, un Drame intéresse en faisant haïr les François, à Tunis la belle pas-
C 3
sion

son seroit la piraterie, à Messine une vengeance bien savoureuse, à Goa l'honneur de bruler des Juifs: pourquoi citer des goûts atroces pour en faire induire que le nôtre est mauvais & pour atténuer les bonnes raisons que nous avons de trouver nos pièces bonnes? Ce n'est pas en agir en critique de bonne foi. Prouvez encore un coup que nos mœurs sont mauvaises & que nos Drames en entretiennent la corruption.

Je crois vous avoir démontré ci-dessus en citant Britannicus que nôtre goût pour l'amour n'étoit pas condamnable en lui-même, qu'au contraire les Auteurs Dramatiques auroient tort de ne pas respecter & profiter d'un des avantages de nos mœurs sur celles des autres peuples, qu'ils s'étoient sagement attachés à nous apprendre le parti que nous pouvions tirer en faveur de la vertu de nôtre penchant à l'amour, en indiquant aux cœurs bien faits les objets auxquels ce penchant doit les attacher; & je crois qu'en ce cas il est aussi sage de défendre l'amour & de forcer les pédans à le reconnoître pour un sentiment sublime & délicat, qu'il seroit absurde d'applaudir l'attachement intéressé d'un vieux avare pour une jeune personne lors qu'il n'évalüe pour quelque chose les charmes de sa Maitresse, qu'après avoir fait attention à son coffre fort, que la Vertu, la bonne conduite, l'œconomie ne lui paroissent pas dignes d'entrer en compte & qu'il passeroit volontiers tous les vices à l'objet de son amour pour vû qu'elle eut
 autant

autant d'écus que de mauvaises qualités.

On voit bien que vous n'avez pas sous les yeux les objets de vôtre critique, les livres vous manquent & surtout Molière, vôtre mémoire ne vous dédomage pas de cette privation, vous n'auriez pas imaginé qu'il est des caractères estimables qu'on n'ose mettre sur la scène tel que celui d'un homme droit, vertueux, simple & sans galanterie qui ne fait point de belles phrases, ou un sage sans préjugés qui aiant reçu un affront d'un spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur : qu'on épuisse, ajoutez-vous, tout l'art du Théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple François, j'aurai tort si l'on réussit.

Pour détruire cette objection, il m'est facile de prouver que nos Auteurs n'ont pas eu la lâche complaisance que vous dites & de le prouver par des faits.

Molière a-t-il attendu que les ordonnances de Louis XIV. du Duc d'Orléans Regent & de Louis XV. imposassent silence au zèle indiscret des Ecclesiastiques turbulents ou fanatiques pour attaquer l'hipocrisie des faux dévots dans son Tartuffe? A-t-il attendu que les extravagances des Marquis de son tems ne fussent plus à la mode pour les tourner en ridicule? A-t-il attendu qu'on se lassât de flatter la vanité des Coquettes en partageant leur malignité & faisant *chorus* de médisance avec elles, pour faire le Misantrope? A-t-il attendu que nos Médecins fussent devenus savans, aimables, éloquens, dociles & prudents dans les

consultations, prêts à defferer à l'avis le plus sage & à des conclusions probables, pour se moquer des Médecins pédans opiniâtres, bavards, incapables par ignorance de faire des applications raisonnées des principes de leur art?

Corneille, le pieux Racine & M. de Voltaire ont ils attendu des motifs pour attaquer l'orgueil despotique, l'hipocrisie & le fanatisme? Non surement. Ne semble-t-il pas au contraire qu'ils aient prévu le malheur du Portugal, & que ce triste événement soit arrivé pour justifier leur hardiesse, leur prévoyance, & la justesse de leur esprit. Je conviens que Ravailac & Jaques Clement ont existé avant eux & que la Mémoire de ces scélérats peut avoir inspiré leurs Mufes, mais enfin il est certain que le fanatisme n'est pas encore détruit & qu'il fait prévoir & craindre aux gens sages des événemens tristes pour l'avenir. Corneille, Racine & Voltaire n'ont cependant pas attendu ces événemens, pour s'efforcer d'en inspirer la crainte; nous pouvons ce me semble conclure de ces exemples que nos Auteurs ne sont pas aussi lâches que vous le dites & ne respectent pas autant les mœurs du siècle que vous feignez de le croire. On n'a pas attendu que la Chambre Ardente eut fait rendre gorge aux sangsues du Peuple pour avertir le Public & par conséquent le Ministère de leur friponnerie.

Ce n'est peut-être qu'aux scènes ingénieuses si souvent décochées contre les Procureurs qu'on

qu'on doit l'attention que nos intégres Magistrats font maintenant à leur conduite, on n'a pas sûrement attendu qu'ils fussent devenus honnêtes gens pour jouer leurs manœuvres en plein Théâtre, si l'on n'a pas corrigé les Financiers de leur voracité, les Procureurs & les autres Commis subalternes de la Justice, de leur friponneries; au moins par les avis qu'on a donnés au Public aux Magistrats & aux Ministres, a-t on suggéré à ceux-ci l'attention nécessaire pour y mettre ordre, c'est ainsi qu'on a trouvé les Administrateurs du remède; vous objecterez à cela que votre reproche subsiste toujours & qu'il est également bien fondé, puisque le remède n'est pas le Théâtre qui opere la conversion de ceux qu'il accuse, mais la sévérité salutaire de leurs surveillans.

Un homme reçoit un coup d'épée, il est en danger de la vie, il tombe de foiblesse, un passant charitable touché de son état vole chez un Chirurgien, l'amène & lui remet le blessé dans les mains, le Chirurgien tire cet homme d'affaire & lui sauve la vie; le passant en est il moins la cause première du salut de cet homme?

Pour prouver que *le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas & fomenté celles qu'on a*, vous dites qu'on n'ose mettre sur la scène un *homme droit, vertueux, simple, grossier & sans galanterie, qui ne dit point de belles phrases*, il y a cependant longtems que Molière a produit cet homme sur la scène. *Chrisale dans les fem-*

mes savantes est l'homme que vous dites à la grossiereté près qui n'est bonne à rien, c'est un homme dont le rôle est si bien soutenu, qui dit des choses si simples & si peu galante, si analogues à la situation dans laquelle il est, qu'il faut l'admirer malgré qu'on en ait. Pourquoi son rôle fait il tant de plaisir? C'est précisément, que l'Auteur a employé tout son esprit à n'en point donner à son personnage: *hic labor hoc opus*.

Molière auroit pû comme nos Auteurs d'à présent lui donner beaucoup de finesse lui faire lancer des madrigaux & des épigrammes très aiguës contre la pédanterie des femmes savantes, mais il étoit trop grand maître pour cela, il a senti qu'il ne falloit opposer que du bon sens à l'abus de la science & de l'esprit, il a donc fait parler un homme *sensé, simple, sans amour & sans galanterie*, enfin un homme tel que celui que vous croiez qu'on n'a pas encore osé mettre sur la scène, écoutez-le pour vous en convaincre.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre folécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.

Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et, hors un gros *Plutarque* à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la Ville;
M'ôter pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue Lunette à faire peur aux gens,
Et

Et cent brimborions dont l'aspect impor-
 tune ;
 Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la
 Lune,
 Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez
 vous,
 Où nous voions aller tout sans dessus des-
 sous.
 Il n'est pas bien honnête & pour beaucoup de
 causes,
 Qu'une femme étudie & sache tant de choses.
 Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses En-
 fans,
 Faire aller son ménage avoir l'œil sur ses
 gens,
 Et régler la dépense avec économie
 Doit être son étude & sa Philosophie.
 Nos Peres sur ce point étoient gens bien
 sensés,
 Qui disoient qu'une femme en fait toujours
 assés
 Quand la capacité de son esprit se hausse
 A connoître un pourpoint d'avec un haut de
 chauffe :
 Les leurs ne lisoient point, mais elle vivoient
 bien ;
 Leurs ménages étoient tout leur docte entre-
 tien ;
 Et leurs livres, un dé, du fil & des aiguilles
 Dont elles travailloient au trousseau de leurs
 filles
 Les femmes d'à présent sont bien loin de ces
 mœurs,

Elles

Elles veulent écrire & devenir Auteurs :
 Nulle science n'est pour elles trop profonde
 Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du
 monde,
 Les secrets les plus hauts s'y laissent conce-
 voir,
 Et l'on fait tout chez moi, hors ce qu'il faut
 sçavoir ;
 On y fait comme vont Lune, Etoile polaire,
 Venus, Saturne & Mars dont je n'ai point
 affaire ;
 Et dans ce vain sçavoir qu'on va chercher si
 loin,
 On ne fait comme va mon pot dont j'ai be-
 soin.
 Mes gens à la science aspirent pour vous
 plaire,
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont
 à faire.
 RaISONNER est l'emploi de toute ma maison ;
 Et le raisonnement en bannit la raison :
 L'un me brûle mon rot en lisant quelque
 histoire,
 L'autre rêve à des vers quand je demande à
 boire ;
 Enfin je vois par eux vôtre exemple suivi,
 Et j'ai des serviteurs & ne suis point servi.
 Une pauvre servante au moins m'étoit res-
 tée,
 Qui de ce mauvais air n'étoit point infec-
 tée ;
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
 A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.

Je vous le dis , ma sœur , tout ce train là me
 blesse ,
 Car c'est , comme j'ai dit , à vous que je m'a-
 dresse.

Appellerez vous tout cela de l'esprit , du
 stile fleuri , des épigrames , de la galanterie. Non
 sans doute ; on n'y peut voir qu'un stile sim-
 ple , uni , & ce que tout homme sensé diroit à
 la place de Chrisale : il ne se sert pour expli-
 quer sa pensée que des expressions les plus
 simples & les plus communes au lieu d'em-
 ployer de belles phrases comme vous suppo-
 sez qu'on fait toujours.

J'ai donc trouvé dans Chrisale l'homme que
 vous n'aviez pas encore vû , si ce n'est pas
 selon vous , avoir trop d'esprit que de ne dire
 que des choses vraies , simples & raisonnables.

Le troisième reproche de vôtre observation
 n'est pas plus difficile à pulveriser que les deux
 autres , & je ne vois pas pourquoi l'on n'ose-
 roit pas mettre sur la scène *un homme sans pré-
 jugé qui refuseroit d'exposer sa vie* pour se van-
 ger d'une insulte. Le Cocu imaginaire est de-
 ja plein de traits qui seroient à merveille dans
 la bouche de vôtre homme , il pourroit dire
 comme Sganarelle.

Mais mon honneur me dit que d'une telle of-
 fense ,

Il faut absolument que je tire vengeance.

Ma foi laissons le dire autant qu'il lui plaira ,

Au Diantre qui pourtant rien du tout en fera.

Quand

Quand j'aurai fait le brave & qu'un fer pour
ma peine

M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la Ville ira le bruit de mon trepas,
Dites moi, mon honneur, en ferez vous plus
gras?

.....
Puis qu'on tient à bon droit tout crime per-
sonel,

Que fait la nôtre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui dois-je porter le blâme?

Ce ton comique vous révolteroit dans la
bouche d'un sage, aussi n'est ce pas le stile
que je proposerois d'imiter; mais l'emploi de
ces mêmes argumens en stile plus grave con-
tre les abus du point d'honneur mal entendu.
Personne je vous jure ne seroit choqué de voir
sur la Scene un Spadassin insolent puni tout
autrement que par des voyes de fait, & pour-
vû que vôtre sage prouvât que ce n'est point
la lâcheté qui l'arrête mais la raison, que le
mépris qu'il a pour un insolent n'exclut pas
chez lui la bravoure: je vous jure qu'un pa-
reil personnage seroit goûté. Mettez dans une
Tragédie ce brave Capitaine Grec en discus-
sion avec ce brutal qui picqué de n'avoir pas
raison le menaçoit de le frapper, croyez vous
qu'on ne l'applaudira pas quand avec un mé-
pris héroïque, il lui dira: *frapes mais écoutes.*

Vous imaginez-vous, m'allez vous dire,
que ce point d'honneur pointilleux subsisteroit
avec moins de force, quand on auroit vû vô-
tre Comédie ou vôtre Tragédie & qu'un
hom-

homme qui auroit reçu un soufflet en seroit moins méprisé quelque sage qu'il fut, s'il négligeoit d'en tirer raison; Pourquoi non? Si cet homme pouvoit justifier son Stoicisme par des motifs aussi louables que ceux que j'exige, & si la pièce étoit assés bien faite pour prouver à tout le monde que puisqu'on a les voyes de la Justice pour se vanger de l'injure c'est se rendre aussi criminel que l'offenseur que d'anticiper sur les droits du Gouvernement en se faisant soi même justice, il y auroit plus d'oreilles que vous ne croyez disposées à saisir les vérités de cette pièce.

Nous devons sans doute à l'éducation de nos Militaires d'aujourd'hui, à leur politesse, aux progrès de la sagesse dans cet ordre, & surtout au discrédit des parties de Cabaret jadis trop à la mode, l'extinction de cette fureur des duels malheureusement si fréquens autrefois.

On chasse aujourd'hui de tous les Corps les Spadassins turbulens qui en troublent la tranquillité: on a deffendu ces épreuves de valeur qu'on faisoit essuyer aux Officiers nouvellement reçus, preuves trop multipliées pour n'être pas dégoûtantes & pour ne pas rendre l'uniforme odieux à tous les gens sensés. On distingue parfaitement la valeur de la fausse bravoure & l'on voit avec une satisfaction infinie pour les sages que les Officiers dont la valeur est la moins suspecte vis à vis les ennemis de l'Etat, sont ceux qui

qui craignent le plus de se faire des ennemis personnels Il est donc certain que ces braves gens seroient les premiers à applaudir cette pièce & à saisir des argumens solides qui seroient céder le préjugé au bon sens & à la raison ; mais si l'homme que vous dites, ne justifie pas qu'il a de la valeur & qu'il pourroit même entreprendre sa vengeance avec succès, que c'est la seule raison qui lui retient le bras, vôtre homme déplaira certainement parce qu'il paroîtra lâche & que la lâcheté est légitimement odieuse. S'il n'y avoit point de lâches il n'y auroit point de Spadassins, car ces derniers savent bien que toute leur capacité ne les tireroit pas d'affaire vis-à-vis d'un brave homme, si dès la première affaire qu'ils ont, ils couroient risque de la vie, ils seroient furement moins téméraires dans la suite & réserveroient pour l'Etat cette bravoure impertinente qui ne sert qu'à les faire haïr & mépriser des gens sages & modérés. La plus part des gens de cette espece, ne font d'ailleurs usage de leur adresse que vis à vis de ceux qu'ils connoissent ou timides ou maladroits. *Je connois tels de mes écoliers*, dit le maître d'armes dans Thimon le misantrope, *qui n'oseroient jamais se battre s'ils n'étoient sûrs de le faire sans péril.*

Si les Spadassins sont haïssables vous m'avouerez que les lâches ne le sont pas moins : la valeur est le seul rempart que la nature ait accordé aux hommes contre la violence : c'est l'unique obstacle que les Rois puissent opposer à l'am-

l'ambition de leurs voisins, c'est à la valeur qui menace & fait trembler les *Machiavels*, qu'on doit le salut & la tranquillité des Etats: tout homme qui n'a pas cette qualité de l'ame, peut avec raison être méprisé: on ne mérite pas la part que l'on a dans les biens de la Patrie quand on n'a pas le courage de la deffendre.

Ce courage ne doit avoir lieu que vis-à-vis les ennemis du Prince, & dès qu'on l'employe contre un de ses compatriotes on devient criminel envers l'Etat, puisqu'on s'expose à le priver d'un bras destiné pour sa deffense. On doit se moquer également des lâches & des Spadassins, les uns & les autres peuvent être joués avec succès sur la scene, & l'on y peut faire admirer un vaillant homme qui refuse d'exposer pour sa cause personnelle, une vie nécessaire à l'Etat, on l'applaudira au contraire de son mépris pour le préjugé. Il est dur de soupçonner le Public François comme vous le faites, de n'applaudir dans le Cid qu'au grand coup d'épée qu'il donne au Comte de Gormas.

Vous n'affectez apparemment cette opinion que pour faire croire que la bravoure gâte les mœurs de la nation, je fais bien que si tous les hommes étoient bons & sages, la valeur seroit la plus inutile de toutes les qualités: mais puisque l'ambition, l'injustice, l'oppression, la cruauté l'on rendu si nécessaire depuis *Nimbroth* jusqu'aujourd'hui & que probable-

D

bable-

blement elle ne le fera gueres moins dans les siècles à venir ; il est très sage de la faire aimer & de la nourrir par de grands applaudissemens. Le Quiétisme Tolérant de la Pensilvanie ne convient point du tout à la France : on applaudit cependant moins à la bravoure du Cid qu'à la justice du coup qui punit un insolent, vû que l'insulte est faite à un vieilland hors d'état de se venger lui même.

On compatit avec raison au malheur d'un brave Cavalier puis que ce n'est point sa vengeance personnelle qu'il a entreprise mais celle de son pere, & que cette vengeance toute légitime qu'elle est, le rend malheureux, on déteste la cruauté du point d'honneur qui lui a fait perdre sa maitresse dont il est si digne & qu'il est sur le point d'épouser, & l'on est ravi que sa valeur & sa vertu lui méritent l'honneur de voir son Roi s'intéresser au succès de son Amour, & qu'à force de belles actions, il justifie le penchant de *Chimène* pour le meurtrier de son pere : voilà ce qui intéresse & ce qu'on applaudit dans la pièce ; c'est parce que Rodrigue a toutes les vertus, qu'on lui pardonne une vengeance qu'il ne prend que malgré lui, & non pas parce qu'il a fait un beau coup d'épée, & que les François les aiment trop comme on présume que vous le croiez. Remarquez aussi M. que l'Auteur n'a pas oublié de mettre dans le bouche du Roi des vers très énergiques contre la fureur des duels, & que par cette sage précaution, il
aver-

avertit le Public que ce n'est pas pour encourager nos *Ferragus* qu'il fait paroître la valeur du *Cid* avec tant d'éclat.

On admire à la Comédie le Cid qu'on iroit voir pendre en greve. Eh! quel est M. le cœur assés barbare pour prendre plaisir à ce dernier spectacle? Quel est l'homme assés stupide, assés inhumain pour ne voir qu'un Criminel dans la personne de ce Héros qu'on traîneroit au suplice? On ne verroit en lui qu'un martyr du point d'honneur; & toutes les réflexions que vous faites sur l'établissement des loix qui le proscrivent se présenteroient à l'esprit de tout homme sensé pour justifier le prétendu Criminel: êtes-vous bien sûr d'ailleurs que ces loix ne seroient pas mitigées en faveur d'un fils qui ne seroient criminel que par l'ordre de son pere & par excès d'attachement pour lui.

Entretenir le courage dans le cœur d'un Peuple quelconque, c'est faire un bien moral & politique. C'est aux loix, à la raison, c'est aux Auteurs Dramatiques à lui faire sentir que la fausse application du courage est un vice & cela n'est pas si fort éloigné du succès que vous vous l'imaginez.

Je me trompe fort si vous n'avez imaginé un très beau dénouement pour quelque Tragedie ou Comédie dans laquelle le point d'honneur mal entendu seroit l'objet de la critique. Le personnage que vous indiquez à Louis XIV. vis à vis de M. de *Lauzun* seroit parfaitement à quelque Héros poétique.

Ce n'est pas cependant que je voye comme vous, des coups de canne bien appliqués à M. de *Lauzun* par Louis XIV, rien n'étoit plus aisé à ce grand Monarque que d'en donner; mais pour inspirer à ses peuples le respect qu'il exigeoit d'eux pour la Noblesse, il en donnoit l'exemple & ne vouloit pas que ce Corps illustre eut à rougir du deshonneur d'un de ses membres. Le procédé de Louis XIV. est donc absolument le contraire de celui que vous lui reprochez: il enseignoit par là à tout le monde que la Noblesse est si respectable qu'il n'est jamais permis qu'aux loix de l'Etat de la punir de ses désordres.

Si les causes qui occasionnoient des duels autrefois si fréquens, ne subsistent plus, si les hommes ont reconnu qu'ils étoient des fous de s'égorger pour des motifs aussi puérides, que ceux qui donnoient lieu autrefois à ces sortes de combats, c'est un degré de sagesse acquis. Vous devriez vous en appercevoir, & ne pas vous élever si fort contre ceux qui se contentent de se battre au *premier sang*.

Ce n'est pas comme vous le dites, qu'on s'en impose la condition; il n'y a pas un brave homme qui ne crût être taxé de lâcheté, s'il en faisoit la proposition; mais l'humanité & la raison ont gagné dans le cœur des braves gens, de leur faire sentir que la plus grande partie des raisons pour lesquelles le préjugé leur met l'épée à la main ne demaudent pas tout le sang d'un adversaire; & c'est par-
ce

ce qu'ils ne font pas des *bêtes féroces* qu'ils s'abstiennent de le répandre. Ce qui auroit coûté la vie à un homme autrefois , ne lui coûte plus qu'un coup d'épée léger , lorsque le hazard du combat a dirigé assés heureusement la main de son adversaire pour qu'il ne soit pas mortel.

Si l'on a déjà secoué à moitié le joug de l'opinion , espérons que la raison achevera l'ouvrage , en fournissant aux gens d'un vrai courage des raisons de se soustraire à l'étourderie des faux braves.

Ne fermez point les yeux M. sur les premiers efforts de nos Auteurs contre ce préjugé.

On a déjà fait une pièce intitulée le *Point d'honneur* , cette pièce est de Le Sage , elle jette un si grand ridicule sur la fausse bravoure , que vous ne pourriez que souhaiter qu'on la représente plus souvent qu'on ne fait , si elle vous étoit plus connue. Elle est traduite de l'Espagnol , nouvelle observation qui doit vous désabuser sur les compte des Dramatiques. Vous n'ignorez pas que la Nation Espagnole est celle qui a le plus abusé du point d'honneur & qui en a le plus outré les maximes. L'original est de *Dom Francisco de Roxas* , il a pour titre en Espagnol *non ay amigo para l'amigo* , il n'y a point d'ami pour l'ami. M. Le Sage en a changé le titre parce que le point d'honneur est le mobile de toute l'intrigue.

Cette pièce ne paroît pas avoir eu un succès bien complet , si l'on en juge par la né-

gligence des Comédiens de Paris à la représenter, mais elle n'en est pas moins propre à prouver que les Auteurs Dramatiques d'aucune nation ne ménagent pas tant les mœurs de leur siècle & de leur pays que vous voulez vous le persuader.

Vous connoissez la *Double Inconstance* de M. de Marivaux : il ne traite pas dans cette pièce les gens qui se battent par honneur de *bêtes féroces*, mais pour les instruire & s'en faire écouter, il s'y prend bien plus joliment : voyez la scène 4^{me} du troisième acte de cette pièce entre Arlequin & un Seigneur qui lui apporte des lettres de Noblesse.

Le Seigneur.

. A l'égard du reste, comme je vous ai dit, ayez de la Vertu, aimez l'honneur plus que la vie, & vous ferez dans l'ordre.

Arlequin.

Tout doucement : ces dernières obligations là ne me plaisent pas tant que les autres. Premièrement il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malapeste quel honneur !

Le Seigneur.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'est qu'il faut se venger d'une injure, ou périr plutôt que de la souffrir.

Arlequin.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un Coq-à-l'âne, car si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ;

si

si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les affomme. Comment donc faire pour tuer le monde & le laisser vivre?

Le Seigneur.

Vous serez généreux & bon, quand on ne vous insultera pas.

Arlequin.

Je vous entends: il m'est deffendu d'être meilleur que les autres; & si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur? Par la mardi la méchanceté n'est pas rare, ce n'étoit pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention! Tenez, accommodons nous plutôt, quand on me dira une grosse injure, j'en repondrai une autre, si je suis le plus fort: voulez vous me laisser votre marchandise à ce prix là? dites moi votre dernier mot.

Le Seigneur.

Une injure répondue à une injure ne suffit point, cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi ou le vôtre.

Arlequin.

Que la tache y reste; vous parlez du sang, comme si c'étoit de l'eau de la riviere. Je vous rends votre paquet de Noblesse, mon honneur n'est pas fait pour être noble, il est trop raisonnable pour cela. Bonjour.

Le Seigneur.

Vous n'y songez pas.

Arlequin.

Sans compliments reprenez votre affaire.

Le Seigneur.

Gardez le toujours, vous vous ajusterez avec le Prince, on n'y regardera pas de si près avec vous.

Arlequin les reprenant.

Il faudra donc qu'il me signe un contract comme quoi je serai éxemt de me faire tuer par mon prochain pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

Le Seigneur.

A la bonne heure, vous ferez vos conventions. Adieu, je suis vôtre Serviteur.

Arlequin.

Et moi le vôtre.

Qu'en dites vous M. peut on attaquer le point d'honneur avec plus de force & plus d'énergie, cela ne vaut il pas mieux que des invectives; & M. de Marivaux ne vous prouve-t-il pas bien qu'on peut être un grand Philosophe, un excellent critique sans être insolent. Rappelez vous encore la pièce de M. Fagan, intitulée *les Originaux*, dans laquelle on instruit un jeune homme des périls auxquels tous les vices exposent par le malheur des vicieux, qu'on fait passer en revue devant lui. La scene d'un jeune homme d'un caractère doux & bienfaisant qui cependant emporté par les fumées du vin, vient de jeter une assiette au visage d'un de ses meilleurs amis, contient des réflexions & en fait faire de si sensées à tous ceux qui l'écoutent ou qui la lisent, qu'on peut présumer que des

des scènes dans ce goût & destinées à la même critique feroient une impression très utile dans le cœur de nos ferrailleurs étourdis.

M. Greffet n'a pas cru s'exposer à la mauvaise humeur du Public, en faisant entendre ces beaux vers dans la Tragédie d'Edouard III.

Sçavoir souffrir la vie & voir venir la mort,
C'est le devoir du Sage, & ce sera mon sort.
Le désespoir n'est point d'un ame magnanime,
Souvent il est foiblesse & toujours il est crime.

La vie est un dépôt confié par le Ciel,
Oser en disposer, c'est être criminel,
Du monde où m'a placé la sagesse immortelle,
J'attends que dans son sein son ordre me rappelle.

N'outrons point les vertus par la férocité:
Restons dans la nature & dans l'humanité:

Quoi de plus contraire aux maximes outrées du point d'honneur que ces vers: cependant ils ont été applaudis & admirés; si vous en doutez, informez vous en. Ces applaudissemens serviront encore à vous convaincre qu'on peut mettre sans péril un Stoïcien, si vous n'en reconnoissez pas un dans *Worcestre*.

Dans Arlequin sauvage, la scène du Capitaine qui est prêt à se couper la gorge avec son ami devenu par hazard son rival, n'est

elle pas une excellente critique de la bravoure mal employée? Le Public trouve-t-il mauvais que ces deux amis ou plutôt ces deux Rivaux se rendent aux bonnes raisons d'Arlequin & abandonnent le projet de se couper la gorge.

Les fiffle-t-on quand ils disent unanimement: *Nous serions plus sauvages qu'Arlequin si nous ne nous rendions à ses reflexions?* En voilà sans doute affés pour vous prouver qu'on peut attaquer la fausse bravoure sur la scene sans indisposer le Public & sans choquer les mœurs.

Permettez moi M. de n'être ni de l'avis de Diogene Laërce ni de celui de l'Abbé Dubos.

Ce n'est pas comme le pense le premier, *que des maux feints soient plus capables d'émouvoir, que des maux véritables.*

Ce n'est pas comme le pense le second, *Que le Poète ne nous afflige qu'autant qu'il nous plaît.*

Le sentiment de compassion que nous éprouvons est comme vous le pensez, un sentiment involontaire excité dans nous par l'adresse de l'Auteur qui nous ôte le pouvoir d'y résister. Un habile Dramatique à force d'étudier la nature du coeur humain, en connoît tous les ressorts; il fait les ajuster, les réunir, & rassembler leurs forces, pour en augmenter la puissance. Il est certain que nous ne serons pas toujours si sensiblement émus par la nature que par l'art, parce que la nature n'est pas accompagnée toujours de l'assemblage de ces ex-
pres-

pressions touchantes & de ces traits pénétrants que l'art emprunte d'elle, mais qu'il rassemble & multiplie pour opérer de plus grands effets. C'est ainsi que l'art à force de nous émouvoir établit en nous par l'habitude d'être remués, une disposition à l'être plus facilement & quiconque fréquentera les spectacles, ne peut qu'accoutumer son cœur à se laisser toucher en faveur des honnêtes gens infortunés, & concevoir une horreur plus forte pour l'injustice, la tyrannie & les autres vices qui les persécutent. Les loix selon vous n'ont nul accès au Théâtre, & moi, je dis au contraire que sans le pouvoir des loix nous serions encore spectateurs de ces profanations où l'indécence & l'impureté s'unissoient aux matieres les plus saintes & les plus sublimes. l'Histoire du Théâtre François vous prouve que les désordres qui accompagnoient ces représentations ont été abolis par les loix de l'Eglise & par l'autorité des Magistrats. Il est résulté du pouvoir des loix que le vice à été contraint d'abandonner la scene & que les Auteurs Dramatiques n'ont plus eu de ressource que d'y faire paroître la Vertu.

Le Public prend aujourd'hui tant de plaisir à l'y voir que ce seroit lui faire une injure grossiere que de lui remettre sous les yeux les absurdités saintes & les impudicités que des spectateurs imbéciles admiroient jadis de si bonne foi. Vous prétendez que les nueés d'Aristophane furent cause de la mort de Socrate : ce ne fut cependant que vingt trois ans
après

après la représentation de cette pièce que Socrate but la ligue.

Mais en supposant que cette pièce fut la seule cause qui détermina ses Concitoyens à le condamner, il n'en est pas moins vrai, que s'il y eut eu à Athènes la même police qu'à Paris, Socrate n'eut pas été la victime de cette pièce. On ne souffre point à Paris qu'à l'exemple des Grecs on prenne le masque & les habits des personnes qu'on voudroit tourner en ridicule, ou ne souffre point qu'on y nomme les gens par leur nom & qu'on leur dise des injures en face: on est fâché d'avoir à reprocher à Molière d'avoir pris le Chapeau la Perruque & l'Habit de Ménage pour faire connoître que c'étoit lui qu'il jouoit dans le rôle de *Vadius*.

Les Comédiens seroient exposés aujourd'hui à toute la rigueur de la Police, s'ils s'avisent d'employer les mêmes moyens pour mortifier quelqu'un.

Voilà M. ce que les loix ont corrigé sur la scène: elles y peuvent donc quelque chose, puis qu'en ne permettant qu'à la Vertu d'y paroître, elles en ont banni le Vice, puis qu'en n'y souffrant qu'une critique générale des mœurs, elles mettent les particuliers à couvert, de la satire des Auteurs & de la malice des Comédiens. Rappelez vous ces vers de Despréaux il justifient tout ce que je vous dis là.

Des succès fortunés du spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la Comédie antique.

Là

Là le Grec né moqueur par mille jeux plaisans

Distilla le venin de ses traits médifans.

Aux accès insolens d'une bouffonne joye,

La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proye,

On vit par le Public un Poëte avoué

S'enrichir aux dépens du mérite joué.

Et Socrate par lui dans un Choeur de *Nutes*

D'un vil amas de peuple attirer les huées,

Enfin de la licence on arrêta le cours,

Le Magistrat des loix emprunta le secours,

Et rendant par édit les Poëtes plus sages

Deffendit de marquer les noms ni les visages,

Le Théâtre perdit son antique fureur,

La Comédie apprit à rire sans aigreur :

Sans fiel & sans venin sçut instruire & reprendre,

Et plut innocemment dans les vers de ménandre.

C'est la même chose que la Police a produit à Paris, elle a proscriit les satyres atroces d'Aristophane & n'y souffre plus que la sage critique de Ménandre.

C'est le Public, dites vous, qui fait la loi au Théâtre & non pas le Théâtre qui la fait au Public; quoi de plus juste & de plus sensé: n'est ce pas au goût général, que les particuliers raisonnables doivent se soumettre? „ Non, „ direz vous en stile Cinique, il convient „ d'être seul de son parti, quand on est seul „ raisonnable;” j'en conviens mais quand le Public est sage, il est beau sans doute d'être

tre de l'avis du Public. Or nos Auteurs veulent plaire, ils doivent s'affujettir à son goût: ce n'est donc qu'après avoir reconnu ce goût qu'ils se permettent de lui donner des pièces qui respirent la Vertu.

Le Public applaudit ces pièces, donc il a de goût pour la Vertu, donc les Auteurs font bien & très bien de se soumettre à ce goût & de recevoir la loi du Public.

Ne craignez point au reste qu'à l'exemple de Néron nos sages Magistrats fassent égorger ceux des spectateurs qui ne se plairont pas à des pièces trop sages: Cette apostrophe au plus affreux des Tyrans ne justifie ni votre opinion à l'égard de la foiblesse des loix contre les abus du spectacle ni le reproche que vous faites aux Acteurs de l'Opera de Paris, de vous avoir voulu quelque mal.

N'est-il pas bien naturel, de ne pas aimer quelqu'un qui fait ce qu'il peut pour avilir nos talens, qui s'efforce ainsi de nous ôter les moyens de subsister? Est il bien généreux à vous de déprimer des gens qui par leur habileté particulière ont fait valoir un de vos ouvrages beaucoup plus que vous ne deviez naturellement l'espérer, qui par les charmes de leur action & la délicatesse de leur chant ont fait monter aux nûes un petit Poëme très froid, une musique pleine de traits communs, qui peut-être eut été releguée, promptement du Théâtre au *Pont neuf*, si les *Jeliotte* & les *Fel* n'avoient sçu les em-

embellir d'ornemens tirés de leur propre fond. La preuve de ce que je dis résultera de l'expérience. tirez votre musique de la bouche de ces gens là, vous verrez ce qu'elle deviendra. Votre ingratitude devoit donc nécessairement révolter des gens à qui vous aviez tant d'obligation. Des Chanteurs habitués à voir le Public en larmes quand ils peignent par leur chant la tendresse ou le désespoir dans les Tragédies, qui par la naïveté, le goût & la légèreté de leurs sons portent la joye la plus vive ou la délicatesse la plus pure du sentiment dans l'ame des spectateurs, lorsqu'ils chantent des Pastorales ou des Poèmes comiques, ont ils pu lire avec plaisir un gros livre pour prouver qu'ils n'étoient capables de rien, & que le Public étoit imbécile de se laisser toucher?

Ce seroit ici le lieu peut-être de vous faire part de mes réflexions sur votre mauvaise critique de la Musique Française & d'attaquer votre préjugé ridicule pour la Musique Italienne, mais comme l'objet occasionneroit une trop longue digression, j'aime mieux la renvoyer à la fin de cet ouvrage pour ne point imiter votre désordre & sautiller d'un objet à l'autre comme vous faites. Je reviens donc à ce qui concerne le spectacle de la Comédie & pour mieux vous convaincre qu'il est bon en lui même, je vais maintenant distinguer les objets que j'ai confondus jusqu'à présent & commencer par la Tragédie.

C H A P I T R E II.

De la Tragédie.

Le Théâtre rend la Vertu aimable, c'est ce que les Auteurs Dramatiques & bien des sages pensent unanimement: mais cet avantage ne vous étonne point, ce n'est pas selon vous opérer un grand prodige, la nature & la raison l'operent avant la scène; distinguons, s'il vous plait. Si tous les hommes étoient sages naturellement rien de plus inutile, j'en conviens, que le Théâtre; rien de plus inutile que tous les écrits des Peres, que l'Evangile même: mais si la plûpart des hommes ne sont rien moins que sages, & que leur conduite & leurs mœurs prouvent que la nature & la raison ne leur ont pas encore fait trouver la Vertu assés aimable, pour n'avoir pas besoin de peintres qui leur en fassent remarquer les attraits: si la vûe de ces peintures les porte à faire plus d'attention à l'original, comme le portrait d'une jolie femme fait désirer d'en connoître le modele à ceux qui ne l'ont pas vuë; il est donc probable que le Théâtre peut opérer les mêmes effets & que le coloris agréable qu'il prête aux charmes de la Vertu alterées quelque fois par les pinceaux austeres des Pasteurs ou des Philosophes, peut faire désirer de la connoître & de la pratiquer. Or on voit souvent au Théâtre combien la Vertu paroît aimable à
tel

tel qu'on n'auroit pas soupçonné d'être sensible à ses charmes, n'est ce pas opérer le prodige que la nature & la raison n'ont pu faire? J'ai vû tel jeune homme que les exhortations & les larmes de son pere ne pouvoient rappeler de son égarement, laisser lui même couler des pleurs lorsque dans *l'Enfant prodigne* Euphémon embrasse son fils repentant & que les larmes de la tendresse paternelle & de la joye effacent celles de la douleur sur les joues de ce pere vénérable.

Parmi tant de jeunes gens libertins parmi tant de jeunes prodigues que nul respect humain, que ni devoir ni raison, ni les chagrins de leur famille ne peuvent rappeler au bien, soyez convaincu M. qu'il n'en est pas un seul, qui voyant représenter cette pièce, ne partage au moins dans ce moment le repentir d'Euphémon fils & qui ne soit alors du parti de la Vertu. Que présumer de là, si non, que si ces libertins & ces fils dénaturés venoient souvent aux spectacles, s'ils prenoient plaisir pendant deux heures par jour à entendre la langage de la Vertu, si l'on pouvoit les habituer à venir souvent se convaincre de ses avantages dans nos Tragédies, l'amour naturel que vous leur supposez pour la Vertu deviendrait plus efficace. *On aime la Vertu* dites-vous, je le nie, si on l'aimoit on la suivroit: rien n'est plus simple & plus naturel; mais ajoutez-vous, *on ne l'aime que dans les autres*, est ce donc là l'aimer? C'est comme si l'on disoit qu'un voleur de grand

E che-

chemin aime beaucoup un voyageur parce qu'il lui souhaite beaucoup d'argent pour en avoir plus à lui voler : mais lorsque je vois un cœur endurci contre la tendresse & la morale d'un pere, contre les larmes & les caresses d'une mere, s'amollir au spectacle & se laisser pénétrer du langage de la Vertu ; je suis convaincu que la scène la rend aimable, & que c'est un moyen des plus sûrs pour opérer la conversion de mon jeune homme. Il n'aimoit surement pas la Vertu & voilà tout à coup qu'on la lui fait aimer, & qu'on le force à pleurer pour elle, sondez son cœur dans ce moment, vous verrez qui des deux y triomphe, ou du Vice ou de la Vertu.

Je doute que tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phédre & de Médée, ne les déteste plus encore au commencement qu'à la fin de la pièce : mais vous avez bien raison. Si je dis simplement à cet homme : „ Phédre est „ une Marâtre qui persécute cruellement le „ fils de son mari, jusqu'au moment qu'elle „ en devient éperdument amoureuse ; sa déclaration n'excite que l'indignation & l'horreur de la part d'Hypolite, la rage, la honte & la jalousie la portent à l'accuser auprès de Thésée du crime dont elle est coupable elle même Thésée dans le premier moment dévouë son fils à la vengeance des Dieux & ce fils en devient la victime ; „ il est certain que sur une pareille exposition tout homme tant soit peu raisonnable & vertueux frémissera d'horreur & regardera Phédre comme

me un monstre abominable: mais il changera d'avis après la représentation, parce qu'il verra dans Phédre une femme malheureuse par sa passion, & chez qui la Vertu est presque aussi puissante que le Vice: elle est justifiée de la persécution qu'elle a fait essuyer à Hypolite par ces vers où respire la Vertu.

Toi même en ton esprit rappelle le passé.
C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé,
J'ai voulu te paroître odieuse inhumaine,
Pour mieux te résister j'ai recherché ta haine.

Digne fils du Héros qui t'a donné le jour,
Délivre l'univers d'un monstre qui t'irrite,
La Veuve de Thésée ose aimer Hypolite,
Crois moi, ce monstre affreux ne doit point
t'échapper.

Voilà mon cœur, c'est là que ta main doit
frapper.

Impatient déjà d'expier son offense
Au devant de ton bras, je le sens qui s'a-
vance

Trappe. &c.

Ce n'est point Phédre directement, c'est Oenone sa confidente qui conduit la malheureuse intrigue qui cause la mort d'Hypolite, en un mot si l'on sent de l'horreur pour le crime de Phédre, elle force en même tems le Spectateur d'aimer ses remords & sa vertu à l'exemple de ce Prélat si célèbre par les charmes de son éloquence, par la pro-
E 2 son-

fondeur de son savoir & par l'éclat de ses vertus ; *Phédre*, disoit il, *toute incestueuse qu'elle est me plait par sa vertu.*

Remarquez s'il vous plait, que le Vice ne gagne rien à l'intérêt qu'on prend pour *Phédre*, la vertu de celle-ci augmente au contraire l'exécution qu'*Oenone* mérite d'un bout à l'autre de la pièce.

Que de vérités cette Tragédie ne met elle pas au jour ! *Primò* que l'on doit fuir soigneusement l'occasion & ne jamais présumer de ses forces : *secundò* que la prévention des Juges fait la perte des innocens. *Tertiò*, que les flatteurs sont le présent le plus funeste qu'ait jamais fait au Roi la colère celeste. Un ouvrage qui développe & prouve trois vérités de cette importance, ne mérite-t-il pas bien d'être écouté ? Et ne conviendrez vous par M. que c'est un effet du pouvoir de la Vertu que la pitié que l'on conçoit pour *Phédre* qu'on haïssoit si fort avant que de la mieux connoître. Il s'en faut bien que *Médée* opere le même effet, quoique l'inconstance de son mari semble en quelque façon justifier sa furie comme elle ne pense gueres à la Vertu, j'ai toujours entendu dire de *Médée* : *la méchante femme !* au lieu que de *Phédre* on dit, *la pauvre femme !*

La source de l'intérêt qui nous attache à ce qui est honnête & nous inspire de l'aversion pour le mal est en nous & non dans les pièces : l'amour du beau est un sentiment aussi naturel au cœur humain, que l'amour de soi-même.

La

La belle découverte que vous faites là ! C'est comme si vous disiez : la raison qui nous fait trouver un tableau admirable est en nous & non pas dans le tableau. Il faut avoir des yeux pour pouvoir l'admirer : car sans yeux on ne l'admirera pas, de même il faut avoir un cœur pour sentir & apprécier la Vertu, car sans un cœur sensible & disposé à la trouver belle, on en feroit envain le portrait le plus flatteur & le plus flatté.

Le grave *Mural* ni vous n'avez entendu selon moi ce passage d'Aristote. *Comedia enim deteriores, Tragedia meliores quam nunc sunt imitari conantur.*

Voilà comme je crois qu'il doit être expliqué & entendu, car la Tragédie doit représenter les hommes comme meilleurs, & la Comédie comme plus vicieux qu'ils ne sont ordinairement, ou qu'ils ne le seroient dans le tems préfixe qu'ils occupent la scène. C'est un précepte par lequel Aristote prescrit aux Auteurs Dramatiques de préférer la vraisemblance à la vérité, & c'est la même chose que je vous ai dit ci-dessus. *Deteriores*, ou *Meliores* n'expriment que la charge que l'on doit donner aux caractères pour les faire ressortir d'avantage. Si l'on peint un vicieux, on doit multiplier *hic & nunc* les situations les plus capables de faire sortir son caractère & de le rendre odieux, *sic nunc deterior erit.* On doit faire la même chose par rapport aux Héros qu'on veut représenter & leur faire faire dans l'espace de tems qu'ils sont en scène,

plus de belles actions, & dire plus de belles choses qu'il n'est probable qu'ils n'en feroient & qu'ils n'en diroient dans le court espace de tems qu'ils occupent la scene. *Sic nunc meliores erunt.* Voilà comme les hommes en un mot doivent être peints au Théâtre, *deteriores vel meliores quam nunc sunt*, plus méchans ou plus vertueux qu'à leur ordinaire.

On me dira que dans ces pièces le crime est toujours puni & la Vertu toujours récompensée. Je réponds que quand cela seroit, la plupart des actions tragiques n'étant que de pures fables, des événemens qu'on fait être de l'invention du Poëte, ne font pas une grande impression sur les Spectateurs.

Il ne falloit pas dire *sur les Spectateurs*, mais dire *sur moi*, & ne pas conclure de vôtre insensibilité singulière que tous les Spectateurs soient insensibles: vôtre allégation d'ailleurs est fautive. Les sujets de nos Tragédies sont ordinairement puisés dans l'Histoire, les Auteurs se font une loi de respecter les faits attestés, & loin que le Spectateur dans les circonstances inventées s'amuse à réfléchir que ce sont des fables, les larmes que l'Acteur lui arrache prouvent assez qu'il est frappé du tableau comme il le seroit de l'original. *Vice ou vertu, qu'importe* dites vous; mais il importe beaucoup: il n'est pas du tout indifférent de faire triompher la Vertu ou de punir le Vice. J'avouë qu'un attachement trop rigoureux à cette règle auroit banni du Théâtre des sujets vraiment tragiques, tels que Britannicus, Atrée

trée & Mahomet : mais je remarque en même tems, que Néron & les deux autres monstres ci dessus ne gagnent rien à leur triomphe, qu'une horreur plus grande de la part des Spectateurs ; je le prouverai bientôt. Revenons.

Quel jugement porterons nous d'une Tragédie, bien que les criminels soient punis ; ils nous sont représentés sous un aspect si favorable que tous l'intérêt est pour eux, où Caton le plus grand des humains fait le rôle d'un pédant, où Cicéron le sauveur de la République est montré comme un vil rheteur, un lâche, tandis que l'infame Catilina couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous ses Magistrats & de réduire sa Patrie en cendres, fait le rôle d'un grand homme, & réunit par sa fermeté, ses talens & son courage, toute l'estime des Spectateurs &c.

Avec quelles lunettes avez vous donc vû cela, est ce dans la pièce de M. de Crebillon ou dans celle de M. de Voltaire, est ce dans toutes les deux ? Il falloit vous expliquer. Dans celle de M. de Crebillon les gens sans humeur voyent un Scélérat sublime peint tel qu'étoit Catilina, & qu'il faudroit peindre un Cromwel : car les Scélérats ont leur héros comme les gens vertueux. N'est il pas vrai que Cartouche n'est comparable dans l'étendue de ses vûes & de ses projets ni à Catilina ni à Cromwel ; ce misérable cependant occupoit un degré supérieur parmi les Scélérats de sa classe, ce qui a fait dire à le Grand, ces deux vers dans le Poëme héroï-comique dont

il a honoré assés mal à propos la mémoire de ce coquin.

*Heureux si son grand cœur détestant l'injustice,
Eut fait pour la Vertu ce qu'il fit pour le Vice!*

Loin donc que conformément à l'histoire M. de Crebillon ait eu tort de représenter Catilina éloquent, ferme & courageux, c'est au contraire par l'abus de ces grandes qualités qui ne sont pas des vertus, qu'il cherche à le rendre, & qu'il le rend en effet plus odieux aux Spectateurs Brutus dans la mort de César, reproche à celui-ci jusques à ses vertus

Qui de ses attentats sont en lui des complices.

Si l'on admire le courage de Catilina quand il entre au Sénat, le Spectateur bien instruit qu'il va mentir, ne voit en lui qu'un Scélérat détestable qui abuse de son éloquence, pour persuader tout ce qui peut opérer le ravage de Rome, la hauteur & l'insolence qu'il affecte & qui suspendent l'arrêt de sa mort, font regretter qu'il ne soit pas prononcé. C'est moins du courage qu'il montre alors que l'effronterie du Vice qui n'a plus de ressource que l'impudence. Ce n'est point la grandeur d'ame qui le porte à se donner la mort, c'est le désespoir, c'est la rage de n'avoir pas réussi dans son affreux projet, situation de son cœur qu'il peint si bien dans les derniers vers qu'il prononcé en faisant encore un effort pour poignarder quelqu'un :

Cruels,

Cruels, qui redoublez l'horreur qui m'environne,
 Qu'heureusement pour vous la force m'abandonne
 Mais croyez qu'en mourant mon cœur n'est point changé.

Qui voudroit il assassiner, ce prétendu grand homme? Tullie l'épouse la plus vertueuse & la plus estimable, le pere de cette même femme & tout le Sénat.

Caton que vous croyez un pédant a pourtant été trouvé tel que l'histoire nous le peint, un vertueux féroce. Je ne m'amuserai pas à le justifier, je vous somme seulement de la part du Public de trouver dans son rôle un seul vers qui sente le pédant. Quant à Cicéron que vous qualifiez de vil rhéteur, où trouvez vous donc qu'il le soit? Vil rhéteur répond à peu près à ce qu'on nomme en bon François un bavard ennuyeux. Pouvez vous ignorer cela? Votre goût s'accorde bien mal avec celui de nos critiques qui sont reconnus pour en avoir beaucoup: ils reprochent à M. de Crebillon, de n'avoir pas au contraire assez fait parler Cicéron, je serois entierement de leur avis, si je ne savois gré à cet Auteur d'avoir fait faire de grandes choses au Consul, au lieu de lui en faire dire, sur-tout dans le moment qu'il a choisi pour son action. Voilà des assassinats commis, des avis effrayants reçus, il n'est plus question de perorer, l'incendie menace Rome, il faut éteindre les

flambeaux déjà tournés contre elle pour la réduire en cendres, il faut donc agir. Ciceron agit en effet en Consul habile, en Ministre prudent, en politique éclairé; voilà ce que des connoisseurs ont trouvé, ce que des critiques severes ont applaudi. Vous êtes le premier qui ayez la gloire d'avoir vû dans ce personnage un vil Rhéteur, mais vous êtes habitué à voir par-tout ce que personne n'y a vû, n'y voit & n'y verra jamais: félicitez vous donc seul aussi de ce bienfait des Cieux.

Le savoir, l'esprit, le courage ont seuls nôtre admiration, & toi douce & modeste Vertu, tu restes toujours sans honneur.

A vous entendre gémir de la sorte, qui ne croiroit que vous venez de dire des vérités inutilement démontées, qui ne croiroit que vous en allez dire de nouvelles, & qu'elles auront un sort plus heureux? Avec un peu de réflexion pourriez vous l'espérer?

Atrée & Mahomet jouissent de leurs forfaits s'en vantent, & vous ne voyez pas de quoi peut profiter aux Spectateurs, une Pièce ou ce vers.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Est mis en exemple. Je crois bien que vous ne le voyez pas vous, qui ne voulez jamais regarder que l'envers des choses qu'on vous montre.

N'avez vous jamais vû, dites moi, conduire un criminel au suplice, n'avez vous pas remarqué le sentiment de pitié, dont la plupart de ceux qui le voyent aller à la mort, sont pénétrés; c'est que ce n'est plus là le
mo-

moment de l'équité. La compassion seule est la maîtresse de toute ame sensible en pareil cas. On vomit des imprécations contre l'exécuteur & l'on a plus d'un exemple que sans autre intérêt, des étourdis, quoique bien instruits des crimes du patient, ont eu la témérité de détourner de dessus sa tête le glaive de la Justice: d'où vient ce sentiment? C'est qu'alors on ne voit que le malheur du criminel, & qu'on ne voit pas son crime. Mais quel horreur n'aura-t-on pas pour un Scélérat protégé ou puissant, qui après s'être impunément fouillé de tous les crimes, aura néanmoins été assés bien servi en Cour pour en sortir blanc & net, & pour obtenir même un poste éclatant du haut du quel il insulteroit à la probité, braveroit les loix, opprimeroit les foibles & les innocens: un tel homme seroit d'autant plus odieux à tout le monde qu'il jouïroit tranquillement de ses forfaits, & qu'il seroit heureux au sein du crime, ceux qui se feroient attendris pour lui en le voyant conduire au supplice, deviendroient eux mêmes ses bourreaux, au moment qu'ils le voyent heureux:

Les grands Auteurs qui sçavent cela ne risquent donc rien de violer avec discernement la regle établie de faire triompher la Vertu & de punir le Vice, parce qu'ils s'imposent alors celle de rendre leur personnage si odieux, qu'il résulte de sa félicité une horreur plus vive pour les crimes qui la lui ont procurée.

Voilà ce que d'habiles gens, des connoisseurs

seurs délicats remarquent au premier coup d'œil ; *au lieu que nous autres petits Auteurs, en voulant censurer les écrits de nos maîtres, nous y relevons par étourderie mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.*

C'est donc vôtre faute de n'avoir pas senti pourquoi M. de Cribillon a conservé au caractère d'Atrée toute la noirceur qu'il a trouvée dans l'original Grec à très peu de chose près, c'est vôtre faute de n'avoir pas senti pourquoi ce Sophocle François a mis dans la bouche de ce monstre ce vers terrible qui vous révolte si fort : c'est vôtre faute enfin de ne pas savoir que plus un Scélérat est heureux plus il est en horreur à tous ceux qui le connoissent.

Un des motifs qui fait que les Comédiens jouent rarement cette pièce c'est qu'ils savent que la plupart des Spectateurs sont révoltés si fort de l'horrible cruauté d'Atrée qu'ils ne peuvent que rarement soutenir une seconde représentation de cette pièce.

Permettez moi de vous raconter un fait qui quoiqu'assés comique vous fera juger de l'effet que cette excellente Tragédie est capable de produire, tout Marseille vous en attestera la vérité,

Et vous entendrez là le cris de la nature.

Un Capitaine de Vaisseau qui n'avoit jamais vû de spectacle, fut entraîné par ses amis à la Comédie, on y jouoit Atrée, nôtre homme ébloui par des objets tout nouveaux pour lui, oubliant que c'étoit une *fa-
ble*

ble qu'il voyoit représenter, lorsqu'il entendit Atrée prononcer ce vers qui vous choque si fort & par lequel il s'applaudit du succès de ses crimes, nôtre homme dis-je, se leva tout à coup avec fureur en criant: *donnez moi mon fusil que je tuë ce B. là.*

Vous jugez bien qu'une pareille scène fit oublier la catastrophe à tous les autres Spectateurs & que bien en prit aux Acteurs que le vers qui mettoit le Capitaine en fureur étoit le dernier de la pièce, car ils auroient eu peine à reprendre leur sérieux après une pareille faillie.

Il faut peut-être des exemples plus généraux pour vous convaincre. Allez M. à la Comédie la première fois qu'on jouera cette pièce, ne vous occupez nullement du spectacle, donnez toute vôtre attention aux Spectateurs, & vous jugerez par les épithètes dont ils honorent Atrée presque à chaque vers qu'il prononce, de l'effet que produit en eux son caractère.

Je vous réponds que vous sortirez du spectacle bien convaincu, que personne ne croit devoir ressembler à Atrée parce que ce monstre *jouit du prix de ses forfaits.*

S'il vous faut absolument cette expérience pour justifier M. de Crebillon dans vôtre esprit, il sera peut-être plus aisé de justifier M. de Voltaire, vous paroissez un peu plus de ses amis, ou plutôt vous feignez de l'être. Quatre gouttes d'encre de sa plume barbouillent

lent, effacent, anéantissent pour jamais un Volume de vos sophismes.

La petite lettre qu'il vous a écrit a furieusement diminué la réputation de vôtre long discours sur *l'inégalité des conditions*. C'est donc un homme à ménager que M. de Voltaire, quoiqu'il ne vous ait rendu d'autres services que de vous éclairer *malgré vous*, si vous étiez aveugle de bonne foi.

M. de Crebillon toujours pacifique & content de sa réputation, laisse la Critique aller son train, sûr que vous n'ébranlerez pas son Stoïcisme, vous appuyez un peu plus effrontément sur son compte.

Je le connois par quelques uns de ses amis, je ne l'ai vû qu'une seule fois pour en recevoir une réprimande, & vous saurez bientôt pourquoi, cette réprimande n'a fait qu'ajouter à l'estime que j'ai conçue pour lui & que tous les honnêtes gens lui doivent. Je suis donc bien éloigné d'attaquer ses ouvrages sous prétexte du bien public, & n'est il pas honteux pour un Philosophe comme vous, qu'un Comédien lui donne l'exemple de la probité: quand bien même les ouvrages de M. de Crebillon seroient susceptibles de la grossière satire que vous en faites, étoit-ce à vous de la faire?

Vous n'avez jamais vû qu'une fois l'Auteur d'Atrée & de Catilina, & ce fut pour en recevoir un service: vous estimez son génie & vous respectez sa vieillesse; mais quelque honneur que vous
por-

portiez à sa personne, vous ne devez que justice à ses pièces; & vous ne savez point acquitter vos dettes au dépens du bien public & de la vérité. Ne diroit on pas que vous êtes un de nos Académiciens & que par conséquent juge éclairé de la Littérature Françoisé, vous ayez été forcé par état de prononcer contre les écrits de vôtre bienfaiteur, & que les ordres de la Cour vous aient mis dans le cas d'opter entre le ménagement que vous lui deviez & l'accomplissement de vos devoirs? Ne diroit on pas qu'honoré de la place de Censeur public, vous ayez dû rendre compte au Ministère des ouvrages de M. de Crebillon? Ne diroit on pas enfin que le Public vous ait fait le dépositaire de ses intérêts; & que prévenu pour vos lumieres il ait renoncé de se servir des siennes & qu'il ait mis sur vôtre conscience toutes les erreurs dans lesquelles il peut tomber en matiere de goût ou de sentiment. Vous n'avez aucun de ces titres; le Public n'a pas affés accueilli vos paradoxes précédens, pour que vous puissiez vous flatter de sa confiance: nulle Autorité ne vous a donné le droit de juger publiquement les ouvrages de M. de Crebillon ou de M. de Voltaire, & l'usurpation du tribunal n'est pas un titre qui doit accréditer vos sentences: cette usurpation au contraire ne peut que vous être reprochée comme un signe certain de présomption & d'ingratitude. Le bien public n'exige pas que l'on chagrine les particuliers quand on peut s'en dispenser; autrement c'est donner
l'exem-

l'exemple de l'abus qu'on peut faire de ce motif respectable : c'est encourager les envieux par votre exemple à satisfaire leur jalousie sous prétexte du bien public. On pourra donc en conséquence négliger tous les devoirs de la société avec cette excuse ; décréditer, trahir, opprimer ses bienfaiteurs, & transformer ainsi l'ingratitude en vertu, alors il me paroît que le mal public résultera de l'amour du bien public. Vous voyez bien M. que votre héroïsme est absurde & sur-tout dans le cas présent ; ne pouviez vous pas satisfaire à l'engagement que vous vous étiez imposé vous même d'éclairer le Public sur les dangers du spectacle, sans trahir les devoirs de la reconnaissance & de la société : pourquoi ne pas puiser dans les pièces de mille Auteurs qui sont morts les preuves de votre système. Vous en auriez trouvé sûrement de plus dignes de reproches que celles d'Atrée ou de Mahomet ; vous auriez rempli vos prétendus devoirs sans choquer personne.

Je vous aurai cependant une obligation de vous être livré à toute votre malignité, c'est qu'elle m'offre l'occasion d'agir d'une façon toute opposée à la vôtre. M. de Crebillon vous a obligé à la première vue & sans vous connoître ; vous payez son service de la plus noire ingratitude. Malgré cela la bonté de cœur de cet homme illustre est si publique, qu'il n'est pas même permis de croire qu'il se repente de vous avoir obligé. Je vous laissez penser en même tems quel gré le Public vous

vous sçaura de vôtre ingratitude, & s'il ne m'en sçaura pas d'avantage de prendre le parti de M. de Crebillon dont je n'ay reçu d'autre service qu'une Mercuriale affés aigre, mais je l'avoüe, très justement méritée. Avant de m'être procuré l'honneur de connoître M. de Voltaire, la mode de fronder tous ses ouvrages établie dans tous les Caffés de Paris, la commodité d'y recueillir des épigrammes pour en enrichir le texte d'une critique, la rage enfin d'être Auteur & de me faire imprimer me firent faire une lettre très platte, très ridicule & très sifflable contre la Comédie de Nanine. Je ne fais si j'avois un peu d'esprit alors; mais il est bien certain que je n'avois pas le sens commun.

On accusoit avec la dernière lâcheté M. de Voltaire d'attenter à la gloire de M. de Crebillon; je crus faire ma Cour à celui-ci en lui portant ma critique de Nanine pour la lui faire approuver en qualité de Censeur, j'allai le lendemain pour en chercher l'approbation. M. de Crebillon n'y étoit pas, ou ne voulut pas y être: on me remit ma critique avec cette note au bas: *ceci n'est qu'une critique très mal à propos & très injuste de M. de Voltaire: la police n'en passe pas.*

Un Auteur de dixhuit ans environ ne se rend pas à de pareilles leçons & piqué contre M. de Crebillon que j'accusois de mauvais goût, je courus faire imprimer courageusement ma lettre, elle eut comme vous jugez bien, à peu près le succès qu'elle

méritoit *. Deux ou trois ans s'écoulerent depuis ce bel exploit : j'avois pendant ce tems fréquenté assidûment les spectacles, j'avois lû d'excellens critiques, enfin j'avois appris à rougir de l'impertinence de ma censure & à chérir les ouvrages de M. de Voltaire, autant qu'ils le méritent. Je m'amusois quelque fois à les représenter avec des jeunes gens de mon âge, & nous nous en acquisitions assés bien pour que le rapport qu'on en fit à M. de Voltaire l'engageat à vouloir bien nous honorer de ses conseils. Il voulut bien nous recevoir chez lui, & nous profitâmes assés des avis qu'il nous donna, pour qu'il crut pouvoir hazarder de nous faire jouer son *Mahomet* vis à vis d'un Auditoire à faire trembler les Acteurs les plus consommés. Encouragés par les suffrages d'un tel Maître, nous ne craignimes point de tenter d'acquérir ceux de ses égaux, c'est à dire de presque toute l'Académie rassemblée chez lui. Nous représentions *Mahomet*, j'y jouois le rôle de *Seyde*, & les suffrages de nôtre Auditoire présagerent à mon ami M. Le Kain les applaudissemens que le Public lui donne maintenant à si juste titre. Les caresses de M. de Voltaire & les complimens que je reçus me firent croire que j'avois mis à profit quelques uns des conseils dont il m'avoit honoré. Je ne

* Vous ne regarderiez pas la semonce de M. de Crebillon comme un service, je le fais moy, & je bénis l'occasion qui se présente de l'en remercier. Je suis persuadé que le Public me sçaura plus de gré de ma reconnoissance qu'à vous de vôtre ingratitude.

ne me vanterois point de m'être acquis ces applaudissemens si l'exiguité de ma taille m'eut permis de me consacrer au tragique ; mais comme le Public veut que ses yeux soient contents au spectacle autant que ses oreilles, j'ai cru devoir métamorphoser le Héros en Arlequin & devoir quitter le Diadême pour la calotte de Crispin.

Je jouissois du tems le plus heureux de ma vie, la bonheur d'être instruit par M. de Voltaire mettoit le comble à ma félicité ; il me fit un envieux, un faquin que nous avions banni de nôtre société pour des raisons très importantes, faquin que je nommerois s'il vivoit encore & s'il n'avoit payé de sa vie en Hollande son impudence & sa fatuité, eut l'indignité de communiquer à M. de Voltaire cette critique de Nanine en question : il mesuroit l'ame de ce grand homme sur la sienne, & s'étoit imaginé qu'un égarement de jeunesse, une rapsodie d'enfant alloit déconcerter son amour propre, il arriva tout le contraire. M. de Voltaire redoubla ses caresses, j'ignorai toujours la perfidie de mon lâche délateur, & je vis arriver le cruel moment du départ de M. de Voltaire pour la Prusse, sans qu'il m'eut témoigné le moindre ressentiment.

Je le vis même regretter avec bonté que ma taille & ma mine l'empêchassent de m'honorer de sa protection pour le Théâtre de Paris & de faire pour moi ce qu'il faisoit avec tant de raison pour mon ami Le Kain.

La faute en est aux Dieux qui m'ont fait un magot.

Après le départ de M. de Voltaire pour Berlin, nous continuâmes à représenter quelques unes de ses pièces. Le goût & les lumières de Madame D. digne nièce du plus célèbre des Oncles suppléoit à la privation des leçons de nôtre cher maître. Un jour que la reconnaissance & le devoir m'avoient conduit chez elle pour lui rendre mes respects elle me déclara la pièce qu'on m'avoit jouée, & m'apprit que M. de Voltaire avoit lû ma mauvaise critique. Cette nouvelle me pénétra du chagrin le plus vif. Ma confusion annonçoit mon repentir, je cherchois des excuses que je ne pouvois trouver, mon embarras & ma douleur se peignirent si bien dans mes yeux, que Mad. D. en eut pitié, elle eut la bonté de demander pardon pour moi & l'obtint : je crus alors que M. de Voltaire ne rejetteroit pas le témoignage de mon repentir, j'eux l'honneur de lui écrire, sçavez vous quelle fut sa reponse à ma lettre ? Un engagement de la part du Marquis de *Montperny* pour la Cour de *Bayreuth* avec les recommandations les plus flatteuses & les plus capables d'y assurer mon bonheur.

Si vous connoissiez un peu mieux les sentimens de la reconnaissance, je vous laisserois juger de l'étenduë de la mienne, mais vous m'avez appris qu'il faut vous faire connoître jusqu'ou ce sentiment peut & doit aller. Je
vous

vous déclare donc que bien loin de croire que le bien public m'autorise à critiquer les ouvrages de M. de Voltaire, je le regarderai toute ma vie comme un maître éclairé à qui je dois le peu de talens qu'on à la bonté de reconnoître en moi, que je le regarde comme un ami dont le cœur est fermé à tout ce qui pouroit altérer ses sentimens en faveur de ceux qui s'y sont donné place, comme un protecteur moins attentif à ses intérêts qu'à ceux des personnes qu'il protege, comme un pere aux soins & à la tendresse de qui j'ai l'obligation de n'être plus dans les chaînes de la finance, & à qui je dois l'avantage de pouvoir vivre avec l'aifance que les talens procurent à ceux qui les exercent, quand je serai devenu sage, & que quand bien même je verrois malheureusement assés clair pour trouver quelque faute capable d'altérer tant soit peu le plaisir ou plutôt le ravissement que j'éprouve quand je lis ou que je vois représenter ses ouvrages, je ne m'en imposerois pas moins la loi de les deffendre *envers & contre tous*.

Le beau deffenseur, allez vous dire, un *Pigmeé* deffendre *Hercule*! eh pourquoi non, s'il vous plait? Vous qui n'êtes pas plus grand que moy, vous avez bien osé l'attaquer.

Souvenez vous de la fable de la Colombe & de la Fourmi, je ne suis pas tout à fait comparable à la Fourmi, j'en conviens; mais aussi vis à vis de M. de Voltaire, n'êtes vous pas comparable au Chasseur qui étoit sur le point de tuer la Colombe? Vos traits seront toujours

hors de portée, il n'est donc pas plus ridicule à moi d'entreprendre de le deffendre, qu'à vous de l'attaquer, & puisque je me suis mis en charge, j'entre en fonction & je commence.

Est-ce du *Catilina* de M. de Voltaire que vous avez voulu dire que par son courage, son éloquence & sa fermeté, il captive l'estime de tous les spectateurs; si un scélerat pouvoit être estimé, assurément celui de M. de Voltaire mériteroit cet honneur plus qu'aucun autre scélerat; mais je suis bien certain que vous ne trouverez personne capable d'estimer un pareil monstre. Le Ciceron de *Rome sauvée* si éloquent, si ferme, si grand dans ses démarches au goût de tout le monde, se seroit-il métamorphosé à vos yeux seuls en vil rhéteur, & parce que Caton semble redouter la hardiesse réfléchie de Ciceron, confiant à César qui lui est suspect, le salut de la République, sa prudence en auroit elle fait à vos yeux un poltron & un pédant? Je ne fais, mais je crois bien que ce sera pour vous seul qu'on verra arriver de pareils miracles: je ne m'arrêterai donc pas à deffendre *Rome sauvée* plus longtems que *Catilina*, je passe à *Mabomet*.

C'est encore un objet sur lequel je puis vous fommer de vous en rapporter à mon expérience. J'ai joué comme je vous l'ai déjà dit, le rôle de *Seyde* dans cette pièce, M. de Voltaire avoit lui même composé nôtre Auditoire de gens qu'il avoit prié d'apporter un œil connoisseur & critique sur la pièce & sur
les

les Acteurs plutôt que leurs dispositions à se laisser toucher par les beautés d'un Poëme.

M. Le Kain repréentoit le rôle de Mahomet avec tout le feu, l'énergie & la dignité qui pouvoient paroître miraculeux dans un jeune homme qui n'avoit encore chauffé le Cothurne que trois ou quatre fois pour s'amuser. Encouragé par les suffrages & les leçons de M. de Voltaire aux répétitions, appuyé de ses avis lumineux j'étois parvenu à seconder passablement les talens de mon camarade; & malgré tout ce qui manquoit à mon extérieur pour me donner l'air d'un Héros, nôtre Auditoire me fit l'honneur de pleurer & de fremir en m'écoutant. Je vis l'horreur & l'indignation se peindre sur tous les visages & monter au comble à mesure que la pièce approchoit de la catastrophe: toute l'assemblée nous honnora de complimens sur l'exécution; & chacun de ces complimens exprimoit l'impression que les assistans avoient reçüe. Elle étoit telle que la gloire que nous en recevions, étoit encore plus flatteuse pour l'Auteur que pour nous. Comment de jeunes gens sans habitude au Théâtre & qui ne montroient encore que les dispositions nécessaires pour s'y distinguer un jour, auroient ils pu faire cette impression sur des auditeurs consommés au Spectacle, & maîtres eux mêmes du Théâtre, si la pièce n'étoit une de celles qui toucheroient le cœur le moins sensible, quand bien même on la débiteroit comme on lit la gazette? En admirant la pièce personne n'a-

visâ cependant de trouver que *Mahomet* fut justifié par sa grandeur d'ame & sa politique. J'entendois faire de toute part au poëme l'application de cette pensée de Lucrece.

Tantum Relligio potuit suadere malorum!
 Quoi! la Religion mene à de tels excès!

Vous voyez bien M. que le scrupule de mettre de grands Criminels sur la Scene seroit pusillanime puisque les produisant il en résulte qu'on en conçoit un horreur plus forte pour le crime, & que l'effet que vous craignez que leur exemple ne produise, n'est qu'une chimere, puisqu'il ne s'est jamais manifesté depuis tant de milliers d'ans que l'histoire, l'épopée, la Tragédie & la Scene mettent sous les yeux des Scélerats; mais Mahomet n'est point puni, non M. Et c'est justement en cela comme en bien d'autres choses que M. de Voltaire doit voir comparer son génie à celui de Corneille, de Racine & de Crebillon, puisque comme eux c'est par la prospérité du crime qu'il a sçu rendre son personnage encore plus abominable. Quel est l'homme vertueux qui n'égorgeroit pas un Scélerat aussi détestable que Mahomet? Vous l'aurez peut-être trouvé un peu moins odieux qu'Atrée, & vous croirez M. de Voltaire moins digne de censure, parce que son imposteur est en quelque façon puni par la mort de Palmire, & qu'il lui fait dire avec transport.

Il est donc des remords.

Malgré cela M. je m'efforcerois si je jouois le rôle de Mahomet, de le rendre aussi odieux qu'Atrée par la façon dont je prononcerois cette hémistiche: je ne l'exprimerois pas avec un transport involontaire qui laisse supposer un reste de sensibilité louable dans le cœur d'un Scélerat, & par laquelle on rappelle peut-être mal à propos l'indulgence ou la compassion du Spectateur; Je voudrois au contraire augmenter l'horreur que Mahomet inspire faisant sentir par mon expression que j'ai du dépit d'avoir aucun remord. Cela, je crois, rendroit plus naturelle & plus conséquente la promptitude avec laquelle le faux Prophète passe des remords à la réflexion scélérate & politique.

*Je dois régir en Dieu l'Univers prévenu;
Mon Empire est détruit, si l'homme est reconnu.*

Vous me siffleriez sans doute d'avoir ajouté un trait noir de plus au caractère de Mahomet; mais si l'Auteur & le Public m'applaudissoient, croyez vous que je ferois beaucoup d'attention à votre mauvaise humeur?

Oui je soutiens & j'en atteste l'effroi des Lecteurs. Il faut avoir l'ame bien sanguinaire, le jugement bien faux & le goût bien dépravé pour croire les massacres des gladiateurs, un spectacle moins odieux que celui de Mahomet ou d'Atrée: ceux ci sont dévoués l'un & l'autre à l'exécration publique, les autres

étoient dévoués à une curiosité fanguinaire, & au caprice le plus détestable. Il faut avoir le cœur bien corrompu, pour estimer les Catilina tels que M. de Crebillon & M. de Voltaire nous les representent. Tel qui leur accorde sa bienveillance en sortant de la Comédie, ne mérite assurément celle de personne dans la société.

Les anciens, dites-vous, avoient des Héros & mettoient des hommes sur leurs Théâtres, nous au contraire, nous n'y mettons que des Héros & à peine avons nous des hommes: mais les anciens faisoient fort mal & nous faisons fort bien.

Pour fortifier un jeune homme dans ses exercices, pour le former & lui procurer la vigueur nécessaire, on doit lui proposer un but auquel il ne semble pas naturel qu'il puisse atteindre, afin qu'en multipliant ses efforts & ses tentatives, il acquere la force & l'adresse nécessaire pour y parvenir dans la suite. Il est certain que trop de complaisance pour sa foiblesse l'entretiendroit dans l'indolence & l'empêcheroit de se fortifier suffisamment pour vaincre les difficultés qui lui seront proposées dans l'âge viril, donc les anciens en ne montrant que des hommes ne pouvoient à peine faire que des hommes de leurs jeunes gens parce qu'il est rare qu'on s'efforce de surpasser ou même d'égalier son modele, au lieu qu'il est probable que nous faisons des hommes, puis qu'en n'offrant pour modele que des Héros à nos jeunes gens, nous les mettons dans le cas de rougir
de

de ne pas devenir au moins des hommes.

Je ne me suis pas contenté de vous prouver que la Tragédie n'étoit rien moins que dangereuse, je crois vous avoir prouvé qu'elle est encore utile à la correction des mœurs. Je n'aurai pas plus de peine, je crois, à démontrer que la Comédie a les mêmes avantages : c'est ce que je vais m'efforcer de faire dans le Chapitre suivant.

C H A P I T R E III.

De la Comédie.

Tout est mauvais, tout est dangereux dans la Comédie pour les Spectateurs ; c'est la conséquence que vous tirez d'un principe aussi peu admissible qu'elle. Il n'est sûrement pas vrai que le plaisir du comique soit fondé sur un vice du cœur humain, (sa malignité.)

Le principe & la conséquence sont aussi absurdes que le tarrif que vous faites de la valeur des caractères : à la preuve.

Quel est le plus blamable d'un bourgeois sans esprit & vain qui fait sottement le gentil homme ou du gentil homme qui le dupe, dans la pièce dont je parle, ce dernier n'est il pas l'honnête homme ?

Et non M. il ne l'est pas : par quel malheur voiez vous toujours d'honnêtes gens où les autres ne voient que des coquins ? Pourquoi préparez vous une excuse à un ridicule, disons mieux, à un vicieux impertinent,

ment, à un bourgeois orgueilleux & sot qui a l'impudence de se méconnoître au point d'oublier qu'il a une femme pour devenir le galant secret d'une Marquise, qui se sert de tous les moyens qu'il peut imaginer pour la séduire, c'est de vous qu'on peut dire, *dat veniam corvis.*

Vous faites des questions au Public mais vous lui dictez ses réponses; elles sont trop subtiles, on n'y reconnoît pas son ton. Je vais m'emparer à mon tour du Tribunal, interroger le Public, & le laisser répondre avec toute la naïveté qui lui est propre. Public; répondez moi, quest-ce que M. Jourdain? „ C'est un sot. Que fait ce sot? A „ cinquante ans il apprend à lire, il apprend „ la Philosophie, il apprend à tirer des Ar- „ mes, il apprend à chanter, il s'habille „ comme les grands Seigneurs à ce qu'il „ croit, il a la sotte vanité de penser de lui, „ qu'il est un habile homme en tout dès la „ première leçon, au point de vouloir déjà „ montrer aux autres, & cela me fait bien „ rire.”

Vous avez raison de rire, tout cela est en effet très ridicule, mais si l'on n'a pas de plus grands reproches à faire à M. *Jourdain*, M. *Jean Jaques* a raison de s'emporter contre Molière & de dire qu'il est le perturbateur de la société; *qu'il excite les ames perfides à punir sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.* Je crois comme eux que parce qu'un
hom-

homme est sot & ridicule, on n'est pas autorisé à le voler.

„ Vous n'y êtes pas M. le Juge. *Jourdain*
 „ non seulement est ridicule mais il est vicieux : c'est un homme vain, aveuglé par ses richesses, à qui son amour libidineux fait souhaiter d'être Gentil-homme ou tout au moins d'en avoir les airs. Son orgueil & son libertinage méritent assurément d'être punis, & comme il est un sot, ils le seroient bientôt, par une suite toute simple de sa sottise & de sa prodigalité, si le bon sens de sa femme ne venoit à son secours. „ Mais on dit, M. le Public, que vous prenez pour un honnête homme, cet Escroc de Gentilhomme qui le vole si indignement? „ Pour un honnête homme, M. le Juge, le Ciel m'en préserve! C'est un fripon du premier ordre, je le regarde comme tel; mais je suis charmé que l'orgueil, la prodigalité, les penchans libertins d'un plat bourgeois l'exposent au péril de tout perdre & que les autres bourgeois entêtés de noblesse apprenent de *Jourdain* que le fort qui les attend est d'être dépouillés par des Escrocs, quand pour mieux ressembler aux grands Seigneurs, ils osent en affecter tous les vices & les ridicules. „ Ma foi, M. le Public, je vois bien que vous avez raison & je condamne M. de *Genève* à mieux regarder à l'avenir ce qu'il verra, afin d'en porter un jugement plus solide & plus sensé. L'intention de Molière n'est pas moins pure

pure dans George Dandin que dans le Bourgeois Gentilhomme , & pour en convaincre le Spectateur , il la lui expose dès les premiers mots de la pièce ; les voici ; c'est George Dandin qui parle.

Ab! qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les païsans qui veulent s'élever au dessus de leur condition, & s'allier comme j'ai fait à la maison d'un gentil-homme &c. Avouez donc M. que si vous eussiez porté de meilleurs yeux, ou plus de bonne volonté pour l'Auteur à la représentation de cette pièce vous auriez mieux senti son objet qui étoit d'avertir tous les roturiers opulens que leur richesse & leur vanité ne doivent pas les faire aspirer à des alliances nobles, s'ils ne veulent s'exposer aux mêmes chagrins que le pauvre George Dandin. Cet avis est assurément charitable & fondé ; combien ne voit on pas de nos George Dandin de Finance se repentir vainement de n'en avoir pas crû Molière ? Le Public rit de leur chagrin, & n'a-t-il pas raison ? N'est-il pas amusant de voir la vanité bourgeoise confondue par l'orgueil de la Noblesse ; cela ne justifie pas, j'en conviens, une femme qui cherche à déshonorer son époux : mais Molière a produit ce caractère par les mêmes motifs qui justifient MM. de Voltaire & de Crebillon dans les pièces de Mahomet & D'Atrée. Il met en Scène un caractère odieux *qui fait rire*, me direz vous ; sans doute ; mais il faut distinguer. Ce n'est
fû-

fûrement pas ce qu'il y a d'odieux dans le caractère qui fait rire, mais c'est le comique des situations dans lesquelles les personnages se trouvent.

Demandez à nos Juges criminels s'ils ne condamnent pas souvent au supplice des coquins qui l'ont mérité de la façon la plus comique; quoique ceux ci ayent pû déconcerter la gravité de leurs Juges dans leur interrogatoire, par ce qui s'est trouvé de plaisant dans les circonstances du délit: ce comique là disparoit dès qu'il est question de prononcer, & la sentence n'en est pas moins sérieuse quoi que le procès soit risible. Tel est le Public à l'égard d'*Angelique*; quoique la malice & la présence d'esprit de celle-ci le fassent rire aux dépens de *George Dandin*, qui d'ailleurs mérite tous les chagrins qu'il éprouve.

En qualité de Juge, il reprend très fort son sérieux, quand il est question de prononcer sur le Compte d'*Angelique*: il ne voit plus en elle qu'une femme détestable; il passe du rire à la compassion pour le pauvre *George Dandin*, & convient avec lui que quand on a épousé une aussi méchante femme que la sienne, le meilleur parti que l'on puisse prendre, est d'aller se jeter dans l'eau la tête la première. C'est alors qu'*Angelique* n'est plus aux yeux du Public qu'une femme exécrationnelle, & que le reproche que l'on fait universellement à Molière d'avoir laissé triompher le Vice est sans doute l'éloge qu'il desiroit pour sa pièce. En effet consultez vous vous même. Êtes vous jamais
forti

forti de la représentation de *George Dandin* bien épris de l'esprit & des talens d'*Angelique*, êtes vous sorti avec la disposition de vous choisir une épouse de ce caractère? Avez vous vû quelqu'un plus épris de son mérite que vous? Avez vous vû beaucoup de femmes se glorifier de ressembler à celle-ci? Ne les voyez vous pas toutes au contraire rougir de son impudence & de sa malice? On ne pouvoit donc pas faire un plus grand compliment à l'Auteur que d'observer qu'*Angelique* méritoit d'être punie & de lui reprocher qu'il avoit mis en Scène une femme détestable.

Omne tulit punctum

Et cela suivant vous même. Ce que vous dites de la Tragédie est applicable à la Comédie, & voici comme vous vous exprimez.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la Catastrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'à cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux plus que pour l'heureux coupable Or on plaint *George Dandin* & l'on méprise, on déteste *Angelique*, on voudroit qu'elle fut punie: donc Molière étoit de vôtre avis, sa pièce ne mérite aucun reproche, si vous voulez vous accorder avec vous même.

Un critique bien plus éclairé que vous, un Philosophe qui loin d'être un Cinique sauvage s'est attaché à mériter par ses écrits le titre d'*ami des hommes*, qui ne veut que les rassembler en Société & non pas les disperser
dans

dans les glaces du *Canada* ou des terres *Australes* ; cet Auteur respectable dis-je, a trouvé de quoi reprendre dans la pièce de *George Dandin*, ce n'est ni l'infortune de celui-ci, ni l'heureuse méchanceté de sa femme qu'il a trouvé digne de blâme, c'est la caractere de *Sotenville* : il craint que par ce rôle on n'ait rendu la Noblesse *rurale* ridicule, & qu'on ne l'ait dégoûtée par là du séjour sur ses terres. Il se trompe selon moi ; le vrai motif de ce dégoût est l'ambition ou la vanité. Que faire, disent nos Gentils hommes, à la campagne ? Nos revenus ne nous y feroient briller qu'aux yeux des païsans ; une résidence trop constante nous éloigneroit des occasions qu'on peut saisir & faire naître en demeurant à la Cour ou dans la Capitale ; allons y donc, affermons nos terres, achetons au prix de la moitié de nôtre revenu le plaisir de briller dans l'Antichambre du Prince ou dans celle du Ministre.

Voilà sans doute les véritables motifs qui éloignent la Noblesse de ses Châteaux, & non le rôle de *Sotenville*. Ce ne sont point ces Gentils hommes respectables que des païsans fortunés se félicitent d'avoir pour Seigneurs depuis 300 ans, * ce n'est point cet aimable buveur arbitre équitable & Bachique de tous les différends de son Canton que Molière a joués ; ce sont ces *Gentils hommes* ridicules, qui, le nez collé sur leurs Titres, croient y trouver des raisons suffisantes

* Voyez L'ami des hommes.

tes pour mépriser tout ce qui n'est pas noble, qui tappis dans leurs Chaumieres oublient que leurs égaux & leurs Supérieurs sont logés sous la Toile en rase campagne prêts à répandre leur sang pour l'Etat avant qu'on ait publié l'arriere-ban; au lieu que nos *Hobereaux* l'attendent, pour se souvenir de ce qu'ils doivent à la mémoire de leurs ancêtres, à leur Prince & à la Patrie. Ce sont ces *Egrefins* insolens qui vivent ordinairement du bout de leur fusil & qui se croient en droit de battre & d'insulter les Païsans, parce qu'ils ont celui de tuer exclusivement un Lièvre, que Molière a voulu jouer; demandez à tous ces braves Cadets que la gloire retient dans les Armées, s'ils se reconnoissent dans *Sotenville* & quel cas ils font eux-mêmes d'en Gensils hommes qui ressemblent à ce Personnage. Molière a dont bien fait de jouer les *Sotenville*. Le Peuple & la Noblesse ne peuvent que lui en savoir gré. C'est n'être pas sur leurs terres qu'il les reprend; c'est d'y être fainéans, orgueilleux, insolens, & ridicules. Il ne convient point à des gens que le Prince & l'Etat ont nommés leurs défenseurs, de ne pas remplir ce titre, & de vouloir en conserver les honneurs & les privilèges. Un simple Soldat est sans contredit infiniment plus respectable qu'eux.

Vos reproches M. ne sont pas mieux fondés contre *Harpagon*, que contre *George Dandin* & le *Bourgeois Gentilhomme*. Quelle rage avez vous d'être toujours du mauvais parti!

Eh!

Eh! non M., le fils d'Harpagon qui le vole & lui manque de respect n'est pas plus criminel que son pere. Tous les crimes du fils sont les siens puisqu'il en est la cause: & qu'en bonne logique on rend toujours la cause responsable de l'effet qui ne seroit pas sans elle. Celui qui paie & qui arme un assassin pour tuer quelqu'un est plus criminel que l'assassin même. Les recéleurs sont plus criminels aux yeux de la Justice que les voleurs, puisque ceux là encouragent ceux ci.

Quand Molière donc fait voler un pere par son fils, qu'il fait désirer à un valet l'occasion de voler son Maître, c'est pour apprendre aux avarés de combien de maux ils se rendent la cause. N'est il pas vrai que si Harpagon ne refusoit pas à son fils jusqu'au nécessaire; s'il ne portoit pas la lézine jusqu'à l'envoier boire un verre d'eau fraiche à la cuisine, quand il se trouve mal en sa présence; & cela d'un ton à faire croire que ce *Vilain* a même regret à cette dépense; n'est il pas certain en un mot que s'il n'étoit pas un monstre dans la société son fils ne commettrait pas les fautes qu'il commet & que ce pere indigne de l'être en est le premier auteur? Pour peu qu'un avare ait envie de se corriger, n'y sera-t-il pas déterminé, ne frémissira-t-il pas en se comparant avec *Harpagon* votre protégé? Il est odieux qu'un fils vôle son pere, il est odieux qu'il lui manque de respect; mais ne m'avouerez vous pas que cela est mille fois plus excusable quand le pe-

re en est cause, que quand un fils est porté à ces excès par sa propre corruption? *Ergo si Harpagon est la cause de tous les égaremens de son fils il est le premier & le plus criminel & cette pièce si licentieuse à vôtre avis est telle qu'elle doit être pour apprendre aux avarés que *Quand les peres ne donnent rien aux enfans, les enfans les volent & leur manquent de respect.**

Soiez du parti des peres sages & raisonnables, rien n'est plus naturel & plus louable; mais non pas des mauvais peres qui souvent par leur avarice, leur dureté, leur ignorance, ou leurs préjugés, sont cause de tous les désordres de leur famille. Ecoutez les plaintes de *Sigismond dans la Vie est un songe.*

Parens dénaturés, à vos ordres bisarres,
Quoi, nos jours innocens seront ils asservis?
Serez-vous envers nous impunément barbares,

Et les ressentimens nous sont ils interdits?
Non non, c'est une erreur dont vous êtes
seduits

Par une sage prévoiance,
Les équitables Dieux ont borné vos pouvoirs.

Ainsi que nous vous avez vos devoirs:
Et si nous vous devons avec l'obéissance,
Des marques de respect & de reconnoissance.

Vous nous devez des soins à vôtre tour
Conformes à nôtre naissance,
Et des preuves de vôtre amour.

Vous

Vous ne vous arrêtez point à parler des *Valets* de la Comédie : vous croiriez profaner votre plume que de prendre la peine de les critiquer j'en parlerai moi, & même pour justifier l'usage qu'on en fait : on les représente tels qu'ils sont, fourbes, fripons impudens par une raison très louable, c'est comme si l'on disoit aux peres de famille, vous qui négligez de prendre vous mêmes soin de l'éducation de vos enfans, qui ne leur donnez souvent que vos valets pour surveillans ou tout au moins qui leur permettez trop de commerce avec eux, vous qui par une sévérité mal entendue êtes presque toujours opposés à des goûts que la nature & la jeunesse autorisent ; vous qui sans faire aucune attention à l'inclination, au goût, au caractère de vos enfans, ne leur prescrivez que ce qu'ils doivent haïr, ne soiez point surpris s'ils se livrent à des conseils tout à fait opposés à vos vûes & si les avis d'un Valet frippon, ou d'une Soubrette effrontée obtiennent leur confiance que votre dureté leur a fait perdre. Voilà M. l'usage que nos Auteurs font des valets. Plus ils les font voir dangereux plus ils les rendent odieux, plus ils autorisent les gens sensés, les peres de famille attentifs à se défier d'eux & à se pourvoir contre leurs manéges & leur fourberie ; plus ils leur font sentir combien il est dangereux de souffrir aucun commerce entre leurs enfans & de pareilles gens. Montrez à quel-

qu'un comme on le trompe il trouve bientôt le moien de ne plus être trompé.

Il s'en faut bien au reste que tous nos valets de la Comédie soient des fripons. Leur bon sens, leur probité contraste souvent assés bien, avec la folie ou les vices de leurs Maitres. Dans *le festin de Pierre, le Joueur, le Menteur, l'Ingrat, le Méchant, le Disgrait*. Les valets sont d'honnêtes gens, ils ne sont que comiques & subordonnés à l'intrigue de ces Pièces. Nos Auteurs ne les font donc pas toujours dignes de la corde; ils les font tels que le sujet l'exige: J'entens ceux de nos Auteurs qui sçavent faire des valets: M. Destouches est mort & je crains bien que, pour vôtre satisfaction, l'art de bien faire parler des valets ne soit dans la tombe avec lui.

Après avoir Justifié *Le Bourgeois Gentil-homme, Georges Dandin, L'Avare* & nos *Valets*, vous jugez bien qu'il me sera facile de justifier le *Misanthrope*: que je vous suis obligé M. de ne pas me donner d'ouvrage plus difficile à faire.

Molière & c'est toujours là vôtre opinion n'a pas voulu jouer *les vices, il n'a joué que les ridicules*. Mais M. les ridicules ne seroient pas sans les vices: ce sont eux qui en sont les sources, on ne peut donc pas attaquer un ridicule sans attaquer le vice qui l'a fait naître. Celui des *Précieuses*, par exemple, a pour principe l'orgueil qui fait gémir *Cathos* & *Madelon* de n'être pas nées de *Cyrus* ou d'*Ar-*
ta.

tamene. Elles veulent se distinguer par un langage affecté, des femmes de leur état, nées Bourgeoises, elles ne veulent d'autres sociétés que celles des gens de Cour: tout cela pour être ridicule, n'en est pas moins vicieux, & c'est l'orgueil impertinent des Bourgeoises qui se donnent des airs de qualité, autant que la fatuité du jargon des beaux esprits femelles de son tems, que Molière a joué avec tant de succès dans sa Pièce.

N'est-ce donc qu'un ridicule qu'il a joué dans *l'Avare*? je crois que vous conviendrez que c'est un Vice & un Vice si bien joué que vous étiez fâché tantôt qu'on l'eut joué si cruellement.

N'est ce qu'un ridicule que le *Tartuffe*? Il n'y aura que les Jesuittes du *Paraguay* qui ne trouvent pas un vicieux dans ce personnage: mais les honnêtes gens vous diront que le *Tartuffe* est pour eux un homme détestable & non pas un ridicule & qu'ils sont ravis que Molière ait démasqué si bien les hypocrites & que sa constance ait triomphé des obstacles que leur malignité opposoit à la représentation de cette Pièce.

Le menteur, le Joueur, le Glorieux, l'Ingrat, le Flatteur, le Prodiges, le Méchant sont assurément des vicieux & non pas des ridicules; s'ils font rire quelque fois, ils indignent encore plus souvent; permis à vous seul de ne les trouver que plaisans; vous avez un goût privilégié.

Revenons au *Misanthrope*. Vous trouvez d'a-

bord son titre outré , car un Misantrope selon vous doit être un monstre , un enragé , un Démon tel que le Héros de *la vie est un songe*. Un Philosophe moderne tout opposé à vôtre avis a blâmé Molière d'avoir fait du *Misantrope* un homme de mauvaise humeur non seulement contre les hommes en général , mais encore contre chacun d'eux en particulier. Il a intitulé son ouvrage *le Misantrope* & son personnage est un homme sociable pour chacun en particulier ; mais l'ennemi & le critique des vices en général.

Voilà Molière entre vous deux & vous sçavez que le milieu de toutes choses est le point de préférence pour les Sages. Alceste n'est ni enragé ni assés discret , il hait cordialement le genre humain , mais sans s'armer d'un poignard contre le premier venu ou lui marquer comme *Thimon* un figuier pour se pendre : trop de omplaisance dans le Philosophe Hollandois ne laisse plus voir dans son *Misantrope* qu'un Spéculateur qui n'envisage rien qu'en général & que rien ne blesse assés dans chaque particulier , pour l'engager à lui donner personnellement de bons conseils. C'est presque un Démocrite que ce *Misantrope* là. Celui de Molière est donc bien comme il est , c'est mon avis & celui , j'en suis sûr , de la plus grande partie du Public , en tout cas ce n'est là qu'une dispute de mot , qui ne fait rien au fond de la question.

Il s'agit d'examiner si Alceste en un galant homme tourné mal à propos en ridicule , si
la

la pièce, comme vous vous l'imaginez, est contraire aux bonnes mœurs, si un homme qui dit durement son avis sur tout, qui ne s'embarasse jamais de mortifier personne, qui prend le Dé à tous coups, & s'établit orgueilleusement le Juge & le Précepteur du genre humain, qui joint l'insolence à la brusquerie, n'est pas un homme vicieux & blâmable & si la probité est un titre qui exclue la politesse & la modestie. Voilà l'homme que Molière a joué & que tous vos sophismes ne justifient pas, vous allez voir.

S'il n'y avoit ni frippons ni flatteurs Alceste aimeroit tout le monde, c'est à dire que si sa soupe n'étoit pas quelque fois trop salée il la trouveroit toujours bonne: il faut donc pendre tous les Cuisiniers parce que ce malheur leur arrive à tous quelque fois? Malgré ce qu'il y a de trivial dans cette comparaison, vous y reconnoîtrez, je crois, du bon sens; à moins que vous n'exigiez qu'on fasse un monde à la fantaisie d'*Alceste*. Il n'y a rien de plus aisé, que ne parlez vous? Celui ci mérite-t-il d'exister après que vôtre Héros a dit qu'il déteste les hommes?

. *Les uns parce qu'ils sont méchans ;
Et les autres pour être aux méchans complaisans.*

C'est à ces derniers sur-tout à qui vôtre homme en veut: il les trouve des gens abominables, parce que moins féroces que lui & ne voulant se brouiller avec personne, ils lais-

sent aller le monde comme il va, bien persuadés que le rôle de Réformateur est aussi dangereux qu'inutile à jouer.

Philinte est de ces gens là : il sçait qu'un homme pour être homme de bien a assez d'affaire de s'observer lui même, sans se charger encore du soin de réformer les autres. Ils sçait que la contradiction aigrit & préfère de se faire des amis par sa complaisance, à l'honneur de se faire haïr inutilement par la Misantropie.

Vous voulez que le *Misanthrope* s'empporte sur tous les desordres dont il n'est que le témoin ; mais qu'il soit froid sur ce qui s'adresse directement à lui : mais cet homme là ne seroit plus Alceste, à l'emportement près ce seroit Socrate ; or ce n'est pas Socrate, que Molière a voulu peindre, c'est Alceste, c'est le *Misanthrope* : c'est un sage par amour propre & un brutal par temperament, c'est un orgueilleux fâché contre tout le genre humain de ce que tout le genre humain ne s'arrête pas à contempler sa sagesse. Or il y a beaucoup d'*Alcestes* dans le monde : n'en seriez vous pas un, vous qui parlez ? Si cela est, c'est vous & vos pareils que Molière a voulu jouer & non pas Socrate.

Il ne s'agit pas de sçavoir si le *Misanthrope* que vous dites, est celui que Molière auroit dû mettre sur la scène ; vous n'êtes pas assurément fait pour apprendre à ce Grand homme ce qui convenoit le mieux au Théâtre de son tems & du nôtre. Il s'agit de sçavoir s'il y a dans le monde des *Misanthropes* comme celui de Molière ;

lière; or il est certain qu'il y en a, & que j'en connois aujourd'hui; *Molière* a donc bien fait de les jouer. Otez leur le nom de *Misanthropes* si vous voulez: traitez les de brutaux, le nom n'y fera rien: toujours sera-t-il vrai qu'il y a dans le monde des *Alcestes* & des gens capables de s'attirer une affaire facheuse pour dire trop durement leur avis & capables de se faire haïr par l'apreté de leur morale & la brutalité de leur sagesse prétendue.

Il n'y a que vous qui puissiez trouver de la grandeur d'ame, à la maniere impertinente & grossiere dont *Alceste* traite l'homme au *Sonnet*? Cet homme de l'aveu même du *Misanthrope* est homme de mérite; il parle aussi bien de son cœur que de ses qualités extérieures: ne peut il donc pas bien passer à un aussi galant homme l'erreur dans laquelle il est, d'avoir fait un bon *Sonnet* & la foiblesse qu'il a d'admirer ses vers, en faveur de toutes les bonnes qualités qu'il lui connoit? La Vérité est elle dont si sévère qu'elle ne permette pas un peu de dissimulation sur des bagatelles; ou si elle ne permet pas cette complaisance, a-t-elle prescrit de deffendre ses droits d'une maniere brusque & impolie? *Alceste* ne pouvoit il pas dire à *Oronte* avec douceur & politesse, „ M. „ j'ay le malheur de n'être pas du goût le „ plus général: peut-être ai-je tort; mais dès „ que je veux prononcer sur un ouvrage d'es- „ prit; je consulte avant la nature, & c'est „ en la consultant que j'ay peine à trouver „ votre *Sonnet* admirable & tel qu'un homme „ d'es-

„ d'esprit tel que vous pourroit en faire, s'il
 „ ne laissoit aller sa plume que sous la dictée
 „ de la nature & de la raison. S'il s'en rap-
 „ portoit plus à son goût & à ses lumieres,
 „ qu'au mauvais jugement de gens qui pré-
 „ ferent les expressions éblouissantes, & les
 „ jeux de mots aux pensées les plus solides &
 „ aux expressions consacrées à la vérité du
 „ sentiment. La pensée de tel vers de votre
 „ Sonnet, par exemple, est fausse par telle
 „ ou telle raison. Je puis me tromper & je
 „ ne vous donne point mon avis pour une re-
 „ gle à suivre; mais enfin je crois vous de-
 „ voir dire avec franchise ce que je pense, au-
 „ trement je répondrois mal sans doute à
 „ l'honneur que vous me faites de me con-
 „ sulteur. *Oronte* se rendroit peut-être avec
 „ plaisir à des vérités démontrées si poliment :
 „ mais point du tout, on appuie brusquement
 „ sur sa plaie, & loin de ménager sa foiblesse,
 „ le ton qu'on emploie pour le corriger est pré-
 „ cisément celui dont on se serviroit pour lui di-
 „ re *Vous n'êtes qu'un sot*. Après bien des ef-
 „ forts pour ne pas lâcher un impertinence *Al-*
 „ *ceste* la lâche du ton le plus révoltant. *Fran-*
 „ *chement il est bon à mettre au cabinet*, s'il faut de
 „ pareilles traits à la Philosophie pour vous la
 „ rendre agréable vous êtes fondé à regarder, *Al-*
 „ *ceste* comme un sage, mais les autres vous
 „ regarderont vous & lui comme deux..... &c.

Mettez vous M. à la place d'*Oronte*, sup-
 posez que je sois de votre connoissance, ou
 plutôt que désirant de lier avec moy, vous
 m'ap-

m'apportiez vôte Libelle à M. d'Alembert, pour avoir un approbateur de plus. Que diriez vous de moy si pour toute reponse à vôte politesse & à une marque de confiance si flatteuse, que diriez vous dis je si, *comme je le pense*, je vous disois brusquement, *franchement il est bon à mettre au cabinet?* Ma franchise vous sembleroit elle de la grandeur d'ame ou de l'impertinence? Je serois, j'en suis sûr, à vos yeux un sot, un brutal, un impoli méprisable. Eh bien, M., tel est *Alceste* aux yeux des gens sensés; tel est le *Misanthrope* que *Molière* a voulu faire & qu'il a fait. Ce n'est pas le vôte à la vérité, il seroit encore plus odieux, s'il ressembloit à Sigismond, comme vous le voudriez. Ce ne seroit plus un *Misanthrope* mais un sage, s'il étoit insensible à tout ce qui le regarde personnellement, comme vous voudriez encore. Ce Public ne gagneroit pas au change; il ne lui seroit pas plus avantageux de voir transformer Philinte, en hypocrite, en indifférent, en bavard, comme vous pretendez qu'il est: croiez moy M. dispensez vous d'enseigner à *Molière* comme on traite bien un caractère & comme on fait une bonne Comédie & souvenez vous de ce que vous avez dit vous même & que j'ay déjà cité *que de petits Auteurs comme nous trouvent des fautes* où les gens d'un vrai goût ne voient que des beautés.

Vous reprochez à *Molière* que dans la vue de faire rire aux dépens du *Misanthrope*, il lui fait quelque fois tenir des propos d'un goût tout contrai-

traire au caractère qu'il lui donne : telle est cette pointe.

La peste de ta chute , Empoisonneur au Diable.

En eusse tu fait une à te casser le nez. *pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misanthrope , qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans se Sommet d'Oronte.*

Rien n'est moins réfléchi que ce reproche : ce que vous appelez une pointe dans la bouche d'*Alceste* n'en est pas une ou du moins c'en est une qui devient un bon mot par la circonstance ; telle que ces pointes qu'on lâche dans la conversation & qui font tout l'effet des bons mots , eu égard à l'impromptû , au geste , au ton , à la circonstance qui les accompagnent : exemple.

Lorsque le Cardinal *Janson* , disoit à *Boileau* qu'il devoit changer de nom & au lieu de *Boileau* se faire appeller *Boirvin* , c'étoit une pointe froide & platte Le Cardinal vouloit faire rire , on le sentoit , on ne rit pas ; mais lorsque *Boileau* lui repart à l'impromptû *Monseigneur , votre Eminence devoit aussi changer de nom & au lieu de Janson se faire appeller Jean Farine*. On rit sans doute beaucoup parce que sa pointe avoit le mérite de l'impromptû que n'avoit pas celle du Cardinal. Lorsqu'*Oronte* vient lire un Sonnet tissu de pointes réfléchies qu'il croit des bons mots , son Sonnet doit déplaire comme la pointe du Cardinal *Janson* : des jeux de mots pensés & médités ne peuvent pas produire

duire d'autre effet. Quand *Alceste* en colere dit sans réflexion une pointe, elle fait rire précisément parce que l'intention d'*Alceste* n'est pas de faire rire & sa boutade, son ton, la circonstance, son geste & l'impromptû font de sa pointe un très bon mot.

C'est d'ailleurs unir l'exemple au précepte, de même qu'Horace & Despréaux ont fait dans leur art Poétique.

Et de son dur marteau martellant le bon sens, est un vers très dur mis exprès pour apprendre aux jeunes Poètes à n'en pas faire. Molière en mettant une pointe dans la bouche du Misantrope leur apprend par elle, dans quelle circonstance & avec quels accompagnemens elle peut devenir un bon mot. C'est une chose que les seuls gens de goût sont capables de saisir; mais vous nous avez averti que le goût n'est pas de vôtre goût.

Morbleu, vil complaisant, vous louez des sottises. Ce vers est une boutade très bien placée dans la bouche d'un bourru & j'avoüe qu'une pointe iroit mal après elle: mais ce que vous appelez une pointe paroît aux autres une seconde boutade toute aussi caustique mais plus plaisante que la première, & qui peut fort bien, sans faire tort à la Vertu garder la place qu'elle occupe.

Que vous la rendriez haïssable cette Vertu, si vous étiez son seul Prédicateur! Vous croiriez la faire parler naturellement, quand tout le monde lui trouveroit la grossiereté *des balles* & la brutalité des Porte-faix. Molière l'entendoit

doit mieux, ne vous déplaise ; si son *Misanthrope* eut toujours dit des injures grossières, il auroit révolté ; il lui en fait dire de plaisantes, il amuse.

La force du caractère vouloit qu'Alceste dit brusquement à Oronte, votre Sonnet ne vaut rien. Point du tout ; la force du caractère ne vouloit point cela. Les je ne dis pas cela repétés sont le coup de pinceau que la force du caractère exécutoit & décelent le grand maître. Comme un homme qui marche sur le verglas trébuche, vacille, s'efforce envain de garder l'équilibre toujours prêt à lui échapper, & tombe enfin d'une chute que ses efforts pour se retenir rendent encore plus pesante ; de même *Alceste* en qui la raison s'efforce en vain d'enchaîner le caractère est dans le cas de l'homme qui trébuche sur la glace : par ses réticences, il annonce une brusquerie, une impertinence qui va partir avec d'autant plus d'effet qu'il a fait plus d'efforts pour la retenir.

Si *Alceste* se fut contenté de dire brusquement *Votre Sonnet ne vaut rien*, son caractère y auroit perdu ces traits admirables, on n'auroit vû qu'un homme grossier, on n'auroit pas vû *Alceste*, & cette grande véracité que vous lui prescrivez n'est gueres le propre que des rustres, des ivrognes, ou des insolents parvenus : au lieu qu'*Alceste* est un homme de naissance, à qui les sottises offensantes doivent coûter quelque peine à proférer.

Le temperament parle chez lui plus souvent

vent que le cœur & voilà pour quoi il fait rire au lieu de faire horreur quand il dit ces quatre vers hyperboliques.

. . . A moins qu'un ordre exprès du Roi
ne vienne.
De trouver bons les vers dont on se met
en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont
mauvais
Et qu'un homme est pendable après les avoir
faits.

Pourquoi Molière fait-il rire au dépens d'*Alceste* parce que les originaux, les sages de son espece sont encore plus ridicules que vicieux, & que la plus grande peine qu'on puisse infliger à l'orgueil Philosophique c'est de faire rire à ses dépens. *Alceste* aussi se fâche-t-il dès qu'il voit rire de ses hyperboles, ce qu'il exprime très naïvement par ce vers.

*Par la sanbleu! Messieurs, je ne croiois pas être
Si plaisant que je suis.*

Le Public rit à son tour de la mauvaise humeur d'*Alceste* & fait bien sans doute. Le ridicule du *Misanthrope* tombe à plomd sur le vice qui en est la source & ce vice n'en est sûrement pas moins odieux, quoiqu'il ait fait rire par les choses comiques qu'il occasionne. Il n'est d'ailleurs pas moins honteux pour les vicieux de faire rire à leurs dépens que de révolter. Souffrez donc M. que l'on rie. Souffrez qu'un Misanthrope soit ridicule, & qu'on

H

aime

aime un Philosophe poli, doux, & discret. Ne donnez point un masque odieux à Philinte, pour en prêter un gracieux à *Alceste*, ils perdrieroient tous deux à la Métamorphose que vous leur prescrivez : laissez nous voir les gens tels qu'ils sont, & que leur pere les a faits ; & soiez sûr que la Vertu ne s'offensera pas plus de nous voir rire d'un fou qui deffend la verité comme un Dogue, que de nous voir estimer la prudence, la politesse, & la complaisance d'un homme qui se contente d'être honnête homme lui même en pardonnant aux autres leurs deffauts,

Comme vices unis à l'humaine Nature.

Sachez M. reconnoitre dans Philinte un homme vertueux, un amant raisonnable, un ami tendre, sincere, & constant : sachez qu'un sage à vôtre façon seroit une espece de fou tel que fut Diogène : sachez enfin que la Vertu loin d'exclure les qualités sociales leur a donné l'être elle même : elle est donc bien éloignée de proscrire la politesse, la prudence, la complaisance & la discrétion, & de prendre des Ours pour ses Avocats.

Voilà Molière, je crois, suffisamment disculpé de vos reproches : je ne crois pas qu'aucun homme sensé qui lira cette réfutation, le regarde desormais comme un *Auteur dangereux* : vôtre conséquence tombe absolument : c'est le sort qu'un principe faux lui préparoit & devoit vous faire augurer.

Vous ne voulez pas faire à Dancourt l'honneur de parler de lui, je n'ay pas le cœur
affés

affés corrompu pour vouloir excuser la licence des sujets qu'il a choisi; aussi ne conseille-je pas aux peres & meres d'affecter de faire voir ses Pièces à de jeunes filles. L'enfance, les premières années de l'adolescence laissent encore trop de pouvoir sur leur cœur à des impressions libertines : mais vous m'avouerez que ce qui est très dangereux à douze ou quinze ans, est très indifférent à vingt-cinq ou trente. On sçait alors beaucoup plus que les Pièces de Dancourt n'en peuvent apprendre. La lecture ou la représentation de ces Comédies n'est donc pas plus dangereuse que ces chansons bachiques qu'on entonne aux desserts de presque tous les repas joyeux, & qui pourtant n'ont jamais fait un ivrogne d'un buveur d'eau.

Ce sont des jeux d'esprit d'autant moins dangereux qu'ils ne sont reçus que pour ce qu'ils sont. Regnard est néanmoins bien plus facile à disculper que Dancourt, sur-tout par rapport au *Légataire* : cette Pièce qui vous fait préférer cette longue *Capucinade*.

C'est une chose incroyable, qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une Comédie où dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu l'honnête homme de la pièce, s'occupe avec son digne cortège, des soins que les loix paient de la corde. Faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, tout est applaudi.

Quelle déclamation ! Mais on y peut appliquer cette pensée.

Parturient montes, nascetur ridiculus Mus.

La montagne en travail enfante une souris.

A vous entendre on diroit que Regnard a fait sa Pièce exprès pour y introduire & légitimer tous les crimes que vous dites. Mais le seul reproche qu'on ait à lui faire, c'est que sa Pièce n'est qu'amufante, au lieu d'être instructive. C'est une farce surchargée de traits si burlesques, qu'on ne pense pas à en tirer la morale qui en résulte, à sçavoir, que des Testateurs avarés & cacochimes sont bien fous de s'imaginer que les empressements de leurs Légataires ayent d'autre principe que l'intérêt de ceux-ci. Quoique vous en disiez, cette réflexion n'est pas plus difficile à faire en faveur de la Pièce, que toutes celles que vous avez imaginées contre elle & vous êtes par conséquent le seul pour qui cette Pièce ait été dangereuse. Si comme tout le monde vous eussiez voulu voir la Pièce dans son véritable point de vûe, vous auriez senti qu'en jouant la scène du Gentilhomme bas Normand du stile & du ton de *Crispin*, qu'en jouant le rôle de veuve avec des mouftaches, un homme tant soit peu sensé tel qu'est Geronte seroit difficilement la duppe de la figure, des propos & du travestissement d'un valet fourbe & qu'un demi-quart d'heure d'entretien ne suffiroit pas pour convaincre un homme de sa parenté avec deux originaux aussi ridicules que le Gentilhomme & la veuve.

Croiez vous que deux Notaires très bien connus d'un Testateur, habitués d'ailleurs à
faire

faire ses affaires, pourroient écrire un très long Testament sous la dictée de Crispin, sans s'appercevoir qu'on les trompe? Enfin croiez vous que personne s'imagine qu'une pareille fourberie découverte, les acteurs en seroient quittes pour s'excuser sur la *Léthargie* de la duppe? Mettez vous M. à la place de Géronte, supposez que vous aiez autant de bon sens que lui & que vous soiez aussi avare en même tems, Crispin, Lisette, & vôtre neveu, bas Normand & vôtre nièce du Maine, vous en imposeroient ils? Ratifieriez vous si bonnement que lui le Testament furtif? L'absurdité de ce denoüement ne doit il pas justifier la Pièce à vos yeux. Rassurez vous dont M. je vous reponds qu'aucun Faussaire ne s'y prendra jamais aussi maladroitement que le *Légitaire* pour faire un faux acte: Crispin & Lisette sont des fourbes trop absurdes pour servir jamais de modele; tous trois enfin sont trop mauvais professeurs en friponnerie pour faire jamais des écoliers dangereux. Tout coquin qui n'aura pas d'autres maîtres n'échappera pas sûrement à la corde dès ses premières tentatives.

Voilà, je crois, les reproches essentiels que vous faites à la Comédie assés bien combattus pour qu'il me soit permis de négliger tous les autres Paradoxes que vôtre prévention vous a dictés. Il m'a paru qu'en réfuter solidement trois ou quatre c'étoit les réfuter tous, puisqu'ils partent tous d'un même principe dont j'ai prouvé la fausseté, en détruisant les con-

féquences qu'il vous a plû d'en tirer. Si cependant parmi les argumens que j'ai négligés il s'en trouve quelqu'un qui vous paroisse plus puissant que ceux que j'ai attaqués & si vous vous imaginez que j'aie évité *prudemment* d'y répondre, défabusez vous : ils m'ont paru tous également faciles à vaincre, & je ne refuserai point de rentrer en lice si vous le jugez nécessaire : vous n'aurez qu'à m'en indiquer la nécessité. Comme à chaque ligne de votre ouvrage je trouve une faute à reprendre, votre volume m'en feroit faire douze si je ne négligeois rien, ce seroit ennuyer le Public & moi-même : cette raison je crois m'autorise à l'abregé.

Je n'emploierai pas plus d'efforts à deffendre la cause des Dames, que celle de la Comédie ; cet objet me procure l'occasion de vous attaquer à mon tour. L'affaut ne seroit pas brillant si l'un des Gladiateurs étoit réduit toujours à la parade.

C H A P I T R E IV.

Apologie des Dames.

O tempora ! ô mores ! Les Auteurs concourent à l'envi à donner une nouvelle énergie, un nouveau coloris à cette passion dangereuse, (L'amour) & depuis Molière & Corneille, on ne voit plus réussir au Théâtre que des Romans.

Racine, Crebillon, Voltaire, la Grange Regnard, Destouches, Piron, Gresset, Ma-
ri-

rivaux, Boiffi, vous n'êtes que des faiseurs de Romans. Jean Jaques Rousseau de Genève l'a dit ; osez vous en appeller. En vain Horace & Despréaux chanteroient que vous n'avez produit que des caracteres ignorés ou entièrement negligés par les Anciens, en vain ils applaudiroient à l'usage que vous avez fait de l'Amour, en vain vous aurez justifié cette passion en ne lui donnant que la Vertu pour principe, en vain vous aurez peint des couleurs les plus noires, toute passion qui n'a pas la Vertu pour objet, vôtre Censeur atrabilaire trouvera que tous vos ouvrages sont des Romans, il le dira, il l'écrira, & ses zelés *Cathecumènes*, l'en croiront sur sa parole. Mais cette qualité de Roman qu'il donne à vos écrits en exclut elle la Vertu? C'est ce qu'il n'a pas dit: au contraire, il trouve mauvais que vous donniez tant d'appas à cette vertu, ce n'est pas là selon lui le moyen de la faire aimer: ce n'est pas à son avis sçavoir faire une Pièce que d'y proposer à détester un scélerat, que d'y faire rire aux dépens d'un vicieux ou d'un ridicule, que d'y proposer à imiter un homme d'une vertu extraordinaire: nôtre billieux Gênevois ne veut pas vous permettre de peindre les miracles de la nature, ni le triomphe de la raison, il veut au contraire que l'un & l'autre soient renfermées dans les bornes étroites où l'extravagance des hommes & leurs passions les resserrent ordinairement.

Le Gênevois qui n'a jamais connu sans

doute de gens d'une vertu extraordinaire, ne veut pas qu'on peigne d'autres mœurs sur la scène Française, qu'on n'ait point d'autres Héros ni d'autres Acteurs que ceux des Grecs. Pourquoi Diantre aussi, Messieurs, vous avisez vous de mettre d'honnêtes femmes au Théâtre, si vous aviez le goût grec, vous n'y mettriez que des Courtisanes, des Parasites, des Ganimesdes & des Antinoüs: convient il donc à de plats modernes d'oser mieux faire que les Anciens & de ménager les oreilles chastes. Vous convient il, Messieurs, d'oser faire des Tragédies, vous qui n'êtes ni Ministres, ni employés dans les affaires d'Etat, vous qui par conséquent ne pouvez imaginer des situations analogues à des intérêts d'Etat. l'Histoire & le Gouvernement des Monarchies peuvent-ils produire des plans assés sublimes: c'est aux seules Républiques à qui cet honneur est réservé, c'est à Rome, à Athènes, à Lacédémone, à Lucques, à St. Marin, à Genève sur-tout à qui il est exclusivement accordé d'avoir des Héros; c'est dans une Ville célèbre comme cette dernière qu'une Politique sublime prépare des événemens Dramatiques. Trois grandes Puissances l'environnent; ce n'est pas comme on se l'est imaginé jusqu'à présent, à la jalousie réciproque de ces trois Puissances; ce n'est point à l'attention & à l'intérêt que chacune d'elles a d'empêcher une de ses rivales de s'en emparer, que *Genève* doit sa tranquillité, c'est à la crainte qu'elle inspire & comment

ne trembleroit-on pas à son aspect , ses Bourgeois savent tirer le Canon , ils ont le courage de faire dix lieües pour tuer un perdreau , quand ils ne sont encore que des polissons , ils se cassent le nez & se pochent l'œil avec une bravoure que nos seuls crocheteurs peuvent leur disputer. Attendez que quelque Puissance téméraire & jalouse de la splendeur de cette nouvelle *Sparte* , s'avise de l'attaquer , que de *Leonidas* à son service ! C'est alors , Messieurs les Tragiques , que vous aurez des Héros à peindre , jusque là vous ne peindrez que des Don Quichottes.

L'imbécile Public s'étoit imaginé depuis long-tems que l'Achille de Racine , le Britannicus , la Phédre , l'Athalie , Atrée , Thieste , Pirrhus , Electre Orosmane , Zaïre étoient des personnages vraiment tragiques : qu'il est heureux ce Public d'avoir un précepteur comme Jean Jaques Rousseau pour le tirer de son aveuglement !

Apprenez , Public , qu'Achille a tort d'aimer Iphigénie : Britannicus , Junie : Orosmane , Zaïre : toutes ces Dames ont trop de vertu , il ne leur est pas permis d'en avoir tant ; Jean Jaques ne le veut pas , si les Auteurs l'entendoient mieux selon lui Iphigénie seroit une Prude , Junie une Coquette & Zaïre une Catin , car voilà , dit Jean Jaques , comme les femmes sont faites c'est donc ainsi qu'il faut les représenter ou se résoudre à passer pour un Auteur de Roman.

Je vous insulterois presque autant que vous

le méritez si je m'arrêtois plus longtems à l'ironie, je reprens mon sérieux pour repondre à ce qui suit.

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme, mais est-ce d'elles en général qu'il doit prendre conseil, & n'y auroit il aucun moyen d'honorer leur sexe, sans avilir le nôtre?

Point de Pyrronisme ; non seulement il peut y avoir, mais il y a des femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme. Il y a beaucoup plus de femmes vertueuses que d'hommes vertueux, c'est un fait ; j'en suis fâché pour vous & pour nôtre sexe ; mais il n'est que trop certain que le mérite & la vertu des femmes nous avilissent, & si vous y regardez à deux fois, vous ferez contraint de m'avouer qu'il n'est pas moins étonnant qu'il y ait un si grand nombre de femmes estimables avec le peu d'éducation qu'on leur donne en général, qu'il est surprenant de voir si peu d'hommes estimables avec l'éducation qu'ils reçoivent. Je sçai bien que vous pourriez pour justifier vôtre opinion, nous mettre au niveau des femmes par raport à l'éducation : il vous seroit facile de prouver que celle qu'on nous donne ne vaut gueres mieux que celle que les femmes reçoivent. On ne nous montre pas la Vertu dans les Colléges ; mais le Grec & le Latin ; c'est moins à nous rendre honnêtes gens que l'on pense qu'à nous donner un peu d'esprit & quelque vernis de savoir : cependant cette raison ne justifie

fié pas les hommes, nous avons l'orgueil de penser que nous avons l'Âme naturellement plus élevée que les femmes, & nous nous croions fort au dessus de leurs foiblesses : nous prétendons avoir le cœur mieux fait & l'esprit plus solide ; c'est ce qui nous reste à prouver. Puisque nous avons de nous une opinion si haute, aux dépens des femmes, pour quoi donc avons nous des défauts en plus grand nombre, & bien plus insupportables que les leurs ? Calculons. Combien d'ivrognes contre une femme sujette au vin ?

Combien de libertins effrontés & qui font trophée de leurs débauches contre une femme perdue ?

Combien d'hommes brutaux & grossiers, contre une femme peu mesurée dans ses actions & dans ses propos ?

Combien de menteurs & de fourbes, combien de joueurs forcenés, combien d'escrocs & de Chevaliers d'industrie ? Combien de filoux, combien de voleurs de grands chemins ? Combien d'assassins, combien de monstres parmi les hommes, contre une femme à pendre ? Ce catalogue ne fait il pas fremir ? Oseriez vous dire que les femmes ont les vices ci-dessus détaillés au point au quel les hommes en sont entichés.

Vous en conviendrez si vous voulez ; mais il n'en sera pas moins vrai que les femmes sont plus vertueuses, plus attentives aux devoirs de la Religion & de la société, plus dou-

douces, plus soumises, plus compatissantes, plus patientes, plus sobres que les hommes en général: elles ont des vices & des défauts j'en conviens, mais elles n'en ont aucun que nous n'aions comme elles, & nous en avons d'horribles que nous n'osons leur reprocher.

Vous venez de les entendre nommer. Que conclure donc, si non que les femmes laissant moins échapper de marques de corruption sont en effet moins corrompues, que leur attachement à la Vertu prouve qu'elles sont plus raisonnables, & qu'étant plus raisonnables, il convient de les faire parler raison? Mais c'est avilir nôtre sexe, mais pourquoi s'avilit il lui même? C'est rendre seulement justice aux hommes & leur apprendre, ce qui n'est que trop vrai, que les femmes qu'ils méprisent, sont plus estimables qu'eux.

Ce raisonnement est clair & vous prouve que vous ne faites pas un grand sacrifice, quand vous avouez *que le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien est une femme aimable & vertueuse*: mais vous ajoutez méchamment *cet Objet celeste! où se cache-t-il? Où?* Par-tout où vous trouverez des hommes célestes; par-tout où il y a des hommes sages, des peres & meres vertueux, c'est là M. qu'on trouve des filles à marier sages & vertueuses, modestes & capables par leur exemple, leurs conseils & l'amour quelles inspirent de porter

au

au bien un jeune homme dont le penchant l'entraînoit au désordre.

Ces objets célestes sont rares à la vérité, mais pas autant que vous croiez. On en tire tous les jours du Couvent; il en sort tous les jours des mains de leurs parens, pour entrer dans le Monde. Leur naïveté peint leur candeur; mais les hommes ont grand soin de ridiculiser cette naïveté. Les gens sages ne voient dans leur simplicité qu'un gage précieux de la pureté de leur cœur. Quels *objets célestes* aux yeux de la Raison! Quels objets ridicules aux yeux des fous & des libertins!

Voilà l'objet céleste entré dans le grand Monde, qu'y va-t-il voir? Des extravagans, des adulateurs, des adorateurs, des conseillers perfides. Les coquettes jalouses se garderont bien de lui conseiller la façon de s'y prendre, pour plaire à la maniere du jour. Ce ne sont donc pas les femmes qui corrompent l'*objet céleste*: mais les petits maîtres, les législateurs de Toilette vont s'emparer de son éducation & lui donner tous les vices du tems. Ils la rendront adorable à leur maniere. Voilà l'*objet céleste* devenu terrestre: à qui la faute, s'il vous plait? N'est ce pas celle des hommes; de ces hommes plus capables que jamais de corrompre les *objets célestes* & de métamorphoser les modeles de vertu, en originaux vicieux & ridicules?

Passons maintenant à un trait qui vous met en contradiction avec vous même. Ce que vous dites ci-dessus pour prouver que le spectacle

tacle ne peut porter le goût de la Vertu dans nos cœurs se trouve auéanti maintenant, écoutez vous vous même.

Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la Scene, le premier moien qui s'offre à lui pour aller à la Vertu est de chercher une Maîtresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Cénie ou une Constance, c'est ainsi que sur la foy d'un modèle imaginaire &c. Nescius auræ fallacis le jeune insensé court se perdre en pensant devenir sage.

Voilà donc un jeune homme tellement épris de la Vertu *Scenique* qu'il ne trouve d'objet estimable que celui qui ressemble le mieux à deux personnages de Théâtre, Constance & Cénie: donc le Théâtre a le pouvoir de faire aimer la Vertu.

Mais „ *Nescius auræ fallacis* le jeune insensé court se perdre en pensant devenir sage. „ L'intention du jeune homme est louable; il est édifiant que le Théâtre l'ait suggerée; mais il est injuste de vouloir faire retomber sur la scene, la maladresse, l'aveuglement, le défaut de jugement du jeune homme, qui trop précipité dans son choix, en a fait un mauvais. C'est une Cénie qu'on lui disoit de choisir & non pas une hypocrite.

Tout ce que vous dites des Anciens à l'égard des femmes prouveroit bien plutôt leur impolitesse que le cas qu'ils faisoient de leur Vertu. Que les Spartiates s'opposassent à ce qu'on dît du bien des femmes & qu'on fit
l'é-

l'éloge de leur Vertu on pourroit en conclure que la Vertu des femmes leur étoit assés indifférente, tout aussi bien que vous en concluez que leur silence sur la Vertu de leurs femmes étoit un hommage qu'ils lui rendoient. Pourquoi dont préconisoient ils le courage & les autres Vertus de leurs Héros, s'ils croioient le silence plus honorable que la louange? Je ne vois moi qu'une brutalité blamable dans la colere de vôtre Spartiate, qui ne veut pas entendre l'éloge *d'une femme de bien*: je m'imagine lui entendre dire encore ce qu'il pensoit apparemment; si cette femme est sage elle ne fait que son devoir: mais on est très louable en ne faisant que son devoir, quoiqu'en se dispensant de toute œuvre de surérogation. Si ce n'est pas cela que vôtre Spartiate vouloit dire, pourquoi reprocher au panégyriste qu'il médisoit *d'une femme de bien*? Médire c'est dire du mal: or dans ce sens le Spartiate est un imbécile de se fâcher contre quelqu'un qui loue au lieu de médire: si c'est un reproche fin au panégyriste de ce que par des louanges hyperboliques il s'empêchoit d'être crû, ce n'est plus blâmer la louange, c'est blâmer seulement une exagération préjudiciable à l'éloge, en ce sens le Spartiate est un homme d'esprit, sans que cela prouve qu'il n'étoit pas permis à Lacédemone de dire du bien d'une honnête femme.

Dans la Comédie des Anciens, l'image du Vice

à découvert les choquoit moins que celle de la pudeur offensée,

Quel galimatias est ceci? Qu'est ce que c'est éue l'image du Vice à découvert qui ne choque point la pudeur des Anciens? Qui peut donc mieux offenser la pudeur que le Vice à découvert? Pour la ménager cette pudeur, il faut donc absolument suivant vôtre système ne plus faire paroître au Théâtre que des prostituées: est ce ainsi que vous justifiez la délicatesse du goût de vos pudiques Anciens: le remede est fin & singulier au moins contre l'impudicité, mais vous avez à faire à des malades opiniâtres qui ne se soumettront pas à l'ordonnance, ils ont le palais trop délicat pour avaler vôtre potion sans dégoût.

Chez nous la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus, qu'on voit le plus dans le monde, qui juge, tranche, décide &c.

Chez nous la femme la plus estimée des fous, c'est celle là; mais des sages ce n'est pas celle là.

Au fond les femmes ne savent rien: à qui la faute? Elles savent tout ce que vous leur montrez, Messieurs les hommes: & que leur montrez-vous? Des bagatelles & des sottises; elles brodent, mais c'est vous qui dessinez; elles aiment les étoffes d'un goût capricieux, mais c'est vous qui louez ce goût & qui le leur inspirez: ce sont vos diffinateurs de fabriques qui se cassent la tête à imaginer des goûts
baro-

baroques : encore un coup les hommes font les femmes ce qu'elles font : Sifigambis & sa Brû pleuroient en voyant un rouet & des aiguilles qu'Alexandre leur envoyoit pour filer & pour broder : pourquoi pleuroient-elles ? Parce que les Perses indolens & voluptueux leur avoient appris à rougir du travail ; Alexandre s'honoroit au contraire de porter une tunique tissue de la main de sa mere & de ses sœurs : ces femmes ci tiroient donc vanité de leur adresse & de leur travail.

Depuis que la célèbre *Maratti* a été admise à l'Academie des Arcadiens de Rome, cette Academie n'a plus manqué de Dames qui ont illustré ce Portique. La célèbre Université de Bologne voit sans étonnement, mais avec plaisir, l'illustre *Signora Laura, Bassi, Verati*, remplir avec la plus grande capacité une de ses chaires de Philosophie & de Mathématiques.

La Signora de Cantelli petite fille du célèbre *Jacques de Cantelli* si célèbre parmi les Géographes d'Italie & l'épouse de mon illustre ami M. de Tagliazucchi Poëte Italien de sa Majesté le Roi de Prusse, prouve à Berlin comme elle l'a fait à Rome dans l'*Arcadie*, que les femmes peuvent réussir dans les arts & les sciences aussi parfaitement que les hommes.

Que diriez vous M. si vous voiez cette Dame unir au talent de la Peinture qui l'a fait recevoir dans l'Academie de Bologne, celui de la Poësie qui l'a fait recevoir dans celle de

Rome, & qui lui a mérité les suffrages distingués du feu Pape?

Ce n'est pas m'exposer à l'épithete de *Papistes* que de vous citer pour garant du mérite de quelqu'un un Pontife aussi éclairé, mais aussi pieux, aussi Philosophe, aussi connoissent dans la partie des beaux arts, & c'est sans doute confirmer la réputation d'une personne célèbre que d'apprendre au Public, qu'elle a eu le docte, le sublime, l'ingénieux Lambertini pour juge & pour approbateur.

Les plus éclairés, les plus illustres Théologiens de vôtre Communion s'honnoient de son estime, & quand vous vous en rapporterez à son jugement & à ses lumieres en matiere de goût vous ne ferez que ce qu'ont fait des hommes plus grands assurément que vous.

Madame de Tagliazucchi donc peint en mignature de façon à ne craindre ni rivaux ni rivales en cet art.

Elle fait des Vers par lesquelles elle prouve que le génie n'est pas réservé seulement aux hommes: que ne puis-je traduire dignement une Tragédie qu'elle acheve maintenant. La force des caractères, la beauté, la nouveauté des situations, l'énergie & l'élégance du stile, le naturel des pensées, tout s'y trouve avec l'exactitude peu commune aux Auteurs de sa Patrie, de s'être renfermée dans les règles des unités. Je me contenterai de vous traduire, ou plutôt de vous paraphraser une
scène

scène de cette Tragédie, pour vous faire juger si non de la sublimité de son stile, au moins de la majesté de ses idées.

Un Ministre fidele & respectable reproche à un Usurpateur ses cruautés politiques. Le Tyran est obligé de dissimuler le dépit que ce fidele sujet lui inspire par ses reproches: le sujet de la Piece, est la fable de *Philomele*, & Mad. de Tagliazucchi y traite la terreur à la Crebillon.

Il m'est impossible de rendre toute l'énergie de son stile, & je vous avoue que le mérite de sa Poësie m'oppose tant de difficultés, que j'ai cru devoir choisir non pas une des plus fortes scènes de sa Pièce, mais celle qui m'a paru la plus facile à traduire.

Elle se passe entre Terée, Tessandre confident perfide comparable à Narcisse, & Leucasius vieillard vertueux tel qu'un Alvarès dans *Alzire* ou Burrhus dans *Britannicus*.

Scene. &c.

Terée, Tessandre Leucasius.

Leucasius.

. Vous vouliez ma présence :
Qu'attendez vous, Seigneur, de mon obeïssance.

Terée.

Tu vois ami, tu vois les cruelles douleurs
Qui déchirent mon ame & font couler mes
pleurs.

Depuis affés longtems, mon Peuple les partage :

L'amour qu'il a pour moi fans doute est ton ouvrage.

Je vois avec plaisir ce Peuple, comme moi,
Reconnoitre un grand homme, & même un pere en toi.

Fais cesser ses chagrins ; je laisse à ta sagesse
Le scin de le calmer, de bannir sa tristesse.

Moi même je ne puis là dessus lui parler ;
Mes pleurs me trahiroient, voulant le consoler.

Dis lui qu'affés longtems sa déplorable Reine
L'a vû souffrir pour elle, & partage sa peine.

Le deuil de tous côtés se présente à nos yeux.
C'est aigrir nos douleurs & je crois qu'il est mieux

Que le Peuple aujourd'hui célèbre la mémoire

Des exploits dont Bacchus honnora nôtre histoire.

L'éclat de ce grand jour, & la pompe des jeux

Distrairont quelque tems les chagrins ténébreux.

La Reine à ce spectacle oubliant nos malheurs,
Peut-être arrêtera la source de ses pleurs.

Va, porte à mes sujets ma volonté suprême ;
Qu'il cache ses ennuis à la Reine, à moi même.

Et qu'il attende tout d'un Maître tout puissant,

Que les Dieux ont formé juste & reconnoissant.

Leucadius.

Quel cœur affés farouche & quelle ame inhumaine

Pourroit être insensible aux douleurs de la Reine?

L'assemblage parfait de toutes les vertus

Est l'objet des soupirs de nos cœurs abattus.

Tout ce qui peut charmer nous l'admirons en elle,

Mais peut-être, Seigneur, que sa douleur mortelle.

Sert de prétexte au Peuple, & ses propres malheurs

Sont les motifs secrets qui font couler ses pleurs.

Terce.

Que dis tu? quel sujet auroit il de se plaindre.

Constant à m'obeïr, qu'aura-t-il plus à craindre?

N'ai je pas effacé par affés de bontés,

Les horreurs de la guerre & ses calamités?

Si mon bras a fait cheoir ces têtes orgueilleuses,

Qui fomentoient toujours des ligues dangereuses,

Ce fut pour son bonheur que je les fis tomber :

Tous ces Chefs ennemis l'auroient fait succomber

Sous le poids accablant d'un joug dur & terrible;

Je prévoyois son fort , mon cœur y fut sensible :

Les Dieux ont secondé mes généreux projets ,

Et la paix par mes soins regne sur mes sujets .

Est ce à toi d'adopter leur indigne caprice ?
Ton cœur ne fait il pas me rendre mieux justice ?

Leucadius.

Duffiez vous me punir de ma sincérité,
Sans crainte , je ferai parler la vérité .

Ce Peuple malheureux que des flatteurs perfides

Aiment à voir trembler sous vos mains homicides ,

Loin d'oser murmurer des maux qu'il a soufferts ,

Sembloit s'accoutumer sous le poids de vos fers :

Le sacrilege affreux , la flamme & le carnage
N'ont cessé dans nos murs que par son esclavage .

Quoiqu'il ait vû tomber ses Autels & ses Dieux
Prophanés par l'horreur d'un désordre odieux ;
Quoiqu'il ait vû le sang des enfans & des meres

Se confondre en coulant avec celui des peres ;
Quoiqu'il voie aujourd'hui ses temples démolis ,

Sous des débris affreux ses Chefs ensevelis ,
Les palais renversés , les maisons écrasées ,
Par

Par la faulx des Soldats ses Campagnes rasées,
 Peut-être qu'il perdrait ce triste souvenir,
 S'il pouvoit se flatter d'un plus doux avenir;
 Mais il connoit trop bien que des horreurs
 nouvelles
 Lui présagent encore des épreuves cruelles.

Tessandre.

Eh quoi Leucasius ose.

Leucasius.

Je parle au Roi,
 Il daigne m'écouter, Barbare, écoutes moi.
 Oui ce Peuple lassé de sa douleur amere
 Ne peut souffrir longtems l'excès de sa misère.
 Dejà las de trembler, son trop juste courroux,
 Des maux qu'il a souffert, se fut vengé sur
 vous,
 Seigneur, mais le respect qu'il conserve à la
 Reine,
 Dans vos fers accablants le retient & l'en-
 chaîne.
 Quel charme assés puissant, Seigneur, l'y
 retiendra,
 Qui pourra l'appaiser? alors qu'il apprendra
 Que de ses Défenseurs, les déplorables restes
 Viennent d'être immolés à vos soupçons fu-
 nestes.
 Aux pieds de nos drapeaux, deux cens no-
 bles Guerriers

I 4

Ont

Ont tombé sous les coups de lâches meurtriers.

Ce n'est pas l'ennemi, mais ce sont vos Sicaire,

Qui portèrent sur eux leurs poignards sanguinaires.

Oui, Seigneur, je fais tout, & je vous parle instruit.

De ce massacre affreux quel peut-être le fruit?
 Dans vos yeux enflammés, je lis vôtre colere;
 Puisque de vos sujets vous me dites le pere,
 C'est ainsi que mon cœur a dû parler pour eux.

Je prévois mon destin, sans doute il est affreux:

Mais en m'applaudissant d'une louable audace,
 J'attendrai sans palir le coup qui me menace,
 Trop heureux de mourir pour un motif si beau.

La gloire me suivra jusques dans le tombeau.
 Et ce reste de sang qui prolonge ma vie,
 Coulera sans regret pour ma chere Patrie.

Térée répond à ces reproches par une tirade hypocrite mais si artistement écrite que le Spectateur ne peut être sa duppe quoique Leucasius doive être persuadé. Je ferois tort à la Poësie de Mad. de *Tagliaruzzi* si je la touchois d'avantage je sens combien elle s'altere sous ma plume, c'est ce qui me force à ne pas vous donner un plus long échantillon de ses talens, dès que l'original paroitra vous me sçaurez gré de mon scrupule, il me

me fuffit de vous avoir prouvé par ce peu de vers qu'elle fçait penfer en grand-homme.

Afin qu'on en juge mieux je transcrirai ici un de fes Sonnets dont la poëfie a paru à toute l'Italie répondre à la fublinité du fujet.

Talora il mio penfier m'alza fu l'ale,
 Che a lui la Fede fi fa fçorta, e duce,
 E penetrando i Cieli mi conduce
 Fin dove siede Iddio vivo, immortale:
 E là il vegg' io folo a fe fteffo uguale
 Cinto d'eterna inacceffibil luce,
 Che da fe fol col fuo faper produce
 Quanto da fe a capir l'uomo non vale.
 Fremer fento al fuo pie tuoni, e faette,
 L'odo dar legge ai fecoli futuri,
 E regolare delle sfere il corfo;
 E veggio a un cenno fuo da' loro oscuri
 Antri ufcir gli Aquiloni che ful dorfo
 Portan gli ftrali delle fue vendette.

Si ce Sonnet dont le ftile a paru à Rome avoir quelque conformité avec le ftile de David; fi le morceau de Tragédie traduit ci defus ne vous font l'un & l'autre accorder que de l'efprit à Mad. de Tagliazucchi, vous conviendrez qu'elle a du génie, fi vous voulez confulter le recueil poëtique de *l'Arcadie*; vous y trouverez un bon nombre de morceaux de tous genres, & dans le goût & le ftile de tous les différens poëtes les plus célèbres de l'Italie, mais furtout du Dante, de Petrarque, de l'Ariofte. Suivant l'ufage de

l'Arcadie Mad. de Tagliazucchi est métamorphosée dans ce recueil en Bergere sous le nom d'*Oriana Ecalidea*, la différence de genre & de stile que vous trouverez dans la Poësie de son mari sous le nom d'*Alidauro Pentaside* ne vous laissera pas soupçonner qu'il ait mis la main aux ouvrages de son épouse qui d'ailleurs s'étoit déjà fait connoître avant que M. *Tagliazucchi* la connut & la recherchât.

Je ne me citerai point moi même quoique je vois travailler tous les jours cette savante Bergere, mon témoignage ne manqueroit pas de vous être suspect : à son défaut, consultez Modène, Rome, Bologne, Venise, Vienne, Dresde & Berlin.

Vous entendrez dans tous ces lieux faire l'éloge le plus distingué des talens de Mad. Tagliazucchi, pour vous faire juger de ses talens en peinture, puisse-t-elle se rendre au conseil que je lui donne de faire paroître ses ouvrages à Paris. Que ne pouvez vous voir au Salon du *Louvre* le superbe tableau qu'elle travaille depuis trois ans & dans lequel elle s'est proposée avec succès, de donner à la miniature toute la force & l'énergie du dessin & du coloris de la peinture à l'huile. Cet ouvrage inestimable, traité entièrement à la pointe du pinceau, mais avec tant de délicatesse que ce n'est qu'avec une Loupe qu'on peut juger de la longueur & de la délicatesse du travail : cet ouvrage, dis-je, est déjà convoité par les amateurs Anglois; mais la France n'a-t-elle pas un espèce de droit de réclamer
la

la préférence, puisque cette mignature est la copie de la *chasteté de Joseph* de la gallerie de *Dresde*, Tableau de *Carlo Cygnani* l'un des plus beaux & des plus rares sans contredit de cette magnifique collection. Une mignature d'après un Tableau du Roi de Pologne semble être destiné naturellement à orner le Cabinet de son Auguste Fille. C'est pour la gloire des Dames que je réclame le bon goût de Madame la Dauphine, quel moyen plus sûr de confondre l'orgueil de nos Philosophes du jour qui osent refuser du génie au Dames. C'est alors que vous changeriez d'avis, & que vous seriez forcé de reconnoître ce que l'éducation peut ajouter au mérite naturel des Dames.

Consultez l'histoire, vous y verrez que le catalogue des hommes abominables, est beaucoup plus long que celui des femmes: vous y verrez à la vérité, que celui des femmes illustres est un peu plus court que celui des hommes; mais s'il n'est pas plus long, on doit conclure de la briéveté du premier catalogue par rapport à elles, qu'elles seroient au moins au niveau des hommes dans le second, si les occasions de se distinguer ne leur eussent manqué, & si les hommes n'avoient eu grand soin de les en éloigner.

Rien de plus aisé que de prouver que les femmes ont de tout tems été ce que les hommes les ont fait; les Spartiates, les Gaulois, les Germains, avoient transmis aux leurs la bravoure, l'amour de la gloire & de la Patrie.

trie. Les femmes Romaines recommandoient à leurs maris & à leurs fils, de se faire rapporter sur leurs boucliers.

On accuse les Italiens & les Espagnols d'être cagots, jaloux & vindicatifs, leurs femmes ont tous ces défauts. Les François sont vains, étourdis, indiscrets, presomptueux, coquets, capricieux; leurs femmes ont tous ces défauts.

Ne me dites pas que les hommes seroient tout autres si les femmes étoient différentes d'elles mêmes, ce seroit avilir nôtre sexe encore plus qu'il ne l'est, que d'employer cette vaine excuse. Si nous sommes plus sensés, nous devons l'exemple du bon sens, & nous ne devons pas recevoir ce qu'il nous convient de donner. Un Courtisan précieux, ridicule fera des begueules de Cour, un étourdi fera de petites maitresses, un Voltaire formera des *Du Chatelet*.

Il n'est donc pas si déplacé que vous feignez de le croire de mettre la raison dans la bouche des Dames, & le *petit Jean de Saintré* a raison d'ajouter à son repas l'agrément de le voir préparé par une belle main. *Cénie & Constance* sont *des objets célestes* qui parlent & agissent comme les femmes vertueuses savent agir & parler, & comme les hommes devroient montrer à toutes à le faire. S'il y a très peu de femmes qui pensent & parlent comme *Cénie* & comme *Constance*, c'est que les hommes qui les environnent ont grand soin

soin de les distraire & de les empêcher de prêter trop attentivement l'oreille à de pareils précepteurs. Vous dites que les *imbéciles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter*: à prendre vos mots à la lettre, on croiroit vous entendre dire que tous les Spectateurs ont participés à la composition de l'ouvrage qu'ils vont entendre, & qu'ils sont des imbécilles parce qu'ils vont admirer dans la bouche d'une femme les vers qu'ils ont eu la peine de composer. Ce n'est pas cela que vous avez voulu dire n'est-ce pas, c'est cependant ce que vous avez dit, cela ne m'empêche pas cependant de deviner vôtre intention, vous avez voulu dire que les femmes n'ont naturellement ni sens commun, ni esprit, ni génie, ni sagesse, ni beaux sentimens, que les hommes au contraire sont exclusivement pourvus de tout cela, & qu'il est absolument absurde d'aller entendre & admirer toutes ces belles qualités dans la bouche des femmes, puisqu'elles ne les ont pas, & que c'est dans le cœur des seuls hommes qu'elles ont fixé leur domicile. Je ne fais la quelle des deux absurdités celle que vous avez dite, ou celle que vous avez voulu dire, est la plus pardonnable? Mais assurément vous ne trouverez personne qui adopte l'une ou l'autre, puisqu'il y a eu de tout tems & qu'il est encore des femmes vertueuses & distinguées par le génie, la science & les talens: On n'a donc pas eu tort de mettre en scène des Cénie, des
Con-

Constance, des Zaïre, des Electre, des Tullie, des Nanine, & tant *d'objets célestes* à qui les femmes sont bien plus près de ressembler que les hommes aux Héros que nos Dramatiques leur proposent pour modeles.

Cessons de nous occuper à corrompre les femmes, cessons de ne les trouver aimables que quand elles ont tous nos défauts, cessons d'aimer les broderies, les galons, les colifichets, les femmes renonceront aux pompons & aux fontanges. N'adressons nos hommages qu'aux personnes modestes, vertueuses, discrettes & sensées, préférons les *Constances* & les *Cénies* aux *Aramintes* & aux *Dorimenes*, les femmes voudront toutes ressembler aux premières.

Quoi l'expérience ne vous convaincra pas de ce que l'éducation peut produire chez les Dames ; vous leur refuserez les talens des hommes après avoir lu les ouvrages des Gournay, des Dacier, des Scuderi, des Ville-Dieu, des Sevigné, des DuChatelet, des Graffigni, des Dubocage, &c. Quel est donc l'homme qui ait répandu plus d'erudition dans une traduction que Madame Dacier, qui ait mieux écrit des lettres familières depuis Ciceron qu'une Sévigné ? Un la Chaussée ne s'honorerait-il pas d'avoir fait Cénie : un Fontenelle, un Crébillon fils ; d'avoir fait les lettres Peruviennes ? Avant M. de Voltaire, quel homme citerez vous pour un Poëme épique François que la Colombiade & la traduction de Milton ne fit rougir ? Combien de tems a-t-il fallu
 atten-

attendre pour que des hommes fissent mieux des vers délicats que Madame Deshoulières, ou Madame de la Suze? Quel est le Philosophe enfin, qui n'admira pas, la profondeur du génie de la Marquise Du Chatelet?

L'Italie vous offre une liste beaucoup plus longue de femmes célèbres que la France, non seulement dans les sciences & la poésie, mais aussi dans les beaux arts. Une Lavinia Fontana dans la sculpture, la Sirana, la Rosalba, l'épouse du célèbre Subleyras, Madame de Tagliazucchi dans la peinture, les deux Signore Tibaldi dans la musique & tant d'autres Dames célèbres beaucoup plus jalouses de se faire estimer par leurs talens que par l'éclat de leurs charmes ou celui de leur naissance. D'où vient cette multitude de Dames Italiennes qui se rendent illustres de nos jours, c'est que la Noblesse d'Italie chérit les talens, les protège à grands frais, & se fait honneur de les cultiver elle même.

Quand Messieurs nos petits maîtres François un peu mieux instruits, un peu plus gens de goût rendront aux talens l'hommage qu'on leur rend en Italie; quand ils sauront les préférer à la fadaïse; quand nos orgueilleux Philosophes ne borneront plus dédaigneusement les femmes à coudre & à tricoter; quand les femmes riches & de qualité ne s'occuperont plus d'ouvrages qui devoient être ceux de leurs soubrettes ou faire gagner quelques sous à une malheureuse couturière, que pour plaire aux hommes elles croiront devoir

voir donner aux beaux arts la moitié du tems qu'elles perdent à leur toilette, qu'une plume ou un pinceau feront tomber de leur mains la navette, & le fac à l'ouvrage, je vous proteste que nous aurons bientôt autant de femmes illustres que d'hommes & que nôtre sexe n'aura pas à se négliger, s'il veut conserver toujours la supériorité du nombre & des talens. Voulez vous juger combien les femmes réussiroient facilement dans les beaux arts? Voyez les au Théâtre: combien y a-t-il plus de grands Acteurs que de grandes Actrices? Est-ce la peine d'en parler? A côté d'un Baron, d'un Quinault, d'un du Frêne, d'un la Torillere, d'un Duchemin, d'un Poisson, d'un Armand, n'y a-t-il pas des Chammeilé, des le Couvreur, des Deseines, des Desmares, des Silvia, des Dumensil, des Gauffin, des d'Angeville, des Cleron? Oseriez vous deviner qui des femmes ou des hommes a porté l'art de la Déclamation à un plus haut degré d'élevation, encore un coup rendons justice aux femmes & rougissons.

Vous accordez au Sexe, l'esprit, l'aptitude aux sciences même, mais vous lui refusez le génie, ce n'est qu'à la seule *Sapho* & à une autre que vous ne nommez pas que vous accordez ce feu qui embrase l'ame, ce feu qui consume & dévore, pour en refuser la moindre étincelle à toutes les autres femmes. Quant aux hommes, vous les croiez très abondamment pourvus de ce feu: Il faut que la
plû.

plûpart n'en fassent pas grand cas, puisqu'ils se soucient si peu de le faire éclater. Disons mieux : le génie n'est pas moins rare chez les hommes que chez les femmes, puisque malgré l'éducation, l'étude & les occupations sublimes auxquels ils se livrent, les hommes de génie sont encore si peu communs.

Pourquoi *Sapho*, pourquoi la femme que vous ne nommez point, pourquoi celles que j'ai citées, & dans les ouvrages de qui l'on trouvera sûrement du génie, quand on sera moins prévenu que vous contre le sexe, pourquoi, dis je, ont elles leur part de ce feu qui dévore ? C'est que le génie est un don du Ciel qui ne s'acquiert point : il pourroit même rester toujours enseveli chez les hommes à qui la nature l'a bien voulu accorder, si l'éducation & le goût ne parvenoient à le développer ; ce n'est donc qu'après avoir donné aux femmes la même éducation que l'on donne aux hommes, qu'on pourra décider si la nature leur a refusé une faveur qu'elle a accordée à un très petit nombre d'hommes. Les Lions n'ont pas plus de courage que les Lionnes ; ils ont peut-être plus de force ; quant à l'instinct, il semble entre tous les Animaux qu'il soit plus fin, plus éclairé, plus industrieux chez les femelles que chez les mâles.

Pourquoi le génie ne seroit-il pas reparti de la même façon entre les hommes & les femmes, que l'instinct parmi les Animaux ? Encore un coup, ne jugeons qu'après l'expérience, & nous aurons bientôt une nou-

velle Accadémie des Sciences, une autre de Poësie une autre de Peinture fondées pour des Dames. Nous aurons des *Doctores* en Médecine, en Droit, en Théologie même: pour-quoi non, si nous trouvons déjà parmi elles de grandes Héroines militaires & des modèles pour les Rois dans l'art de gouverner? Il me paroît que ces deux dernières sciences valent bien toutes celles où vous vous imaginez qu'elles ne pourroient atteindre. Est-il plus difficile d'être une Sapho que de vaincre le grand *Cyrus*? Est-il plus facile de confondre la Politique d'un *Philippe II.* & de se faire admirer dans l'art de bien gouverner par *Henri IV.* & *Sixte Quint*, que de faire une Tragédie comme *Corneille* ou *Racine*? Est il plus difficile d'avoir un grand génie dans un Cabinet, ou dans un Atelier de Peinture ou de Sculpture qu'à la tête d'une Armée comme *Tomiris*, *Candace*, *Marguerite de Danemarck* & *Philippine de Suède*, ou sur le Trône & dans un Conseil, comme *Blanche de Castille* en France, *Elisabeth* en Angleterre.

Vous direz peut-être que ces Héroines ne doivent leur gloire & leur réputation qu'à la sagesse de leurs Conseils; je vous réponds moi, qu'un mauvais Conseil peut bien tromper un bon Roi, & l'empêcher de faire le bien auquel il est porté, mais que les meilleurs Ministres n'empêcheront jamais un méchant Prince de faire du mal, un Monarque sans génie d'être petit en tout, un Monarque imbécille de faire des sottises.

Le sexe foible hors d'état de prendre nôtre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes les femmes nous rendent femmes. Voilà donc ces hommes qu'il faut craindre d'avilir, ils n'ont pas la force d'être hommes & vous voulez qu'on les ménage, vous trouvez mauvais qu'on leur fasse parler raison par des femmes parce que selon vous les femmes n'ont pas de raison; mais suivant l'idée que vous nous donnez des hommes, ils ne sont par plus raisonnables que les femmes, & pour s'affujettir à la vraisemblance rigoureuse que vous exigez on ne se permettra plus de mettre en scène que des fous pour ne pas donner mal à propos de la raison aux hommes, puisqu'ils n'ont pas la force de résister aux sexe le plus foible, & de s'empêcher de devenir femmes.

Dites moi M., Madame vôtre Mere étoit elle du nombre de ces femmes foibles, qui savent métamorphoser les hommes forts en femmelettes? Eh bon Dieu m'allez vous dire, elle n'ouvroit la bouche que pour me prêcher la sagesse! Elle ne vous conseilloit donc pas de devenir femme? Elle avoit donc de la raison: croiez vous qu'elle eut à elle seule ce que vous refusez à tout son sexe, détrompez vous par l'expérience, vous entendrez toutes les meres non seulement vertueuses, mais tant soit par sensées prêcher toujours la raison & la pudeur à leurs filles; tant

qu'elles font dans leurs mains, ces jeunes personnes sont des Agnès dont la simplicité la candeur & la modestie annoncent la sagesse: c'est avec ces qualités qu'un *objet céleste* passe dans les bras d'un mari mondain, au bout de six mois, un an, l'Agnès est dégourdie, le mari pendant ce tems s'est étudié à la former pour le beau monde: il l'a fait rougir d'avoir de la pudeur, elle baissoit les yeux à la moindre équivoque, la plus légère indécence la déconcertoit, maintenant elle fait rire à gorge déployée des propos les plus saugrenus, plus de gravelures qui la choquent dans les brochures, on peut tout lui proposer, pourvu que ce soit du ton de la Cour. Le mari qui voit sa femme universellement courtisée, s'applaudit de la belle cure qu'il a faite, il en reçoit les complimens avec beaucoup d'estime pour lui même, & se regarde comme un homme envoyé du Ciel pour former les Dames, & les dégrasser de la morale du couvent, plaignez vous donc à présent M. de ce que les femmes ne sont pas raisonnables; qui les rend folles, s'il vous plait, si non les hommes? sous eux mêmes comment pourroient ils inspirer le goût de la sagesse au beau sexe?

Voici quelque chose de singulier & qui ne doit pas échapper à l'attention de vos lecteurs. Vous reprochez aux femmes leur étourderie & la licence de leur conduite avec les hommes & pour les rappeler à la pudeur par l'exemple des Animaux vous allez chercher votre morale dans un olombier: tout vous

paroît

paroit pudique dans les agaceries de la *Colombe* envers son *Bien-aimé*. Mais M. si l'on voioit une belle femme suivre pas à pas son Amant comme une Colombe suit son Pigeon ; si lorsqu'il prendroit *chasse* elle le poursuivoit ; s'il restoit dans l'inaction & qu'elle le reveillat par de *Jolis coups de bec* ; si elle faisoit mieux enfin que la *folâtre Galatée* de Virgile, c'est à dire, aussi bien que vôtre amoureuse Colombe ; je suis persuadé que les Casuistes les plus relachés regarderoient ces agaceries comme le manège de la plus fine Coquetterie, & que nul d'entre eux, non plus qu'aucun Moraliste ne s'aviferoit d'y applaudir & de prendre ces grimaces pour des preuves de pudicité.

Cet inconvénient de métamorphoser les hommes en femmes est fort grand par-tout, mais c'est sur tout dans les états, comme Genève, qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assés indifférent pourvu qu'il soit obéi, mais dans une République il faut des hommes.

Voilà par exemple un axiôme politique tout nouveau, en le lisant j'ai crû d'abord que vous vouliez dire qu'il étoit indifférent à un Roi, de commander à des hommes ou à des hommes femmes, que le zele pour le service & l'obéissance étoient les seules qualités nécessaires à des peuples destinés à vivre sous un Monarque bien capable de gouverner, au quel cas les petiteffes & les ridicules des sujets n'empêchoient pas l'Etat de bien aller,

étant bien conduit par son Chéf; au lieu que dans une République chaque Citoyen ayant part un Gouvernement, il doit non seulement favoir obéir aux loix, mais même il doit être en état d'en créer & d'en proposer de nouvelles, pour la réforme des abus qu'il apperçoit.

Un Républicain doit unir à la docilité d'un sujet des loix, les qualités d'un grand Monarque, l'amour de la Patrie, l'intégrité, la vigilance, la modération, la science militaire & politique; il doit favoir, juger les Chefs qu'il doit préférer pour le bien de la République sur des principes qui concourent à l'affermissement & à l'illustration de l'Etat dont il est membre, & au Gouvernement duquel il fera peut-être un jour appelé. Je ne vois dans ce raisonnement que l'orgueil & le préjugé Républicain. Je vous le passois comme un vice de terroir, j'accordois au *Gé-nevois*, ce que je nie au Philosophe.

Quelqu'habile que soit un Monarque il ne peut gouverner tout seul, il lui faut un Conseil, dont tous les membres doivent avoir les qualités patriotiques que vous ne jugez nécessaires qu'aux Républicains: tout Monarque qui n'aura que des esclaves ou des flatteurs au lieu de Citoyens pour Conseillers, qui n'aura que des femmes de l'un & l'autre sexe à gouverner sera assurément le plus petit des Rois. Il n'est donc pas indifférent pour lui d'avoir des hommes, & de grands hommes dans son Etat. Les Sulli, les Colbert, les Ri-

Richelieu , les Louvois , les Turenne , les Luxembourg , les Catinat , les Villars , les Maurice n'étoient pas des femmes , & la splendeur de la France prouve qu'il faut des hommes à un Etat Monarchique.

La mémoire de ces grands hommes se présente trop naturellement à l'esprit pour qu'il n'ait été possible d'imaginer d'abord que vous aiez avancé votre paradoxe autrement que pour plaisanter : mais votre grande Note m'a désabusé , j'y vois que vous parlez sérieusement : vous y faites une espee d'éloge des femmes , pour encourager les Rois à les faire égorger ; votre haine pour les pauvres Dames se manifeste si fort , qu'on peut vous appliquer la fable du Renard qui pour se défaire du Loup son ennemi assure au Lion que le meilleur remède pour le rhumatisme est la peau de cet Animal. Le Loup est en conséquence écorché.

Remettons votre Note sous les yeux du Public.

On me dira qu'il en faut (des hommes) aux Rois pour la guerre ; point du tout au lieu de 30000 mille hommes , ils n'ont qu'à lever cent mille femmes : les femmes ne manquent pas de courage elles préfèrent l'honneur à la vie : (c'est une vérité que par parenthèse on n'attendoit pas de vous , après avoir dit le contraire tout le plus au long que vous avez pû) : quand elles se battent , elles se battent bien : l'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir soutenir les fatigues de la guerre , & l'intemperie des saisons : (peu de chose,

voici le remède) *le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.*

Ce n'est donc M. que lorsque les bonnes qualités des femmes peuvent tourner à leur préjudice que vous reconnoissez qu'elles en ont qui leur sont communes avec les hommes, telles que le courage, la bravoure, le dévouement à l'honneur jusqu'à la mort. Du tems de César les féroces Germains pensoient comme vous sur le compte de leurs femmes, ils les menoient à la guerre avec eux ; ils étoient bien plus sages alors, qu'aujourd'hui, n'est ce pas ? il faut être un Philosophe de leur espece pour se rappeler le bon parti qu'on peut tirer des femmes.

O hommes, que vous êtes imbéciles, de ne pas prendre la quenouille & le fuseau, de ne pas vous *dorlotter* comme on dit, pendant que vos femmes iroient se battre pour vous ! L'humanité y répugneroit, me diriez vous ; qu'importe dès que la Philosophie l'approuve & le conseille.

Est ce là M. une idée sérieuse, est ce un conseil que vous donnez de bonne foi ? Qu'il est absurde & cruel ! est ce une plaisanterie ? Qu'elle est platte !

Je ne fais si les Dames vous ont assés maltraité, pour vous engager à donner aux Rois de pareils avis sur leur compte : mais je fais bien que ces avis rendus publics, ne vous pro-

procureront pas les bonnes fortunes d'Alain Chartier.

Je passerai légèrement sur les reproches que vous faites encore au Théâtre, de porter les jeunes gens à mépriser les vieillards, le Théâtre n'apprend à mépriser que les vicieux, & lorsqu'un vieillard est vicieux son âge n'est pas un titre qui doive le mettre à couvert du mépris ou du ridicule; mais il est juste de faire respecter & applaudir des vieillards tels que le Pere du Menteur, celui du glorieux, celui de l'enfant prodigue, de Zaïre, de Gusman, de Nanine; aussi le fait on: consultez tous ceux qui ont lu les scènes de *l'aimable vieillard*: combien ne leur font elles pas regretter que M. Des-touches soit mort avant d'avoir achevé de traiter cet admirable caractère.

J'ay trop bien démontré, je crois, que l'amour vertueux, que vous attaquez encore ici, étoit un sentiment louable & très digne d'occuper la scène pour qu'il doit besoin de plaider de nouveau la cause du Parterre à ce sujet & justifier l'intérêt qu'il prend à Bérenice & à Zaïre: je rougirois pour lui s'il n'aimoit pas ces deux femmes adorables autant que vous lui reprochez de le faire.

Bien plus, il me semble qu'il seroit héroïque de préférer à l'Empire une femme vertueuse comme Bérenice & Titus cedant à l'ambition plutôt qu'à une passion si légitime se dégrade à mes yeux.

Je me reprocherois comme un vice honteux de mon cœur d'être sorti d'une représentation

tion de Zaïre sans avoir pris pour elle le plus tendre intérêt : c'est le tribut que tout cœur vertueux doit paier à la Vertu malheureuse. Aimer une femme vertueuse comme Zaïre à l'excès, c'est aimer la Vertu comme on doit l'aimer : inspirer cet amour par ses ouvrages, c'est établir dans tous les cœurs l'amour de la Vertu : le Théâtre est donc utile & bon par lui même, pour tous ceux qui n'y viendront que dans l'intention d'y puiser la morale qu'il leur offre. Ceux qui n'y viennent que pour s'y faire voir, que pour y trouver des rendez-vous, que pour donner à l'Assemblée l'attention qu'ils devoient à la Pièce, ceux là porteroient les mêmes intentions à l'Eglise ; ce n'est donc pas pour eux que le Théâtre est fait & la scene n'est pas plus responsable que le Temple des abus qui s'y commettent. Je ne suis assurément pas fait pour être aimé des Dames, puisque je remplis dignement du côté de la figure les rôles de feu M. *Poisson* : jugez M. si je devrois être l'avocat du beau sexe ; vous n'êtes peut-être pas plus beau Garçon que moi : ne seroit ce point là la cause de votre mauvaise humeur ? Le Renard dédaignoit les beaux raisins qu'il ne pouvoit atteindre : si cela est prenez de moi l'exemple de la bonne foi. Votre ton cinique ne vous rendra pas plus aimable, au lieu que le mien pourra du moins me faire aimer des Dames qui ne me verront pas & je serai content ; quand on n'est qu'un Magot, il faut s'en tenir à l'amour Platonique : que sçais-je ? il

se

se trouvera peut-être quelque jour une femme qui me pardonnera ma mine, en faveur de mes sentimens : il faut voir.

C H A P I T R E V.

Des Comédiens.

Quand les amusemens sont indifférens par leur nature, c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais, sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux mêmes & substituer leur goût à celui du travail.

Rien de plus sage assurément que ce que vous dites & les spectacles devoient être proscrits s'ils entraînoient l'inconvénient que vous leur reprochez. Tout homme qui fait autre chose que ce qu'il doit faire est condamnable, & j'interdis avec vous le spectacle à tous ceux qui le préféreront à un travail utile, à leur fortune, à leur santé, au bien de leur famille. Mais croiez moi, ceux qui ont assez peu de conduite pour venir perdre au spectacle le tems qu'ils devoient donner à leurs affaires, seroient gens à le perdre par-tout ailleurs d'une façon plus criminelle, si le spectacle leur étoit interdit. Il est donc à propos que cette espece de gens perdent plutôt leur tems au spectacle que dans les Cabarets, les assemblées de jeu, & dans les reduits impudiques où leur paresse les conduiroit infailliblement, ne sachant où porter ailleurs leur oisiveté. Un
hom-

homme laborieux n'a point de goût plus vif que celui du travail ; un paresseux , un libertin trouvent toujours des raisons pour ne rien faire.

J'ay connu des gens à qui le bien de leur famille auroit exigé qu'on fermât l'entrée des Temples. Leur paresse empruntoit le voile du zele & de la piété pour autoriser leur fainéantise, ils avoient toujours des *Indulgences* à gagner dans l'Eglise du Patron du jour, un grand Prédicateur à entendre, un Confesseur à visiter. N'abuse-t-on pas des meilleures choses, & le vice n'est il pas trop adroit à se forger des excuses ?

Vous vous trompez si vous croiez les spectacles préjudiciables *par la nature des occupations qu'ils interrompent*. Il est non seulement bon pour occuper des oisifs & des paresseux qui n'interrompent leurs occupations que parce que le travail leur déplaît ; mais il est bon encore pour amuser les gens sages & laborieux parce que le spectacle est en effet un délassement & que le plaisir qu'il procure n'altère les forces ni du corps ni de l'esprit, comme la plupart des autres plaisirs que vous indiquez. Un Artisan, un Marchand, un homme de Cabinet n'ont pas envie de danser à la fin de leur journée.

Le vin, les exercices violens, les femmes ne peuvent gueres convenir à des gens extenués de fatigue & sûrement leur santé souffriroit de ce qu'ils seroient bornés à ces amusemens, après un travail fatigant &
affi-

assidu. Le spectacle est donc l'amusement qui leur convient le mieux : mais pour juger de son utilité la plus essentielle , consultons M. la Politique des Césars : elle sert tous les jours à éclairer la nôtre. Ils donnoient souvent de grands spectacles au Peuple parce qu'il étoient persuadés que ce genre d'amusement étoit propre à distraire les gens turbulens & factieux , ceux-ci n'ayant que peu ou point d'occupation , n'auroient employé leur loisir qu'à former des complots dangereux. C'est une bonne chose dont on pourroit, j'en conviens, reprocher aux Césars qu'ils abusoient ; mais dans des Etats bien constitués il sera toujours sage d'employer un moyen propre à rendre les factions pour aussi dire impossibles , puisqu'il détourne les oisifs des Assemblées secretes, & dangereuses.

Ce moyen est très propre à maintenir la tranquillité d'une constitution établie déjà , puisqu'il établissoit cette tranquillité dans un nouveau Gouvernement qui se formoit & dont la nouveauté étoit si accablante pour la principale Noblesse de Rome. Il n'y aura sans doute gueres de Ministres au monde qui n'admirent en cela la Politique des deux premiers Césars , & qui ne pensent qu'il est très utile de l'imiter , soit dans les Monarchies , soit dans les Républiques.

Il seroit donc très sage & très utile de multiplier les spectacles & les entretenir aux dépens même de l'Etat pour occuper & distraire une quantité de gens oisifs & libertins qui

ne

ne sachant pas s'occuper à bien faire, ont toujours le tems de faire du mal & sont toujours prêts à le faire, pour peu qu'un factieux, un ambitieux, un conspirateur ait l'intention de profiter de leur mauvaises dispositions. Les Césars faisoient eux mêmes tous les frais des spectacles, parce que tous les gens suspects, occupés des plaisirs qu'ils leur procuroient, n'étoient plus alors disposés à prêter l'oreille aux partisans de la liberté. Ils étoient amusés, il ne leur en coûtoit rien; c'est là le comble du bonheur pour des fainéans. Comment leur persuader alors qu'ils étoient malheureux? Comment leur persuader de secouer un joug qui leur paroissoit si doux à porter? Il seroit donc avantageux pour tous les Etats du monde que les spectacles fussent non seulement le plaisir des honnêtes gens & des riches, mais qu'on les mit à la portée des pauvres qui s'ils sont incapables de former des projets factieux sont au moins capables de les seconder.

Avec quelle avidité un paresseux indigent toujours amateur du plaisir, ne se porte-t-il pas à favoriser des nouveautés qui pourroient lui procurer, à ce qu'il s'imagine, un sort plus heureux & des plaisirs qu'il désire sans cesse, sans pouvoir se les procurer? Mais si des spectacles amusans & peu coûteux le captivent, qui sera assez hardi, assez imprudent pour croire qu'il abandonnera ce plaisir, pour aller s'occuper de projets dangereux qui l'en priveroient sans doute. Ce n'est point quand
 on

on rit à son aise, qu'on pense à mal faire : c'est quand on s'ennuie & qu'on n'a pas le moien de se désennuir : quand on est trop paresseux pour trouver du plaisir à faire bien, il est certain qu'on sera toujours prêt à faire mal.

De la façon dont sont les choses, on ne peut élever des Théâtres que dans les lieux où le nombre des gens riches ou tout au moins aisés est assés considérable pour subvenir à leur entretien : or les gens aisés ne sont pas les oisifs & les paresseux ; ce sont au contraire ceux que leur travail met en état de faire la dépense du spectacle. Les Théâtres ne sont communément fréquentés que par des gens qui solidement occupés tout le jour, ont besoin après leur travail d'un délassément honnête. Comme le nombre de ces gens là est beaucoup plus petit que celui des oisifs & des paresseux, il n'est pas étonnant que les Théâtres soient plus rares que s'ils étoient fréquentés par ceux ci. Quelles fortunes ne feroient pas les Comédiens si les seuls fainéans (comme vous le dites) fréquentoient les spectacles ? Ils sont par-tout en si grand nombre, que les salles seroient toujours pleines ; mais il s'en faut bien que ce plaisir soit celui que ces gens là prennent ; il est trop délicat pour des goûts grossiers & corrompus.

Le spectacle est si peu capable de faire des libertins & des fainéans ; il est si peu capable d'interrompre des occupations essentielles qu'il n'y a point de Directeur de Comédie qui ne se
rui-

ruinât, s'il n'établissoit l'heure du spectacle sur celle où les occupations nécessaires des citoyens sont terminées. Un Officier ne manquera pas la Parade, un Marchand ne quittera ni le Port ni la Bourse, un Détailler sa Boutique, un Avocat le Palais ou son Cabinet, un Procureur son Etude, un Financier son Bureau pour venir au spectacle dans un tems où leur devoir & leurs intérêts exigent leur présence. Il faudroit donc qu'un Entreprenneur de spectacle eut perdu le sens s'il ne s'affujettoit pas à l'heure où les occupations des principaux citoyens sont terminées. Il y a telle ville du Royaume où la Comédie n'a jamais été jouée qu'à sept ou huit heures du soir. Les Comédiens seroient les premiers à éprouver que le Théâtre est préjudiciable, quand pour en faire jouir des gens sages, on veut interrompre des occupations essentielles, auxquelles le plaisir n'est pas capable de les faire renoncer.

Il ne faut pas beaucoup de plaisirs aux gens épuisés de fatigue pour qui le repos seul en est un très doux.

Aussi n'est ce pas aux gens épuisés de fatigue par des travaux corporels, qui pour gagner vingt sous par jour, travaillent depuis cinq heures du matin, jusqu'à huit du soir, que les spectacles sont destinés: mais à ceux dont le travail exige plus de génie, d'esprit, de goût, & d'industrie que de force, qui ne peuvent s'y livrer qu'autant que leur tête le leur permet, sous peine d'avoir la Migraine; ceux

ceux ci, dis je, peuvent se permettre l'amusement du spectacle. Comme le repos est nécessaire aux fatigues du corps, de même l'esprit épuisé par le travail, demande à être délassé : mais ce n'est point par un plaisir physique tel que le sommeil, c'est par l'esprit seul que l'esprit peut être ranimé.

*L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint s'il ne s'augmente:*

a si bien dit M. de Voltaire. Combien n'avons nous pas de professions dans les quelles l'esprit est nécessaire? Combien n'avons nous pas de gens d'esprit qui les exercent? La plupart vous diront qu'après six ou sept heures de travail, leur cerveau se dessèche, leur imagination se tarit: ils ne gagneroient rien à lutter contre l'épuisement & la fatigue de l'un & de l'autre. L'étude fatigue l'esprit, mais en si peu de tems que des vingt quatre heures du jour, n'en aiant pû donner que six ou huit au travail, il en reste toujours seize ou dix huit à employer; les emploiera-t-on à dormir? Non sans doute. Qu'on en donne trois à un amusement qui remettra l'esprit dans son assiette, qui l'enrichira souvent de nouvelles idées, & qui d'un homme d'esprit & de goût pourra faire insensiblement un sage; ces trois heures, ce me semble, ne seront pas les plus mal employées des dix huit de loisir qui lui restent.

Ce n'est pas à vos heureux *Montagnars* à
L qui

qui la culture de leurs Côteaux laisse le tems de faire des horloges de bois, ce n'est pas à ces *Mickels-Morins*, Serruriers, Menuisiers, Vitriers, Tourneurs, & Musiciens, qui comme les Gens de qualité de Molière *ſçavent tout ſans avoir jamais rien appris*, à qui le ſpectacle eſt deſtiné, avec tant de talens à exercer ils n'auront pas de tems à donner à leurs plaiſirs. Molière, Corneille & tous leurs ſucceſſeurs, ne travaillent que pour ceux qui ſçavent choiſir un amuſement dont leur cœur & leur eſprit peuvent tirer avantage en forte qu'ils n'aient pas à ſes reprocher la perte du tems qu'ils emploient à ſe délaſſer.

Vous reprochez au ſpectacle de ſervir la vanité & la coquetterie des femmes, en ce qu'il leur offre l'occaſion de produire leur luxe & de paroître, comme on dit, ſous les armes ; mais ce n'eſt pas pour cela que le Théâtre eſt fait ; ſi cette raiſon ſuffit pour l'interdire, il faut donc fermer auſſi tous les Jardins publics, toutes les Promenades, les Eglifes même ? Il n'eſt que trop certain qu'on y voit ſouvent les mêmes abus que vous reprochez aux ſpectacles, & comme diſoit en Chaire un certain Jeſuite *paſſable Comédien*, „ on voit tous les jours dans le temple des Ga- „ lans *Mulieribus blandientes oculis* ” & ces regards laſcifs ne reſtent pas ſans replique.

L'abus des choſes ne les rend pas criminelles : corrigez les abus, ſoit ; mais ſans proſcrire les bonnes choſes dont on abuſe. Arrachez vous un arbre parce que contre l'intention

tion

tion du Jardinier qui l'a planté ses feuilles nourrissent des Chenilles? Ecrasez les insectes l'arbre ne s'en portera qui mieux. Ce n'est donc pas contre le spectacle qu'il falloit écrire, mais contre les sottises qui s'y commettent. C'étoit l'ordre & la police qu'on peut y mettre qu'il falloit indiquer, au lieu d'écrire contre toute vérité, qu'il n'en est pas susceptible.

J'aurois encore ici de quoi m'arrêter long-tems & cela nuiroit à l'empressement que j'ai de justifier les Comédiens des imputations fausses & méchantes que vous leur faites. Si avant que de parler d'eux, je voulois réfuter toutes les absurdités que vous entassez dans cinq ou six pages, que j'ai maintenant sous les yeux, il faudroit que je fisse un *in-Folio*, & je n'en ai ni le tems, ni la patience, ni la volonté. L'objet le plus important pour moi est de me justifier, aussi bien que mes Camarades des accusations que vous portez contre nous. Je négligerai donc ces balivernes pour m'occuper du sérieux & faire retomber sur un vil Dénonciateur la peine & l'infamie que sa malice & sa mauvaise-foi vouloit nous faire éprouver.

Les spectacles, dites vous, peuvent être bons pour attirer les étrangers, pour augmenter la circulation des espèces, pour exciter les artistes, pour varier les modes, pour occuper les gens trop riches ou aspirant à l'être, pour les rendre moins malfaisants, pour distraire le peuple de

sa misere, pour lui faire oublier ses Chefs, en voyant ses Baladins, pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue, pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice, pour empêcher en un mot que les mauvaises mœurs ne dégèrent en brigandage.

Quoi M. vous avouez que le Théâtre peut faire tant de bien contre le mal, & vous pouvez hazarder d'écrire qu'il feroit tant de mal contre le bien ! Attirer les étrangers, c'est pour ainsi dire les mettre à contribution en faveur du païs ; augmenter la circulation, c'est dispenser les richesses à plusieurs, c'est multiplier aux citoyens les occasions d'accroître leur fortune ; varier les modes, c'est donner du pain aux ouvriers ; exciter les artistes, c'est animer & fortifier l'industrie ; occuper des gens trop riches ou aspirant à l'être, c'est contenir les factieux dans une Monarchie, & les ambitieux dans une République, c'est les rendre moins malfaisans. Si les *Baladins* avoient le talent de faire oublier au Peuple ses miseres ; si une Nation accablée d'un joug trop rigoureux, trouvoit dans le spectacle un soulagement à ses maux, ne seroit ce pas le plus grand des biens pour cette Nation ? Mais il s'en faut bien que le spectacle ait cette faculté, il ne sert au contraire qu'à indiquer la félicité du Peuple : ce n'est que lorsqu'il est heureux que les salles sont pleines, ce n'est que lorsqu'on est en état de le faire, qu'on donne de l'argent à ses piairs : donc plus le spectacle sera fréquenté plus on en doit

doit conclure, que le Peuple est heureux.

Si l'intention des Auteurs étoit de faire oublier ses Chefs au Peuple : si ces Chefs secon-
doient cette intention, pour faire oublier
leurs manœuvres, ils seroient les uns & les
autres bien mal-adroits, puisque tous nos
Poèmes ne pourroient qu'opérer précisément
le contraire. Toutes nos Tragédies & nos
Comédies s'élevent contre la Tyranie & con-
tre tous les vices qui tendent à l'appression,
tel que le zele aveugle des Fanatiques, l'hi-
pocrisie des Tartuffes, l'avarice des Finan-
ciers, la rapacité de leurs sous-ordres, les fri-
ponneries des suppôts subalternes de la Justi-
ce, tout cela n'est pas propre, je crois, à aveu-
gler le Peuple & à lui faire oublier ses Chefs,
s'il a lieu de s'en plaindre : ne diroit on pas
au contraire qu'on ait pris à tâche d'éclairer
les Chefs sur leur devoir, & le Peuple sur ses
droits ? La maniere de représenter les hom-
mes au Théâtre n'est elle pas bien capable de
faire distinguer au Peuple les Titus, les Au-
reles, les Antonin, les Henri IV. des Né-
ron, des Calligula, des Maximien, & des
Borgia ? Maintenir & perfectionner le goût
quand l'honnêteté est perdue, c'est rendre
encore un service. Le goût peut subsister très
bien avec l'honnêteté & ne rempliroit pas sa
place ; mais en supposant l'honnêteté perdue,
c'est faire encore un très grand bien que de
nous conserver le goût.

Si le spectacle couvroit d'un vernis de pro-
cedés la laideur du Vice, ce seroit un très

grand mal, & vous avez grand tort de mettre cet Article au rang des avantages qu'on peut tirer de la scene. A Paris comme à Genève, il convient au Théâtre de montrer le Vice dans toute sa laideur, & c'est ce que font nos Auteurs, comme je vous l'ai prouvé. Mais si le spectacle empêche que les mauvaises mœurs ne dégèrent en brigandage; il est dès lors d'une utilité universelle, puisqu'il y a partout des gens de mauvaises mœurs. Indépendamment de ceux qui naissent dans le pais, la France, l'Italie, l'Allemagne en vomissent de tems en tems sur les bords du Lac, il est donc essentiel à Genève d'avoir un spectacle, puisque vous lui accordez une si grande vertu, que celle d'empêcher le progrès des mauvaises mœurs. Est-ce que la nature du climat changeroit cet antidote en poison, & ferez vous concevoir à quelqu'un que ce qui peut arrêter les progrès des mauvaises mœurs d'un côté puisse en être le principe ailleurs.

De ces dernières réflexions il résulte que vous êtes comme à l'ordinaire en contradiction avec vous même. Ici le spectacle est bon pour les bons, & mauvais pour les méchants, là il est dangereux pour les bons, & bon pour les méchants: les efforts que vous faites pour détruire cette contradiction sont si vains, ils m'obligeroient à tant de redites, que je croirois faire tort au lecteur de ne pas lui laisser en appercevoir lui même la foiblesse. La contradiction vous a frappé; elle au-
roit

roit dû vous convertir ; mais l'amour propre est difficile à vaincre. Passons maintenant à des reproches plus graves & plus déshonorans dont il vous plaît de noircir les Comédiens : les voici.

I. Les gens de spectacle des deux sexes, sont si récalcitrans & si libertins qu'il est impossible d'imaginer & d'établir des loix capables de les contenir.

II. Les Comédiens font métier de se contrefaire, & s'il est parmi eux quelques honnêtes gens, ils auroient horreur de ressembler aux personnages qu'ils représentent quelquefois, donc il est honteux pour eux de se charger de ces rôles, & l'obligation dans laquelle ils sont de se contrefaire, les avilit.

III. Ils sont habitués au ton de la galanterie, ils jouent quelquefois des rôles de fripons, donc ils abuseront de leur talent dans l'un ou l'autre genre, pour séduire de jeunes personnes, ou pour voler de vieilles dupes, ou des jeunes gens de famille qui auront quelque commerce avec eux.

IV. Une preuve de leur bassesse, c'est que les moindres Bourgeois rougiroient de les admettre en leur compagnie.

Je répons à cela, que quelque libertins, quelque récalcitrans que soient les hommes contre les loix, en les soutenant avec vigueur on les fera respecter des plus mutins. Les Théâtres au lieu d'être réservés à d'honnêtes gens exclusivement, semblent être redevenus le refuge du libertinage.

On paie mal une partie des fujets nécessaires ; on les abandonne à la dépravation de leurs mœurs ; on la protège même en quelque sorte, pour les dédomager du peu de salaire qu'on accorde à leurs talens. Une danseuse, une chanteuse des Chœurs de l'Opéra de Paris ne peut assurément pas avec quatre ou cinq cent livres d'appointement, subvenir aux frais de son entretien, & à ceux qu'elle est en même tems obligée de consacrer au Théâtre. Une honnête fille qui voudroit ne vivre que de ses talens & non de son libertinage pourroit-elle prendre ce parti ?

Quelles sont donc celles qui se produiront au Théâtre de l'Opéra, si non des femmes qui projettent de se dédomager au dépens de leur honneur du peu de fortune que le spectacle leur laisse espérer ? Ce n'est donc point parmi les femmes subalternes du spectacle que je vous conseille d'aller chercher la Vertu. Dans aucun état de la vie, elle ne s'unit gueres avec l'extreme pauvreté. Si la Police étoit trop sévère à l'égard de nos figurantes & de nos chanteuses du petit ordre, elle seroit injuste puisqu'elle exigeroit l'impossible, puisqu'elle contraindroit à bien vivre des personnes à qui leur état en refuseroit les moiens : mais si les loix s'étendent jusqu'à regler les appointemens de chaque sujet en sorte que le Théâtre lui procure suffisamment de quoi vivre, c'est alors qu'elles pourront s'appesantir avec justice sur les gens de mauvaise

vaïse vie attachés au spectacle, comme sur les autres citoyens dont les mœurs sont corrompues.

Tout le monde a besoin de gagner sa vie, & tout sujet à qui les regles en retrancheront les moïens, pour le punir de sa mauvaise conduite, que l'on chasseroit avec infamie du spectacle, deviendroit un exemple qui retiendroit ses conforis dans leur devoir. Quatre obstacles, s'opposent à l'annoblissement du spectacle & à la pureté des mœurs qui le justifieroit.

Premierement le mépris injuste suggéré par des reglemens qui ne devroient plus subsister & par la prévention & le fanatisme des Cagots & des hipocrites. Secondement la liberté qu'on laisse aux Comédiens, de mener à peu près la vie qu'ils veulent. Troisiemement le peu d'ordre établi pour les mettre à couvert de la mauvaise-foi des Directeurs de spectacle, qui leur font si souvent banqueroute, & les reduisent à des ressources honteuses pour subsister. Quatriemement le peu d'éducation qu'une bonne partie des gens de Théâtre ont reçue.

Des loix très simples peuvent remedier à tous ces abus, j'en ai fait l'objet d'un autre ouvrage que celui-ci, & j'en destine l'hommage à Nos Seigneurs le Gouverneur de Paris, & les quatre premiers Gentilshommes de la Chambre du Roi, comme préposés à la Police & spectacles. Les regles que j'établis sont

fondées sur l'expérience, & j'ose les affûrer d'avance qu'en les appuyant du poids de leur autorité, elles remédieront à tous les abus que l'on peut reprocher au Théâtre.

Je me suis attaché à rendre le spectacle décent & respectable à en faire une ressource pour des orphelins bien nés à l'éducation desquels on emploieroit certains fonds indiqués. J'indique en même tems les moïens, d'appliquer au profit de l'Etat le produit du spectacle qui excéderoit les frais de l'entretien, & ce n'est pas un si petit objet qu'on le pense, quoique j'aie eu soin de ménager dans mon plan une situation très avantageuse à mes Confreres. Ce n'est pas ici le lieu de détailler ces grands objets; je vous donnerai seulement le précis de quelques regles par lesquelles il est infallible que les mœurs se rétabliront sur la scene & que les Comédiens & les Comédiennes s'habitueront à pratiquer les vertus qu'ils sont chargés d'embellir aux yeux des Spectateurs. Pour détruire le préjugé établi contre l'état de Comédien je propose le projet d'une requête au Parlement, par laquelle en représentant à cet Auguste Corps, que l'Eglise elle même s'étant relachée en faveur des gens de spectacle, & leur permettant partout ailleurs que dans certains Dioceses de France l'usage des Sacremens, cet illustre Sénat seroit supplié de se relacher de même en considérant que les motifs qui avoient donné lieu à l'excommunication & à l'enregistrement
de

de la Bule contre les Comédiens ne subsistant plus, la peine ne doit plus exister non plus. *Sublatâ causâ tollitur effectus.*

Nous ne jouons plus les Misteres, nous ne joignons point des abominations à des spectacles sacrés, l'objet des successeurs des Confresres de la passion contre qui l'Eglise à lancé ses foudres, étoit moins d'attirer le Peuple pour l'instruire & l'édifier que de procurer aux Spectateurs l'occasion de se livrer au plus infame débordement, & de leur faire paier le plus cher qu'ils pouvoient, les commodités qu'ils procuroient aux crimes.

Aujourd'hui la Police entretient la décence & le respect dans ce spectacle. Les Auteurs soumis à des Censeurs irréprochables, & au scrupule sévère du Magistrat ne peuvent plus se permettre que le langage de la Vertu & le talent d'instruire en amusant. Que des Chefs aussi respectables que le Gouverneur de Paris & les quatre premiers Gentilshommes de la Chambre, chargés de la conduite des spectacles du Roi, croient leur gloire intéressée à ne commander qu'à des citoyens & non pas à des gens proscrits; qu'ils daignent appuier de leur sollicitation auprès d'un Sénat aussi éclairé qu'équitable & parmi les principaux membres duquel ils sont comptés, la Requête des Comédiens d'aujourd'hui pour faire cesser la proscription dont on punit en eux la mémoire de crimes qu'ils n'ont jamais commis & que la Police les empêchera toujours bien de commettre, il est facile de présumer que cet Auguste

guste Corps ne balancera point à prononcer en leur faveur : interprete indulgent des loix, il en adoucit toujours la rigueur dès que la moindre circonstance l'autorise à les mitiger.

Il distingue avec sagacité l'intention du Législateur du texte de la loi, & ne la soutient dans toute son étendue que quand l'abus qui la fit naître se présente tout entier à son activité.

Serons nous donc les seuls Cliens contre qui la lettre de la loi prévaudroit sur les lumieres de cet illustre Tribunal & sur le système de modération & d'humanité qu'il s'est imposé pour jamais.

Vous sentez bien M. qu'une Requête pareille obtenant un Arrêt favorable, les Comédiens ravis de pouvoir se compter au nombre des Fideles & des Citoyens chercheroient à mériter ces titres, d'autant plus que la faveur de l'Arrêt ne s'étendrait que sur ceux qu'une conduite irréprochable en rendroit dignes.

La Police au contraire poursuivroit avec chaleur nos Phrinès, nos Laïs, & nos Rhodopes; quelque talent qu'elles eussent étant mieux païées & peut-être trop païées sur-tout dans l'Allemagne elles seroient plus criminelles, & par conséquent exposées à des chatimens plus graves. Leurs Diamans seroient vendus au profit de l'Hôpital dans lequel on les enfermeroit comme les autres femmes impudiques pour les y faire pleurer leur égarement & leur infamie sans espoir de remettre jamais le pied sur la scene.

Si une Baladine oſoit venir lutter de magnificence au Palais Roial avec des Princeſſes, ſi l'objet de ce faſte étoit d'y négocier plus avantageuſement ſa turpitude je voudrois qu'elle ne ſortit de la promenade que pour être conduite à *St. Martin* *.

Voilà ſans doute un moien très efficace pour inſpirer le goût de la pudeur & de la modéſtie aux femmes de Théâtre.

Si l'on pourſuivoit avec la même ardeur les vices des Comédiſns, que tout libertin, tout ivrogne, tout joueur, tout fainéant fut privé de ſon emploi ſans eſpoir d'y rentrer, qu'il fut puni plus grièvement ſi le cas y écheoit, ils s'obſerveroient forcément & la néceſſité de ſe conduire en honnêtes gens leur en feroit contracter l'habitude.

Mais on a la barbarie de les abandonner à eux mêmes, on n'a donc rien à leur reprocher car quelles fautes peut on imputer à ceux à qui l'on n'a preſcrit aucuns devoirs.

C'eſt delà qu'il arrive que bien des Comédiens ſe conduiſent affés mal pour autorifer le préjugé établi contre leur profeſſion, ils n'ont aucuns Chefs affés reſpectables en province pour leur en impoſer, ceux qui ſe mettent à leur tête ſont leurs égaux, & n'ont aucun titre pour leur commander. Quoique munis d'engagemens réciproques les contractans de part & d'autre ſe diſputent à qui en infirmera les clauses, delà le déſordre dans les diſpoſitions

* Priſon des femmes de mauvaſe vie.

tions des Pièces, les difficultés suggerées par la jalousie, la malice, ou l'intérêt, disputes de rôles, prétentions, &c.

On s'adresse dans certains cas à l'assemblée des Comédiens du Roi comme au Tribunal compétent : vingt décisions différentes se succèdent tantôt en faveur de l'un tantôt en faveur de l'autre. Des Juges qui n'ont point de Code sont rarement d'accord, les chambres de ce Tribunal ne sont pas toujours assemblées. Chacun des arbitres est ordinairement intéressé dans la question : Juge & partie tout ensemble il prononce donc comme le veut son amour propre & son intérêt : chaque Sénateur décide pour celui des deux plaigneurs dont les prétentions seroient les siennes en pareil cas. Orgon de Paris décidera pour Orgon de province & Pasquin Président pour la semaine suivante décidera à son tour sur la récrimination en faveur de Pasquin son Collegue. D'où l'on peut conclure que le même désordre regneroit à Paris qu'en province, si le nombre des sujets & la subdivision des emplois ne levoit bien des difficultés, outre celles que l'autorité du Gentilhomme de la Chambre en exercice applaudit sur le champ. Pour diriger une Troupe de province comme celle de Paris il faudroit que celle là fut composée du même nombre de sujets que celle ci & c'est ce qui n'arrive jamais. On ne peut donc pas s'autoriser des usages du Théâtre de Paris, il est d'ailleurs aisé de présenter sur les Arrêts d'un tel Aréopage qui n'a

n'a pas même l'autorité de les faire exécuter, qu'elle fera la conduite des Chicanneurs.

Delà ces Disputes qui vont quelquefois jusqu'à l'effusion du sang. Ces embarras insurmontables qui ruinent les Entrepreneurs & qui servent encore de prétexte à sa mauvaise foi, puisqu'il en est souvent l'Auteur; delà cette paresse des Comédiens qui les soustrait à l'étude & fait fuir le Public ennuié de voir toujours représenter la même chose; delà la misère qui réduit quelques Comédiens méprisables à employer pour vivre, toutes les ressources que la bassesse de leurs sentimens leur suggere. Delà enfin les dégoûts qui prennent à ceux qui pensent mieux, & qui quittent un métier dont de tels associés anéantissent tous les agrémens, ou les obligent de chercher dans le pais étranger à employer leurs talens plus honorablement & plus tranquillement que dans leur Patrie.

Rien de plus aisé que de remédier à tous ces abus, le moien est de regler pour jamais un Repertoire général tel que celui dont j'ai fait un modele dans mon Mémoire, ce Repertoire général est divisé par colonnes avec ces titres 1. noms des Personnages de la Pièce, 2. qualité des rôles, 3. noms des Acteurs qui doivent les représenter, 4. noms des Acteurs qui les doivent représenter en cas de nécessité. Vous lisez donc ainsi sur une même ligne par exemple : Harpagon, rôle à Manteau, M. Duchemin, en cas de besoin M. de la Torilliere; ainsi des autres, chaque rôle étant

étant doublé par l'Acteur en second de celui à qui le rôle est destiné en premier.

On peut donc facilement extraire de ce Repertoire général un Repertoire particulier de tous les rôles d'un meme genre pour en composer un Emploi dont on charge un sujet quelconque : ce Repertoire particulier seroit joint à son engagement & signé de lui, en sorte qu'il seroit tenu d'en remplir tous les rôles sans exception & perdrait le droit de former aucune prétention sur l'emploi des autres, comme on n'en pourroit former aucunes sur le sien.

La malice & la paresse ont toujours des ressources, un rôle déplaît, on ne le sçait pas ou l'on ne veut pas l'apprendre, on est malade à propos, on s'excuse sur sa mémoire. Je fixe par mon projet le tems qu'un Comédien doit donner à chaque rôle pour le bien sçavoir sous peine d'amande considérable. l'Acteur allegue une maladie, on a lieu de soupçonner sa mauvaise volonté, je fais jouer son rôle par un autre à qui l'on paie une bonne gratification aux dépens du *malade imaginaire*. L'opiniatreté s'en melle, la mauvaise volonté domine, la mauvaise conduite éclate & scandalise, je révoque.

Croiez vous ces moiens impuissans pour assujettir les Comédiens? Il ne s'agit plus que de déposer dans des mains capables une autorité suffisante pour les faire exécuter & respecter ; & mes gens sont tout trouvés.

Pour encourager les Comédiens & leur ôter
les

les prétextes qui semblent autoriser leur libertinage j'ai eu soin de leur ménager un avenir si avantageux dans mon Plan qu'on ne pourroit plus s'en prendre qu'à leur mauvaise inclination & non pas à l'inquiétude du sort qu'il doivent prévoir, quand leurs talens seront éteints, du libertinage auquel ils pourroient se livrer.

Les Comédiens du Roi sont ceux auxquels j'ai dû équitablement penser d'abord, j'ai remarqué que ces Messieurs pendant les dix premières années des vingt de service qui leur acquierent la véterance & la pension, sont forcés vû la foiblesse de leurs honoraires de contracter des dettes qu'ils ont peine à acquitter pendant les dix dernières années qu'ils sont au Théâtre & qu'il leur en reste encore à paier sur la pension de retraite que sa Majesté leur accorde. Ce n'est assurément pas l'intention de ce grand Roi que ceux qui l'ont servi vingt ans & que l'âge prive de cet honneur ne soient pas heureux dans leur retraite, afin donc que ceux ci jouissent de ses bontés sans abuser de sa générosité, voici le moien que j'ai imaginé pour tirer encore parti de leurs talens même dans le tems qu'ils ne les exerceront plus.

On ôtera aux hommes la pension de cent pistoles qui leur est destinée pour la donner aux femmes qui seront parvenues à la véterance; ensorte qu'elles auront deux mille livres de rente dans leur retraite au lieu de mille seulement; & les hommes en dédomage-

M

ment

ment auroient une Direction de Comédie dans les principales Villes du Royaume, laquelle leur vaudroit trois mille livres & seroit prélevée sur les produits du spectacle. Si les infirmités exigeoient la retraite absolue de ce Directeur il jouiroit d'une retenue de cent pistoles sur la pension de son successeur.

Voilà donc des Chefs trouvés, ces Chefs seroient subordonnés à la Direction royale, & ne pourroient rien innover dans la disposition du spectacle. Soumis eux mêmes au Règlement, ils ne pourroient étendre leur autorité au-delà des bornes qui leur seroient prescrites ni se piquer d'une indulgence préjudiciable au bon ordre dont ils seroient comptables en premiere instance aux Gouverneurs, aux Intendants, aux Chefs des Parlemens, aux Subdélégués ou autres Magistrats ou Préposés qu'il plairoit à la Cour d'indiquer. Ceux-ci veilleroient sur-tout à la Police extérieure & à la satisfaction publique & tout ce qui regarderoit la police particulier du spectacle à l'égard des Comédiens seroit jugé en dernier ressort par la Direction royale.

Chaque Directeur entretiendroit une Correspondance régulière avec elle & l'informerait de la conduite des sujets dans chaque Troupe : il est bien sûr qu'elle les jugeroit avec l'équité & l'impartialité qu'on doit attendre d'un Tribunal composé de juges aussi respectables & si fort au dessus de la corruption & de la prévention : la Direction ne s'en rapporteroit pas toujours aveuglément au Directeur

teur particulier, puisqu'il auroit lui même des Surveillans respectables, & comme par le Plan que j'établis les Troupes passeroient annuellement d'une ville à l'autre ce seroit sur le témoignage unanime de defférens Directeurs, que la Direction roiale prendroit son parti sur le compte d'un sujet.

Aucune Troupe ne pourroit se former, aucun Comédien ne pourroit s'y engager que de l'aveu de la Direction générale elle même après avoir éprouvé les talens de chaque sujet. On éviteroit par là l'inconvénient trop ordinaire d'engager des sujets dont les talens ne répondent presque jamais à la réputation qu'ils se sont faite. L'Entrepreneur trompé n'a aucun droit de réclamer contre un engagement fait de loin & sa ruine en résulte.

Ce n'est point à des particuliers à qui je confierois le Privilege & l'entreprise du spectacle; Ce seroit aux Corps de ville, Prevots des Marchands, Maires, Capitouls, Echevins à qui l'entreprise seroit confiée, à l'exemple de l'Opera de Paris. Ces Corps ne cherchent point à s'enrichir aux dépens des Décorations ou des habits du Théâtre, comme fait un particulier qui fonde sa fortune sur son œconomie. Ce seroit l'unique moien de faire jouir les Provinces de spectacles aussi brillans que la Capitale; & j'indique les ressources nécessaires pour les entretenir avec plus de magnificence, quoiqu'avec bien moins de frais qu'à l'ordinaire.

Les Seigneurs chargés de la Direction des spectacles dans les différentes Cours de l'Allemagne aiant mon registre dans les mains ne seroient plus exposés à se laisser prévenir par de mauvais sujets qui les obsèdent, les conseillent souvent au préjudice de leurs Confreres: on tire ceux ci de leur emploi, on les prive de rôles qui leur seroient honneur: on les dégoûte & l'on regarde comme humeur & mauvaise volonté le chagrin qu'ils laissent paroître à cause de la mortification qu'on leur a donnée. Le Directeur se prévient ainsi mal à propos contre un bon sujet qui plairoit s'il étoit à sa place & qui déplaît parce que des Conseils perfides l'en ont fait tirer.

Ce n'est pas offenser M.M. les Directeurs des spectacles des différentes Cours de l'Allemagne, que de dire que la plupart ne sont point au fait des usages théâtraux. Ils se croient obligés de consulter un Comédien, & le plus honnête homme d'entre eux ne manque jamais d'amour propre; il est donc probable que ses avis tourneront toujours à son avantage particulier & au préjudice de ses Confreres en général.

Avec mon Repertoire un Directeur peut sans être au fait du Théâtre décider à coup sûr sans le secours d'aucun Conseiller, puisque le devoir de chaque sujet s'y trouve prescrit & que non seulement le nom du rôle qu'on doit jouer est indiqué, mais encore le nombre de vers que ce rôle contient est spécifié pour mettre le Directeur en état de juger

ger du tems qu'on doit donner à l'étude ; pour qu'on n'ait pas lieu d'alleguer mal à propos la longueur du rôle. Tous les prétextes que la paresse, la jalousie peuvent opposer sont détruits : toute espece de désordre anéanti par la police que j'indique & par conséquent le Directeur en état de conduire son spectacle sans avoir besoin d'autres lumieres.

Pour éteindre parmi les Comédiens, cet amour du luxe qui vous scandalise, la Direction roiale pourroit leur prescrire de porter un uniforme propre & modeste. L'entreprise des spectacles étant déclarée roiale par-tout le Roiaume, les sujets seroient considérés comme pensionnaires du Roi & des Eleves destinés à le servir de plus près, lorsque leurs talens affermis par l'étude & l'exercice, les auroient rendus dignes d'être admis dans la Troupe du Roi.

J'ôte en même tems à des gens sans talent, sans capacité, sans credit, & sans moien la liberté de s'établir effrontément Directeurs de spectacles & par conséquent de tromper des sujets qu'ils sont hors d'état de paier & avec les quels ils osent contracter des engagements que rien ne cautionne.

J'ôte encore à une quantité de gens l'envie de se faire Comédien *malgré Minerve*, puisque je propose de n'en recevoir aucun qui n'ait reçu une éducation telle que cette profession l'exige & qui n'ait fait une épreuve rigoureuse de ses talens, avant que la Direction lui accorde une place dans quelque Troupe que ce

soit. De cette façon on purgera le Théâtre d'un nombre infini de sujets qui avilissent le spectacle, dégoûtent le Public & éloignent de ce parti bien des honnêtes gens qui ne rougiroient pas de le prendre, si l'association de pareils Confreres ne justifioit l'opinion que bien des gens ont concue contre tous les gens de Théâtre.

J'indique encore bien d'autres moiens pour prévenir tous les abus qu'on a pû jusqu'à présent reprocher avec justice au spectacle & vous avouerez peut-être, qu'en se bornant aux moiens que j'indique ici, les Comédiens seroient forcés de tenir une conduite reguliere: alors n'ayant plus de reproches à leur faire, à quel titre les mepriseroit on?

Mais, direz vous, leur vertu ne sera qu'apparente: la crainte des chatimens, de l'infamie & de la pauvreté seront les motifs de leur bonne conduite; au fonds ils n'en auront pas le cœur moins corrompu. Ce soupçon peu charitable peut être fondé au moment de l'établissement des loix que je propose: les Comédiens dont la conduite n'aura pas été reguliere jusqu'alors pourront bien ne sacrifier qu'à la crainte leurs mauvais déportemens; mais au moins ne donneront ils plus de mauvais exemples aux nouveaux Comédiens; & ceux ci à qui les places ne seront accordées désormais qu'en conséquence de leur éducation, & de leur bonne conduite ne pourront être taxés d'hypocrisie: habitués à bien vivre les loix prescrites aux gens de spectacle

ne

ne leur paroîtront point trop rigoureuses puisqu'elles sont les mêmes auxquelles tous les autres citoyens sont assujettis & habitués.

Si les Comédiens donc rappelés dans le sein de l'Eglise par des Pasteurs éclairés, rendus par le Parlement à la société, honorés de la protection du Roi, appuyés & contenus par des *loix séveres & bien exécutées*, continuent d'être méprisés par des imbéciles, ils en seront dédomagés par l'estime des honnêtes gens, des gens sages & sans préjugés, qui savent lire au fond des cœurs, admirer, chérir & honorer la Vertu par-tout où elle se trouve. Les fots à la longue sont forcés d'imiter les sages, & les Comédiens jouiront un jour de l'estime universelle, quand bien même tous les Philosophes de Genève se réuniroient à déclamer contre eux, le Public sourd à leur criaileries, les laisseroit aboier à la Lune.

Un Bourgeois, dites vous, *craindroit de fréquenter ces Comédiens qu'on voit tous les jours à la table des grands*, oui un Bourgeois Janse-niste, ignorant & cagot. Au reste avez vous vu beaucoup de Comédiens gemir de l'éloignement des Bourgeois : n'amusons nous pas assés de gens pour que quelques uns nous amusent à leur tour. C'est pour nous un passe-tems que les déclamations des bigots, & l'impertinence de quelques Bourgeois imbéciles & fripons par état, qui osent dédaigner des gens qui valent beaucoup mieux qu'eux.

Ces fots sont ici bas pour nos menus plaisirs.

Où les Bourgeois d'ailleurs prendroient ils le droit de mépriser les Comédiens? Ceux d'entr'eux qui ont un peu de sens commun, s'entendront à dire, c'est qu'ils sont excommuniés. Ils se garderont bien de les attaquer du coté des mœurs & de la probité. En effet un Procureur, un Marchand, un Commis savent bien que s'ils reprochoient aux Comédiens leurs mauvaises mœurs, ceux-ci seroient autorisés à leur reprocher leur mauvaise foi. Ils aiment donc mieux s'appuyer d'un titre respecté mais injuste, que d'un titre mieux fondé mais qu'on peut faire valloir réciproquement contre eux.

Les manœuvres de la Chicane, les friponnerie, de la Finance, les fourberies du Commerce, la rapacité des uns, les banqueroutes des autres, le libertinage clandestin de tous, sont sans doute aussi condamnables que l'inconduite d'une partie des gens de spectacle.

Il semble que ce soit un reproche que vous vouliez faire aux Comédiens que d'être admis à la table des Grands & que cette faveur vous fasse conclure qu'il faut que les hôtes & les convives soient également corrompus pour se trouver ensemble: il y a pourtant une distinction bien essentielle à faire. Ceux qui invitent à leur table une chanteuse des Chœurs, ou une figurante des ballets de l'Opera, ou toute autre femme de Théâtre qui n'a pas des talens distingués, n'invitent que rarement les hommes à ce repas; ils y seroient de trop, eu égard à l'objet de la partie, &

aux

aux amusemens qui suivront le dessert: vous pouvez penser de ces Grands là tout ce qu'il vous plaira; mais ceux qui invitent aussi bien les Comédiens que les Comédiennes, dont la table est toujours environnée de Dames vertueuses & d'hommes respectables, n'ont assurément pas le même objet que les premiers lorsqu'ils admettent un Acteur ou une Actrice célèbres à ce Cercle. L'accueil qu'ils font à un Comédien, est un hommage qu'ils rendent à des talens distingués. Ne croiez pas que ce soit pour égayer l'assemblée; cela seroit bon si tous les Comédiens avoient l'hilarité d'un *Armand*, d'un *Poisson*, d'un *Préville*, ou d'un *Carlin*, mais un *Baron*, un *Du fresne*, un *Grandval*, un *Sarasin*, un *Le Kain* ne sont pas plaisans: c'est pourtant eux qui jouissent le plus souvent de l'honneur d'être admis à la table des Grands; & par quelle raison? Par la même qui y fait admettre un *Crébillon* un *Voltaire*, un *Van-loo*, un *Bouchardon*; un *Rameau*. Ces gens là ne sont pas invités pour faire les plaisans, c'est que l'amour propre est flaté du talent d'autrui, & que comme disoit le généreux *Montecuculli* du grand *Turène*: *un grand homme fait honneur à l'homme*, & qu'on se fait honneur à soi-même en leur faisant honneur.

Tenez par exemple: tout Arlequin que je suis, je ne suis plaisant qu'au Théâtre, & quoique des gens du plus haut rang m'aient fait l'honneur de m'admettre plusieurs fois à leur table, ils ne m'ont jamais trouvé bouf-

fon , je me suis toujours piqué de n'y être que raisonnable ; & je ne me suis point aperçu que cela les ait refroidi à mon égard.

Quant à quelques idiots de Bourgeois , n'allez pas vous imaginer que moi ni aucun de mes conforis , qui pensent à ma maniere , soions bien mortifiés de ce qu'ils ne veulent pas nous admettre à leur potage : bien loin de regretter leur soupe , je ne leur offrirais pas la mienne ; & je connois tel Notaire , tel Ecclesiastique , tel Bijoutier en vogue , tel riche Négotiant , tel Sousfermier & tel Fermier général chez qui je rougirois toute ma vie d'avoir diné. Il y a pourtant de prétendus grands Philosophes qui ne dédaigneroient pas d'être en liaison avec eux. Ils peuvent penser de moi tout ce qu'ils voudront & dire de moi tous ensemble ce que j'aurai le plaisir de dire moi seul de chacun d'eux en particulier.

Et que m'importe à moi qu'un faquin me méprise.

On doit se faire honneur quand on est raisonnable , du mépris de trois sortes de gens , des coquins , des Catins , & des fots.

Je ne voudrois pas qu'on s'imaginât sur ce que je viens de dire que je méprise la Bourgeoisie en général : je fais combien cette classe renferme de bons citoyens , de gens vertueux & respectables.

Je fais que le Cabinet de beaucoup de Négotians est l'azile de la bonne foi , & que beaucoup d'entre eux partagent le zele patriotique avec nos plus braves Guerriers.

Un Roux de Corse est aux yeux des sages

un homme aussi respectable , aussi essentiel à l'Etat qu'un brave Lieutenant Général , & je partagerai toujours mon hommage & mon respect à tous les deux ; je suis d'ailleurs bien sûr que des hommes de cette trempe ne s'amuseront pas à mépriser les Comédiens ; leur ame toute grande qu'elle est , est trop pleine d'idées sublimes pour laisser place à un sentiment aussi petit & aussi ridicule que le préjugé établi contre nous dans la petite imagination des fots.

Sparte ne souffroit point de Spectacle. Ce n'est pas une raison pour en conclure que les spectacles soient mauvais.

Quelle quantité de bonnes choses le Législateur de cette République féroce n'a-t-il pas rejetées ! Les spectacles étoient absolument contraires à ses vûes : il n'auroit prêché que l'humanité , & cette qualité du cœur est incompatible avec le metier de Soldat , que faisoient tous les Spartiates. L'art de tirer bien droit , & de tuer quelqu'un avec grace , voilà l'unique talent qu'on admira à Lacédémone , & le seul objet de l'étude de ses citoyens ; Étude barbare que les sauguinaires admirateurs de Licurgue n'ont que trop perfectionnée.

Un Législateur plus philosophe auroit montré aux hommes à s'aimer & non pas à se battre. Pen & Confucius , voilà deux sages , si non en Religion du moins en morale. Jesus Christ n'a jamais fait de Code militaire. L'Evangile ne prêche que la paix , la charité , le pardon des offenses , & l'amour du prochain.

Quoi

Quoi de plus contraire à des loix qui font de tout un Peuple une Armée: il faut être bien peu Chrétien, pour me vouloir faire admirer un Législateur aussi barbare que Licurgue.

Observez cependant que ce Législateur n'a pas plus proscrit les Théâtres que les autres plaisirs; & conclure de son attention à éloigner de sa République ce genre d'amusement, qu'il est très dangereux, c'est conclure en même tems que les plaisirs que vous permettez à vos Génevois ne le sont pas moins puisqu'il les proscrivoit aussi. Le vin dont vous faites si bien l'apologie n'étoit pas plus du goût de Licurgue que vos Cercles particuliers. La seule danse qu'il permettoit à ses gens étoit un exercice militaire au son des instrumens & qui ne ressembloit point du tout au Bal que vous établissez si comiquement sous la direction d'un Magistrat.

Vous citez en vain les loix Romaines contre les Comédiens puisqu'ils ont pour eux les loix Grecques. Au reste les impudences du Théâtre latin ne pouvoient entrer dans la bouche que de gens impudens: on les méprisoit quelque bien qu'ils jouassent parce qu'il falloit avoir très peu d'honneur pour se charger de bien exprimer les choses les plus impudiques: Ce n'étoit point le talent des Acteurs qu'ils pouvoient appliquer à d'autres objets, qu'on méprisoit, c'étoit leurs personnes. Les Attellanes sans contredit étoient des Drames écrits avec décence, puisque la jeune No-
blessé

blesse de Rome s'honoroit en les représentant : en effet devoit on déroger en récitant des Poëmes destinés à faire aimer la Vertu ? Les Comédiens François font la même chose aujourd'hui , ils doivent donc jouir de la considération que leur délicatesse leur a méritée , s'ils ont quitté les farces indécentes pour des Poëmes dictés par la raison & la sagesse ; on doit donc les traiter en honnêtes gens , & leur rendre les privilèges qu'on accorde dans la société à tous les bons citoyens.

Les Dames Romaines , les jeunes Senateurs s'oublieroient jusqu'à rendre l'hommage le plus éclatant aux Acteurs , *ils les conduisoient comme en triomphe du Théâtre à leur logis* : on leur faisoit enfin des honneurs qu'on n'accordoit qu'à peine aux Chefs & aux défenseurs de la République.

C'étoit un abus qu'il falloit réformer , & qui donna lieu à la publication d'un Edit. Cet Edit n'empêcha pas Ciceron d'estimer , d'aimer & de défendre Roscius , ni les Ediles de le paier suivant son mérite.

Si les Comédiens avoient été flétris par des réglemens très sages , lorsque l'indécence l'effronterie , la satire & la calomnie empoisonnoient toutes leurs représentations , ils furent estimés quand ils se contenterent de jouer les ridicules , & de faire haïr les vices en général , sans attaquer les personnes. On porta trop loin l'estime qu'on leur accordoit : on réforma cet abus par un Edit : devant comme après on se conduisit sagement : on n'attaqua

qua point les spectacles parce qu'on étoit convaincu qu'ils étoient bons en eux mêmes ; on attaqua seulement l'abus qu'on faisoit d'une bonne chose. Les remédes pris à propos sont utiles , appliqués ou pris sans raison , ils se convertissent en poisons ; qu'on cesse donc d'opposer à l'honneur des Comédiens , des réglemens devenus injustes puisque la cause qui les dicta ne subsiste plus. Qu'on se garde bien en même tems , de leur donner une trop haute opinion d'eux mêmes ; qu'on les confidere , qu'on les estime , qu'on les accueille ; mais sans les carresser excessivement : qu'on les traite seulement comme on traite les honnêtes gens , avec distinction mais sans entousiasme : alors on ne verra pas des mœurs moins pures sur le Théâtre , que dans tous les autres états de la Société , sur-tout si l'on soutient avec vigueur les regles que je viens d'indiquer. Il s'en faut bien qu'elles soient aussi difficiles à faire exécuter que la loi prescrite contre les Duels. Il est bien difficile de détruire une opinion universellement reçue comme un sentiment de vertu ; opinion si enracinée qu'on rougiroit de ne pas la suivre , quoiqu'on en sente toute l'absurdité. La loi contre les Duels n'est pour ainsi dire qu'une demie loi , & vous le démontrez ; au lieu qu'il ne manque rien aux regles que je prescric au Théâtre pour y établir le bon ordre & le rendre respectable. A l'égard des Duels, il ne s'agissoit pas seulement d'empêcher de se battre , il s'agissoit d'empêcher en même tems

tems qu'un brave, en se soumettant à la loi, ne passât pas pour un lâche : or c'est ce qu'on ne pouvoit empêcher ; se taire tout à fait c'étoit se compromettre ; permettre le Duel dans certains cas, & sous l'autorité de vôtre Cour d'honneur, c'est exposer à la mort celui des deux Champions qui a raison, & qui par conséquent devoit toujours être vengé. Vôtre moien ne vaut donc pas mieux que la loi qu'il attaque.

Il ne tiendroit qu'à moi de me faire honneur dans vôtre esprit : le moindre petit écôlier de Droit, un Clerc de Procureur même pourroit selon vous sans trop d'effort de génie composer un Code ; rien n'est à vôtre avis plus aisé : Je me suis assis quelque fois sur les bancs du Collège de *Cambrai*, j'ai même barbouillé grosse & minnute chez le Procureur ; je puis donc me croire un petit *Solon*, & vous le faire croire aussi. N'ai-je pas imaginé des loix pour le maintien de la police & des mœurs parmi les gens de spectacle. Vous établissez une Cour d'honneur, vous lui prescrivez sa conduite, vous vous erigez en Législateur de ce Tribunal. Puisque j'ai le même droit que vous ; puisque j'ai tous les titres que vous croiez suffisans pour être aussi Législateur, je casse vôtre Cour d'honneur si elle ne suit pas les documens que je vais lui prescrire. Soions de bonne foi pourtant, malgré toutes mes lamieres ce n'est par moi qui les ai imaginés ces documens. Un Officier Livonien prisonnier de guerre à Berlin, dis-

cutoit

cutoit cette matiere il y a quelques jours avec un de mes Amis, celui-ci déplorait la barbarie du point d'honneur & des Duels, il s'efforçoit de trouver des moiens à prescrire à à l'humanité pour obvier aux détours dont on se fert pour éluder le Reglement de Louis XIV. L'Officier lui communiqua une idée, qui n'est peut-être pas sans incoveniens, mais qui mise en exécution retiendrait infailliblement mieux les faux braves que tout autre reglement qui ait paru jusqu'ici. L'abus, dit il, qu'il s'agit de détruire est barbare, & la justice devoit employer selon moi quelque chose du caractere de ceux qui s'y livrent. Vis-à-vis d'un ennemi barbare le droit de guerre autorise la barbarie par représailles : tout agresseur est donc l'ennemi vis-à-vis du quel la loi doit employer ce droit ; mais comme la perte de l'agresseur ne justifieroit pas la bravouvre de l'offensé, nôtre Législateur voudroit que tout homme qui se croiroit offensé s'adressât à un Tribunal compétent avant que de tirer satisfaction, & que l'offensé prouvée, il obtint le droit de ce faire justice par un Duel : telle seroit la loi du Combat ; si l'agresseur tuoit l'offensé il seroit pendu, si l'offensé tuoit l'agresseur il seroit libre, estropié tous deux, une pension de la part de l'agresseur à l'offensé, l'agresseur blessé seul, tant pis pour lui : tous deux seroient punis de mort pour s'être battus sans l'aveu du Tribunal. Défense sous peine de la vie à tous particuliers non militaires ou préposés de
la

la Justice, de porter des Armes quelconques.

Cette loi, j'en conviens, est terrible, elle est même injuste en un sens, puisqu'elle semble lier les mains de l'agresseur vis à vis de l'offensé: mais c'est dans cette injustice même que consisteroit son efficacité; c'est un remède violant, mais que la nature du mal obligeroit d'employer. Cette loi terrible contiendrait les faux braves, même par le défaut d'équité qu'on peut lui reprocher. Il n'est personne qui ne tremblât dans une dispute, d'être reconnu pour agresseur; & pour échapper à cette qualification on attendroit toujours d'être insulté. Le bénéfice de la loi seroit toujours préférer la qualité d'offensé à celle d'offenseur. Si l'on osoit se battre tête à tête, & que les combattans fussent dénoncés, ils seroient sans rémission punis de mort aussi bien que les témoins volontaires de leur combat.

L'insulte faite entre quatre yeux n'en seroit pas une à moins que l'insultant n'allât se vanter de l'avoir faite. L'insulte alors deviendroit publique, & l'offensé seroit en droit de se pourvoir: si l'offenseur ne s'en vantoit pas il y perdrait le plaisir barbare des Duelistes: plaisir qui ne consiste qu'à se vanter d'avoir convaincu quelqu'un de lacheté ou de peu d'adresse, & de se faire regarder comme un homme avec lequel il est dangereux d'avoir à faire.

Il n'est point d'abus qu'on ne détruise quand les loix qui les proscrivent sont assés

féveres, & qu'elles ôtent toute ressource au délinquant. Vous avez donc eu tort de conclure de ce qu'une loi qui n'a pas affés prévu pour retrancher l'abus qui l'a fait naître, que toutes les loix aient la même insuffisance, & qu'il ne soit pas possible de faire respecter les bienséances & la Police aux Comédiens, parce que l'on n'a pas scû empêcher les Duels. Pour que l'on pût être de vôtre avis il falloit ne pas faire appercevoir ce qui manquoit à la loi de Louis XIV. puisque c'étoit fournir à ceux qui vous liront une réponse qui coule de source. Ce ne sont pas les mœurs qui font cause que la loi n'est pas exécutée, c'est que cette loi est mal faite & ne conclut rien contre celles qui le feront mieux.

Un spectacle & des mœurs, ce seroit un spectacle à voir. Je vous le donnerois moi, ce spectacle là, un grand nombre de mes Camarades aussi. Il n'est pas rare autant que vous croiez : Je l'ai donné sur le Théâtre de Rennes, sur celui de Strasbourg, je l'ai donné depuis aux Cours de Bayreuth, de Munich, de Vienne & de Berlin, & je le donne assurément *gratis* : le seul prix que j'en attens est l'estime que des spectateurs équitables & sensés ne peuvent me refuser. J'ai partagé avec nombre de mes Confreres les témoignages glorieux de l'estime, & de la bienveillance de graves Magistrats, d'illustres Militaires, de Princes, de Princesses qui font profession de ne les accorder qu'à des gens dont les mœurs sont pures & la conduite irréprochable.

Je

Je me nomme, & les lieux où j'ai paru, faites moi souffrir la honte d'un démenti si j'ai tort, informez vous, & je passe condamnation si vous n'êtes pas forcé d'avouer que je suis infiniment plus honnête homme que vous. Oui M. & j'insiste, plus honnête homme que vous, ce n'est pas beaucoup dire ; vous verrez tout à l'heure. La plaisante distinction que vous faites du talent & du métier de la célèbre Oldfield, l'un ne suppose-t-il pas l'autre, & jouiroit on du talent, si l'Acteur n'en faisoit pas son métier ? Les Anglois ont honoré cette Actrice d'un tombeau parmi ceux des Rois, ils ont voulu encourager par là tous ceux qui font le même métier à tacher par leur talent de mériter le même honneur. Il n'y a point de profession qu'il ne soit honteux, ridicule & préjudiciable de mal exercer ; mais quand on l'embrasse avec le talent qu'elle exige, on l'honore au lieu d'en être honoré.

Quel cas fait on d'un Médecin, d'un Prédicateur, d'un Avocat, d'un Peintre, ou d'un Musicien ignorant ? Ce n'est donc pas le métier qui honnore, mais le talent avec lequel on s'y distingue. Tout homme qui attend son honneur des titres dont il est décoré, s'il les possède sans les mériter, n'est aux yeux des sages, qu'un Baudet chargé de Reliques : je suis fort étonné qu'un Philosophe, au moins soit disant, exige de la profession des Comédiens, qu'elle les honnore par elle même, sans aucun mérite de leur part, tandis que les profes-

fections les plus honorifiques cessent d'être honorables pour ceux que leur incapacité & leur métalent en rendent indignes. Encourager le talent par des honneurs, c'est honorer, c'est autoriser sans doute la profession dans la quelle ce talent est nécessaire ; donner le bâton de maréchal à de braves Lieutenants Généraux, les combler d'honneurs & de biens, c'est encourager les jeunes Officiers, c'est honorer leur profession en recompensant ceux qui l'exercent avec distinction.

Si nous avions aujourd'hui des Cicéron qui plaidassent pour nos *Roscius*, on les entendroit sans doute s'élever contre le préjugé qui avilil la profession de ceux-ci, & s'efforcer de rendre les honneurs à des talens qu'on attaque aux dépens de la raison & de la Vertu.

Prenez y garde M. ce n'est pas lorsque les Jeux *Sceniques* furent institués qu'ils furent avilis, ils étoient des actes de Religion, dont les Acteurs étoient les Ministres : on les considéroit donc, comme des gens consacrés au service des Dieux ; ce n'étoit pas alors que le Préteur disoit : *Quisquis in scenam prodierit infamis est.*

Ce fut lorsque ces spectacles sacrés devinrent profanes & impudiques, qu'ils furent abandonnés aux talens des esclaves & de gens déjà méprisés avant de monter sur la scène ; ce fut pour empêcher les honnêtes gens d'exercer une profession licentieuse, de se confondre avec des hommes vils, pour insulter par des fatires odieuses & personnelles les meilleurs citoyens,

toiens, & allarmer la pudeur par l'exécution de rôles infâmes, tant par le stile que par les vices des personnages qu'ils représentoient. On ne voioit sur la scene latine que des Parasites, des Mercurès, des Appareilleuses & des Courtisanes. N'auroit-il pas été honteux que des gens de l'un & de l'autre sexe eussent rempli de pareils rôles aux yeux du Public. On avoit donc raison de proscrire le Théâtre: les législateurs vouloient inspirer de l'horreur pour l'image des mauvaises mœurs, elle étoit si nue cette image, qu'il n'est pas concevable comment le Sénat n'eut pas l'autorité de l'effacer tout à fait: mais le goût effrené d'une Populace corrompue lui interdisoit sans doute cette entreprise.

La distinction accordée aux Attelanes, prouve toujours que les loix ne s'élevoient pas contre les spectacles comme mauvais en eux mêmes, ni contre des Acteurs honnêtes gens, & des Pièces où les mœurs étoient respectées. La loi des Romains ne fait donc rien pour vous; si vous en abusez, nous pouvons nous prévaloir de celle des Grecs qui honnoit le Théâtre, & sur-tout d'une qui deffendit sous peine de la vie de proposer de toucher à des sommes considérables destinées aux spectacles, même pour la deffense de la Patrie dans le tems qu'Athènes étoit assiégée par Philippe.

Les premiers spectacles qui parurent en France furent édifiants, aussi leurs Acteurs furent ils honorés de titres & de privileges: ils ne représentoient que les Misères ou le

Martire de quelque Saint : devenus moins devots & plus avars , ils affermerent leur Théâtre à des Farceurs infâmes , on leur reproche quelque part à eux mêmes d'avoir allié des spectacles impudiques & des scènes lascives aux objets les plus dignes de vénération.

L'Eglise s'éleva avec raison contre des abus si scandaleux ; elle excommunia non seulement les Comédiens , mais encore les spectateurs. L'objet de l'excommunication n'étoit pas sans doute de proscrire les spectacles décens & raisonnables ; mais seulement ceux qui n'offroient aux yeux qu'un mélange des choses saintes avec les plus scandaleuses , & des prophana-tions aussi choquantes pour la raison , que contraires à la pureté des mœurs.

Si les spectacles ont essuié la même révolution à Paris que dans l'ancienne Rome , s'ils ont été sacrés dans leur origine , & s'ils sont devenus impudiques dans la suite , il n'est pas étonnant qu'ils aient été autorisés , respectés & honorés lors de l'Etablissement : il est encore moins surprenant qu'ils aient été fletris lorsqu'ils sont devenus l'Ecole de l'infamie & de l'impureté : plus on prouvera que la proscription des Acteurs fut légitime alors , plus on établira les droits de ceux du tems présent à l'estime publique & à la société. Vous avez trop senti que la profession des Comédiens d'aujourd'hui vous donnoit peu de prise contre eux ; il a fallu que vous alliez fouiller dans leur conduite particuliere de quoi vous autoriser à dire du mal de leur état : il se peut
fort

fort bien que dans le leur, comme dans tous les autres les honnêtes gens ne soient pas le plus grand nombre: c'est ce qui sera cependant si tôt qu'on le voudra. Il seroit injuste d'appliquer à leur profession leur déreglement, après ce que j'ai dit des causes du désordre qui regne entre eux, & qui dépendent absolument du défaut de police. Achevons de disculper leur profession des nouveaux reproches que vous lui faites d'un air si triomphant; vôtre gloire n'est qu'un feu de paille, vous allez bientôt voir la fumée.

Qu'est ce que le talent du Comédien? L'art de se contrefaire, de revetir un autre caractère que le sien, de paroître différent de ce qu'on est, de se passionner de sang froid, de dire autre chose que ce qu'on pense aussi naturellement que si on le pensoit réellement, & d'oublier enfin sa propre place. Qu'est ce que le talent d'un Corneille, d'un Molière, d'un Crebillon, d'un Voltaire? C'est de se passionner de sang froid dans leur Cabinet, d'écrire autre chose que ce qu'ils pensent aussi naturellement que s'ils le pensoient réellement, & d'oublier enfin leur propre place. C'est le talent d'un Prédicateur qui prend la place d'un Apôtre, se passionne de sang froid & dit souvent autre chose que ce qu'il pense aussi naturellement que s'il le pensoit. Un talent n'exclut pas plus la probité du cœur de celui qui l'exerce s'il est honnête homme, qu'il n'y porte la Vertu, s'il est un homme corrompu: prétendre qu'il influe en bien ou en mal sur les mœurs de quelqu'un,

c'est une absurdité ridicule & vous allez le voir ; il faut avant vous laisser tout dire :

Qu'est ce la profession de Comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement sa personne en vente.

Qu'est ce qu'il y a de honteux à se donner en représentation pour de l'argent ? Pensez vous nous faire rougir de vos scrupules, pourquoi donc vous y donnez vous aussi ? Car n'est ce pas pour être connu personnellement qu'un Auteur donne ses ouvrages au Public ? N'est ce pas pour l'amuser qu'il travaille, & qu'il met ses productions au jour ? N'est ce pas pour gagner de l'argent qu'un Auteur, un Avocat, un Prédicateur même se produisent au Public ? Chacun d'eux ne désire-t-il pas d'en être connu plus qu'aucun de ses concurrens ? Si ces motifs ne sont pas scandaleux de vôtre part, pourquoi le seront-ils de la part des Comédiens ? Quelle est la profession qui ne doit pas nourrir celui qui l'exerce ? Quel mal y a-t il à gagner sa vie aux yeux du Public plutôt que dans son appartement, sur-tout quand on la gagne avec distinction, qu'on se fait cherir par ses talens, & qu'on se rend recommandable par ses mœurs ?

Qu'est ce que l'ignominie, quels sont les affronts qu'on achette le droit de faire à un Comédien ? On le siffle quand il jouë mal : mais ne siffle-t-on pas les mauvais Auteurs, en sont ils moins honnêtes gens pour cela ? Fait on

on

on beaucoup de cas d'un mauvais Prédicateur, ou d'un Avocat imbécile? Ne se moque-t-on pas d'un ignorant Médecin. Quand on siffle tous ces gens là, est-ce à leur profession qu'on en veut? Non sans doute; c'est à la personne seule, c'est pour la punir de l'audace qu'elle a de vouloir tromper le Public, & lui faire paier des talens qu'elle n'a pas.

Ceux des Comédiens qui n'ont jamais été sifflés sont donc audeffus de tout reproche? Leur profession n'a rien de honteux pour eux, puisqu'ils n'éprouvent point le désagrément qui l'avilit selon vous: mais, allez vous dire, n'a-t-on jamais sifflé des Acteurs qui ne le méritoient pas? J'en conviens, donc leur profession est flétrissante par elle même, puisque quelque bien exercée qu'elle soit, elle les expose toujours à des sifflets ignominieux: mauvaise conclusion. N'a t-on pas critiqué très injustement d'excellens Auteurs. Le mépris dont les habiles & les honnêtes gens paient des critiques injustes n'ajoute-t-il pas souvent à la gloire des Auteurs critiqués? M. M. de Voltaire & de Crebillon perdront ils rien de leur réputation par les absurdes critiques que vous venez de faire de leurs ouvrages? *Et quand une nuée de Corbeaux croassent en passant au-dessus d'un bocage, en écoute-t-on avec moins de plaisir quand ils sont loin, les chants mélodieux du Rossignol.* Ce charmant oiseau en a-t-il pour cela le gosier moins flexible & moins tendre? En est il moins cher aux oreilles délicates qui l'écoutent. La Police en France, vient d'in-

terdire les sifflets au Parterre ; donc voilà la profession des Comédiens annoblie par ce règlement. Les sifflets étoient la seule cause de son ignominie , les sifflets aujourd'hui ne sont plus à craindre : voilà donc nôtre état devenu tout aussi respectable qu'un autre , puisque le Parterre a perdu le droit de nous siffler.

*Un Clerc pour quinze sous ; sans craindre le hola ,
Peut aller au Parterre , attaquer Attila.*

La façon dont Boileau donne ici aux étourdis le droit de siffler les meilleures choses , est sans doute la véritable façon de le leur ôter , & si d'un côté les fous sifflent au parterre ; (car ce ne sont que les fous qui sifflent) les honnêtes gens crient toujours , *paix là ! paix ! paix ! la Cabale !*

Si la Pièce ou l'Acteur les ennuie , ils se contentent de bailler & s'en vont. Or l'ignominie que vous reprochez aux Comédiens , ne leur étant infligée que par des fous ou des étourdis , il n'est pas étonnant qu'ils y soient insensibles , & qu'ils continuent d'aimer , d'estimer & d'exercer leur profession.

J'adjure comme vous *tout homme sincere* de déclarer à présent , s'il découvre dans nôtre profession la moindre trace *d'un trafic honteux & bas de soi même.*

Ces hommes si bien parés , si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion , n'abuseront ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filous si subtils de la lan-

langue & de la main sur la scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront ils jamais de distractions utiles? &c.

Ces soupçons que vôtre perfidie cherche à donner de nous au Public, sont aussi bien fondés que ceux que quelques idiots avoient conçus contre le caractère de M. de Crebillon. Ils s'étoient imaginé, dit-il, qu'un homme qui avoit pû traiter si énergiqnement le caractère d'Atrée devoit avoir l'ame aussi noire que son Héros. Vous êtes païé M. pour sentir combien ces gens avoient tort.

Un Peintre devient il un malhonnête homme, quand il exprime avec art toute la méchanceté d'un *Caligula*, dans les traits qu'il lui donne. Un Historien de Néron devient il un Monstre pour savoir développer avec art tous les mouvemens secrets de l'ame de cet Empereur détestable? Non sans doute; ce n'est donc que vôtre méchanceté propre qui peut vous porter à nous appliquer les vices que nous peignons le mieux qu'il nous est possible pour les faire abhorrer. Que penseriez vous de la maladresse d'un filou qui commenceroit par montrer aux gens, de quelle maniere il s'y prendra pour les tromper? Ne seroit ce pas les avertir d'être sur leur gardes. Ce seroit pourtant là ce que nous ferions si nous employions dans le commerce de la vie, l'adresse & la subtilité que vous remarquez en nous au Théâtre. Vôtre méchanceté vous ôte la mémoire: vous venez de reprocher tout à l'heure aux Comédiens de paroître ce qu'ils ne sont pas & de revetir un
autre

autre caractère que le leur. Vous voulez ici faire craindre au Public qu'ils ne soient ce qu'ils représentent.

Quand un honnête homme avertit un autre honnête homme des moyens qu'un fripon doit employer pour le tromper, doit on craindre que cet honnête Conseiller ne devienne un fripon lui même, parce qu'instruit de tous les tons, de tous les détours, de toutes les grimaces que le fourbe qu'il accuse, a coutume d'employer pour tromper quelqu'un, il en fait un tableau frappant à son ami.

Que l'esprit contempteur rend inconséquent, injuste & aveugle, car vous ne voudrez pas vous persuader que ceux des Comédiens qui jouent les rôles de *Polieucte*, de *Joad*, de *Mardochée*, deviennent des Saints. Vous ne voudrez pas croire non plus que ceux qui jouent un *Euphémon*, un *Licandre*, un *Ariste*, un *Burrhus*, un *Alvarès*, deviennent les gens du monde les plus vertueux: il faut pourtant convenir avec vous même; & si l'emploi de chaque Comédien a tant d'influence sur ses mœurs; ceux qui jouent les rôles de Saints, de Héros, & d'honnêtes gens doivent devenir des Saints, des Héros, d'honnêtes gens, comme ceux qui jouent des rôles de suborneurs & de fripons sont selon vous, *suborneurs* & *fripons*. Mais vous M. qui tirez du métier des autres des inductions contre leur probité, voions un peu si celui que vous faites ne peut donner aucun doute de la vôtre: si l'inconduite de quelques Comédiens vous fait présumer que tous leurs ressemblent, vous m'autorisez
par

par cette opinion à conclure que la mauvaise foi d'un grand nombre d'Ecrivains est commune à tous & par conséquent à vous.

Il y a eu des Auteurs fripons, voleurs même, impies, obscènes, calomniateurs & scélérats, & vous êtes Auteur.

Diogène étoit Philosophe mais Philosophe Cinique & suivant la commune opinion orgueilleux autant qu'insolent; on voioit son orgueil à travers les trous de son Manteau & quelque bonne opinion que M. *De la Motte le Vayer* en ait conçue sur quelques pensées raisonnables recueillies de ce prétendu Sage, on ne peut voir qu'un insolent, un ridicule & un orgueilleux dans la manière dont il se conduisit avec Alexandre. S'il eut été véritablement sage il auroit accepté les présens de ce Héros, ne fut ce que pour soulager les malheureux de sa connoissance. Il aimait mieux faire une réponse impudente que de se mettre en état de faire de bonnes actions. Le véritable Philosophe alors fut *Alexandre*, puis qu'il ne se fâcha pas & je crois qu'il est très louable d'avoir mieux aimé être Alexandre qu'un Diogène.

Un Grand Prince vous a voulu paier un de vos ouvrages beaucoup plus qu'il ne vaut assurément; vous ne vous êtes réservé superbement du présent qu'il vous faisoit qu'un peu plus de ce qu'il valoit & vous avez renvoié le reste, afin qu'on put vous comparer à Diogène; votre orgueil a percé comme celui de votre modele; car l'histoire ne dit pas que

que vous aiez fait aucune demarche pour que ce trait de modestie & de désintéressement fut dérobé à la connoissance du Public. Ce désintéressement prétendu n'a trompé personne. Que conclure de ces deux exemples? Que puisque vous & Diogènes êtes des Philosophes, que tous les Philosophes sont des orgueilleux, des impertinens & des hipocrites? Il le faut bien, en imitant vos conséquences. La plupart des Hérétiques ont été des Religieux, des Pretres, des Théologiens, des Methaphisiciens, donc tous les Religieux, les Theologiens & les Pretres sont des Hérétiques, & vous êtes Methaphisicien.

Ce fut un Moine qui fit l'Alcoran, ce fut un Ministre Calviniste qui conduisit son Roi sur l'échaffaut & qui sous le titre de Protecteur occupa le Trône de son Maître: donc tous les Moines ou les Ministres réformés sont des Sergius ou des Cromwels. Quelques étourdis d'Ecrivains osent faire imprimer les dogmes du *Deisme*, ou renouveler les erreurs de *Lucrece*; d'autres à l'abri de la rigueur de la Police par l'*incognito* qu'ils ont la prudence de garder, portent la corruption dans les mœurs par des écrits obscènes, d'autres enfin politiques innocens font des Traités de gouvernement aussi sots qu'eux mêmes; ils prêchent en cachette l'indépendance & la révolte: donc tous les Auteurs sont des Lucrece, des Vanini, des Allozia, des Machiavel.

Je ne suis pas assés imbécile ni assés injuste pour adopter de pareilles conséquences; j'ai
gra-

graces au Ciel encore affés de Logique pour ne pas conclure du particulier au général ; je ne proscri point des professions utiles & respectables à cause des abus qu'on en peut faire.

La friponnerie de Furetiere ne me rend point l'Academie suspecte.

L'impertinence de Diogéne, ni vôtre Cinisme maladroit, ne m'empêcheront pas de regarder les Socrates, les Platon, les Molière, les Montagnes, les Montesquieu, les Mirabeau, comme les amis des hommes, & les organes de la raison, de la sagesse & de la vérité.

Des Théologiens prétendus, des Hérétiques aveugles ne m'empêcheront pas d'admirer les lumieres & le zele des Peres ni l'Eloquence pénétrante & sainte des *Bourdaloue*, des *Bossuet*, des *Flechiér*, des *Massillon*.

L'apostasie de *Sergius*, l'hipocrisie, l'ambition, la cruauté de *Cromwel* ne me feront point voir des factieux dans des Religieux scrupuleux observateurs de leurs regles.

Je ne verrai point des Usurpateurs futurs dans les Reformés du Rojaume de France : leur zele patriotique, la pureté de leurs mœurs, leur valeur éprouvée à laquelle le Roi vient d'accorder les honneurs militaires, que leurs opinions les empêchoient ci-devant de partager : tout cela me les fait voir tels qu'ils sont, d'honnêtes gens & de bons citoiens.

Je ne vois pas non plus des Mursius, des Pétrone, des Ovide, des Martial dans tous nos Ecrivains.

Je

Je ne vois point dans les efforts que font des gens sages & modérés pour éclairer le Trône & le Ministère sur les abus que des fanatiques ou des hypocrites font de la Religion, sur les exactions de certains Préposés subalternes du Gouvernement, la frénésie de ces esprits réformateurs qui voudroient être les Auteurs du trouble pour que leur nom passe à la postérité, dût-on les comparer aux *Erostrates*. Ceux qui me paroïtroient tels, je les accuserois.

Je dénoncerois au Ministère public un Auteur dans les écrits duquel je découvrerois des opinions nouvelles, contraires au repos de la foi, & par conséquent à celui de l'Etat. Je vous dénoncerois vous, dans les écrits de qui j'en puis montrer plusieurs, si mon zele ne m'exposoit pas à être accusé de récriminer.

Si vous voulez faire adopter aux gens sages, que la profession des Comédiens les rend fripons parce qu'il y a des gens de mauvaises mœurs entre eux, prouvez avant que tous les hommes sont des fripons, parce qu'il n'y a point de profession ni d'état qui n'ait les fripons.

Quant à moi, voici ma maniere de juger. Ce n'est point parce que parmi les gens de lettres & les Philosophes il y a des envieux, des plagiaires, des critiques de mauvaise foi, que je vous crois un malhonnête homme, c'est parce qu'entre tous les Ecrivains du jour, vous vous distinguez par vôtre malice
en-

envers ceux qui vous déplaisent : c'est parce que vous voulez rendre odieux des gens qui ne vous ont jamais fait de mal , c'est parce que vous dénigrez une profession que des Saints & des Philosophes approuvent & qu'ils encouragent : c'est parce que vous accusez de mauvaises, mœurs & de friponerie des gens que vous ne connoissez que de vûe & qui ne vous ont assurément jamais rien volé : c'est par ce qu'en voulant avilir & diffamer le talent des Comédiens, vous dégoutez les honnêtes gens de l'exercer, & vous vous opposez ainsi à ce que cette profession s'annoblisse & se purifie des abus qu'on peut encore lui reprocher. Un Censeur sage, honnête homme & vraiment zélé ne répand point le fiel & l'infamie sur ceux dont les mœurs le choquent, il leur montre le chemin de la Vertu & s'en tient là : mais quelle opinion n'est il pas parmi d'avoir d'un homme qui quitte le Paradis terrestre : (car la magnifique description que vous faites de Genève en donne cette idée) quelle opinion, dis je, n'est il pas parmi d'avoir d'un petit Auteur qui quitte un séjour si délicieux, pour venir insulte une nation respectable, blâmer tous ses usages & ses goûts, lancer des traits critiques sur son Gouvernement, prêcher l'indépendance, & vanter le bonheur des Iroquois & des Caraïbes, c'est-à-dire l'orgueil, la férocité, la révolte, la cruauté à un Peuple accoutumé à chérir ses Rois, & qui se distingue par sa docilité, par son zèle & son respect pour les loix ; Que penser d'un petit Docteur

en politique qui veut transformer le François enjoué, poli, soumis, & fidele en Républicain dur & féroce? Apôtre secret de la turbulence Anglicane, ne seroit-il point le précurseur d'un nouveau Cromwel; un pareil homme me paroît bien plus méprisable & plus dangereux qu'un Comédien.

Je pourrois emploier en faveur de ma profession tous les argumens invincibles contenus dans la lettre d'un Théologien à M. Bourfault, qui lui demandoit son avis sur les spectacles: pour éviter la prolixité j'y renvoie le lecteur & vous aussi. Vous serez un novateur bien opiniâtre si cette lettre ne vous impose pas silence & ne vous convertit pas.

C H A P I T R E VI.

Où l'on examine si le Bal public proposé par M. Rousseau ne seroit pas plus préjudiciable aux mœurs de Genève, que le spectacle qu'il proscriit.

Combien vous vous seriez épargné de peine M. si vous vous en étiez tenu au seul obstacle que vous pouviez opposer raisonnablement à l'établissement de la Comédie Française à Genève: il vous a fallu suer pour entasser un nombre d'invectives suffisant pour faire un volume: il vous a fallu gagner des migraines à faire des calculs graves & politiques aussi faux que les principes qui vous les ont fait entreprendre. Tout ce travail vous auroit paru de trop, si vous aviez été bien sûr

fûr de l'impuissance de Genève à soutenir un spectacle. Quelle meilleure raison que l'impossibilité de paier pour ne pas faire de la dépense : quelle raison plus capable d'éloigner les Comédiens vos ennemis des bastions de Genève, que la certitude d'être mal paies, s'ils osoient former un établissement dans cette ville? Je ne crois pas le Sénat de Genève plus disposé à tromper les Comédiens en les appelant, que les Comédiens à périr d'inanition en s'établissant dans un désert. Si vôtre allegation vous eut paru vraie elle vous auroit semblé en même tems la meilleure & la seule utile parmi toutes celles que vous employiez. Il vous a donc fallu imaginer bien d'autres motifs de dégoûts pour engager vos Compatriotes à nous fermer les portes de Genève. Vous vous êtes donc assis à côté du grand Sulli; vous avez emprunté son ton & son stile pour dresser un Catalogue d'obstacles imaginaires, d'inconvéniens frivoles & de conseils économiques que vous prétendez qu'il auroit donné à Genève pour en écarter les spectacles. Croiez moi M. on se feroit moqué de lui chez vous, comme on l'auroit fait à Paris, si les objets qu'il a traités si gravement eussent été des détails aussi puérils que ceux que vôtre petite politique vous fait regarder comme des monstres.

Sulli n'auroit vû dans les spectacles que ce que tous les gens sages y voient, un délassement utile & nécessaire, le seul digne d'occuper des gens sensés & de leur faire moins

regretter le loisir qu'ils sont forcés de donner à la réparation de leurs forces & de la tête & de l'esprit. Sulli bien loin de penser comme vous se seroit emporté contre quelqu'un qui auroit proposé l'établissement d'un *Bal public*: Il auroit vû dans cet établissement tous les préjudices que vôtre *prévision* fait marcher à la suite du spectacle. Sulli n'auroit pas manqué de dire: *Je vois que les travaux des Genevois cessant d'être leur amusement, aussitôt qu'ils auront un Bal public, il y aura chaque jour un tems réel de perdu pour ceux qui assisteront à ce Bal, & l'on ne se remettra pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on aura vû ou de ce qu'on aura fait; on en parlera, ou l'on y songera, par conséquent relachement de travail, premier préjudice.*

Quelque peu qu'il en coûte pour son Ecot, on paiera enfin: c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûtera pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y menera, & il faudra les y mener souvent par ordre du Seigneur Commis: de plus un Ouvrier ne va point dans une Assemblée se montrer en habit de travail, il faudra prendre plus souvent ses habits de Dimanche, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de Dépense, deuxième préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte, exigent un dédomagement, on le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de rencherir. Plusieurs marchands rebutés de cette aug-
men-

mentation , quitteront les Montagnons , & se pourvoieront chez les autres Suisses leurs voisins , qui sans être moins industrieux , n'auront point de spectacles , & n'augmenteront point leurs prix , Diminution de debit , troisieme préjudice.

Dans les mauvais tems les chemins ne sont pas praticables. Il fait rarement beau pendant le Carnaval , on n'interrompra point ces divertissemens , supposés si édifiâns & si utiles. On ne pourra éviter de rendre la salle abordable en tout tems , l'hiver , il faudra faire des Chemins dans la neige , peut-être les paver , Dieu veuille qu'on n'y mette pas des Lanternes. Ici le grand Sulli feroit une réflexion , si l'établissement des Lanternes & le pavage des chemins ne seroient absolument qu'au Bal public , ce seroit une dépense à regretter : mais il ne reprocheroit pas au Bal public comme un nouveau préjudice qu'il auroit occasionné , une dépense utile à la sûreté des citoyens & à la circulation du Commerce , au roulage des marchandises &c. Les femmes des Montagnons allant d'abord pour voir , & ensuite pour être vues , voudront être parées , elles voudront l'être avec distinction : la femme de Mr. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Bal , mise comme celle du Maître d'École , s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain , delà naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les Maris , les gagnera peut être , & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moiens d'é luder les loix somptuaires , introduction du Luxe , cinquieme préjudice.

Tels font les inconvéniens que vous voiez à la fuite du spectacle; mais que le grand Sulli verroit à la fuite d'un Bal public, il en verroit encore bien d'autres qu'il est bon de vous détailler. S'il voioit par exemple un Seigneur Commis présider à vôtre Bal, quel abus, diroit il, fait on donc ici de la Magistrature, ne craint on point de la dégrader en la faisant présider à une espèce de débauche publique? Elle ne peut assister dans un Bal que pour y contraindre le plaisir ou pour y participer; si c'est un bien que de danser en public, & qu'une jeune personne mérite un prix pour avoir bien dansé; il faut donc que tout le Sénat de Genève apprenne à danser aussi, qu'il ouvre le Bal lui même pour déterminer le Public à donner la préférence à ce genre d'amusement.

*Voir un grave Sénat faire en rond une danse,
Et sauter dans la salle ainsi tout en cadence,
Cela seroit bien beau, Monsieur.*

Je n'outre point ici le ridicule, prenez y garde. Le Législateur doit l'exemple de la pratique de ses loix; donc le Sénat de Genève ne pourroit se dispenser de danser lui même, pour faire danser les autres.

Il faudroit encore qu'il imaginât des danses dont les mouvemens & les graces ne fussent pas contraires à la modestie: car vous voulez qu'on danse très modestement: or rien n'étoit moins conforme à la modestie que
les

les danses des Spartiates lorsque les femmes s'y méloient; lisez plutôt l'histoire. Un Menuet, une Contredanse pour être bien dansés ne s'accordent gueres avec vos scrupules: un Maître à danser ordinaire, dit toujours à ses écolières: Mademoiselle, avancez la poitrine, effacez les épaules légèrement, marquez scrupuleusement la cadence, les yeux fixés sur ceux de vôtre Cavalier, que tout vos mouvemens peignent avec grace un sentiment, souriez agréablement.

Tous ces principes ne vous paroistroient pas modestes: il faut donc imaginer une danse exprès, ou si l'on danse à vôtre Bal des Menuets & des Contredanses, il faudra que les figurans pour être modestes, se gardent bien de porter les yeux l'un sur l'autre: la vûe collée sur le plancher de la salle, ils marcheront comme ces petites figures Automates que les Savoiards font rouler sur nos parquets, il ne sera pas mauvais même pour s'assurer que les regards derobés ne trahiront point la modestie prescrite, d'affubler la tête de tous les danseurs & danseuses d'un voile épais pour les mettre à couvert de la tentation. On suivroit apparemment l'usage universel de l'Europe, qui a consacré l'habit noir à la décence, & l'on obligeroit tous les danseurs & danseuses de s'habiller de cette couleur, & pour que tout répondit à la gravité de l'habit, on interdrait aux jeunes garçons cet air de dissipation & de folie que la danse & la musique leur inspire: on leur pres-

croiroit d'avoir la vue toujours fixée sur le Seigneur Commis, Comme le Soldat Pruffien sur le Flügelman * en sorte qu'ils s'exerceroient fans cesse à accorder leur maintien avec la gravité de leur habit. O le beau Bal, ô le beau Bal!

J'observe un chose: vous voulez de la modestie dans vôtre Bal, & vous excitez l'émulation des meres à bien parer leurs filles: eh M. songez donc au luxe que vous craignez tant; songez que la modestie que vous exigez ne s'accorde pas avec une parure excessive. Vous voulez de la grace & de l'adresse, & qu'on applaudisse ces deux avantages dans ceux qui les auroient: ce seroient donc des graces & une adresse de convention? Car pour les graces naturelles qui accompagnent les danses de toute l'Europe, croiez moi, la scrupuleuse modestie y trouveroit fans cesse à redire.

Vous voulez que les peres & meres aient à leur tête un Seigneur Commis, & que tous ensemble composent un *Aréopage* pour juger de la modestie & de la danse des jeunes gens; mais ne craignez vous pas la prédilection des peres & meres pour leurs enfans? Le Seigneur Commis, en supposant qu'il n'ait ni son fils ni sa fille dans l'assemblée sera donc le seul qui pourra prononcer avec impartialité, & rendre compte au Sénat de la conduite de ses dan-

* C'est le premier Soldat de la premiere file de chaque Bataillon ou Peloton qui regle par ses mouvemens l'exercice de tous les autres.

danseurs. Il tiendra Régistre Journal apparemment de la façon dont chacun aura dansé, & par un acte déposé scrupuleusement au Greffe on saura que tel jour, Mademoiselle une telle a dansé un peu trop *légerement*, que tel autre jour, Monsieur un tel a laissé échapper un pas de Menuet *un peu trop libidineux*, on saura que dans tel Bal Mademoiselle N. a choqué la modestie par *un port de bras trop tendre*, & que Monsieur N. a payé l'amande pour avoir fait connoître par *un coup d'œil trop décidé*, qu'il avoit pour sa figurante en ce moment, *un sentiment* plus que patriotique. Sur ce rapport toujours intègre apparemment, on accorderoit tous les ans la Couronne à celle des Filles ou celui des Garçons qui se trouveroit miraculeusement exempt d'aucun de ces reproches.

Je ne fais M. si ce Bal modeste s'établira à Genève, suivant vôtre avis: mais je fais bien qu'il ne sera jamais à couvert de l'ennui ni du ridicule.

Voions un peu maintenant quels sont les plaisirs que vous réservez aux gens mariés. Le Caffé, le babil, & la médifance aux femmes, les cotteries ou les cercles bachiques aux maris. L'Evangile veut formellement que l'homme quitte tout pour s'attacher à sa femme; mais vous qui vous croiez fait apparemment pour le corriger & l'interpréter, vous voulez que les hommes ne voient leurs femmes que le moins qu'il leur sera possible: dans le cours de la journée, la femme occupée de

P

fon-

son ménage, le mari de ses affaires, n'auront pas beaucoup de tems à donner à l'amour mutuel. Il semble que le soir, lorsque leurs occupations sont terminées, est le moment où l'attachement réciproque devrait rassembler les Epoux, pour s'amuser honnêtement avec leur famille; non pas selon vous; la femme fera bien mieux d'aller chez sa commere, censurer tout son voisinage, médire à plain gosier pour l'édification du prochain & la paix des autres ménages: de peur que la lulette ne lui tombe à force de caquet, on lui donnera force Caffé, Thé, Chocolat, Liqueurs fraîches &c. Les hommes iront au Cercle se dessécher les poumons avec la pipe, & boire à *la Suisse*, pour édifier tous les Philosophes de vôtre goût: édifieront-ils les autres sages? J'en doute: car aux yeux de tous ceux-ci & des autres gens du monde, l'ivrognerie a toujours paru un vice atroce & deshonorant. Ils ont toujours vû jusqu'à présent dans un ivrogne, un homme dégoûtant & ridicule, à qui l'on doit craindre de donner sa confiance. Un ivrogne est ordinairement brutal imbécille, opiniâtre, hebété, mauvais Mari, mauvais Pere, négligent, paresseux, très peu propre à remplir les devoirs de l'himen, & cette cordialité apparente que vous préconisez tant, n'est qu'une indiscretion accidentelle, dont il se repent ordinairement le lendemain de sa débauche.

Tels sont les plaisirs que vous préférez cependant au spectacle; la médifance des femmes,

mes, l'ivrognerie habituelle des hommes vous paroissent moins dangereux pour les mœurs que la vûe d'un spectacle décent, où la Magistrature auroit eu l'attention d'établir la modestie, le respect & la décence, tant de la part des Acteurs que de celle des spectateurs.

Le goût du Vin, dites-vous, n'est pas un crime : la maxime est nouvelle. Je vous ai prouvé que le goût du spectacle n'en est pas un non plus. Vous prétendez que celui qui fait de mauvaises actions étant ivre couve à jeun de mauvais desseins. Celui qui tua *Clitus* dans l'ivresse, dites vous, fit mourir *Phylotas* de sang froid : qu'est ce que cela prouve, si non qu'Alexandre à jeun ou dans l'ivresse étoit également méchant ; mais étoit il ivre quand il visita & consola si généreusement la famille de *Darius* ? Etoit il ivre quand il traitoit Porus en Roi, qu'il mettoit la Couronne sur le front d'*Aristodème*, & qu'il admiroit le désintéressement de *Diogène* : croiez vous le vin capable de lui avoir inspiré toutes ces belles actions, & ne voiez vous pas qu'Alexandre ne devint cruel, même de sang froid, que lorsqu'il devint ivrogne : Comment osez vous avancer que le vin fait rarement commettre des crimes ; c'est au contraire de toutes les passions celle qui en fait commettre le plus, tel qui de sang froid auroit été retenu par la crainte & la réflexion, perd l'une & l'autre par l'ivresse & se livre à toute sa fureur que le vin anime.

Citez M. les crimes que le spectacle a fait

fait commettre, citez en un, & je me rends. Examinons un peu, deux nouveaux paradoxes que vôtre amour pour le vin vous a dicté.

Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté: je dis moi, que le sage est sobre & tempérant, parce qu'il est sage, & qu'un fourbe n'est ni sobre ni tempérant par fausseté, mais par prudence & par tempérance naturelle, qualité louable qui n'exclut pas la fourberie.

Quelle preuve avez vous qu'un homme méchant dans la vin soit nécessairement, également mauvais à jeun? L'expérience prouve le contraire. Combien de gens naturellement polis bienfaisans & doux deviennent brutaux caustiques & durs quand ils ont trop bû d'un coup? Tel qui auroit craint de se faire une affaire parce qu'il est prudent ou timide naturellement, devient hardi & querelleur, quand il a la tête échauffée par le vin, qui le tire de son assiette ordinaire. Pour vous convaincre de cette vérité, jetez les yeux sur nos soldats. Tels qui freineroient à la vûe d'un retranchement ou d'une palissade, attaquent l'un & l'autre avec fureur & succès, quand leur courage est animé par un verre de brandevin. En supposant d'ailleurs que le vin fasse éclater les mauvais desseins qu'un méchant couvoit à jeun: il faut donc regarder comme un malheur qu'il se soit enivré car il auroit peut-être toujours couvé dans son sang froid un projet funeste dont l'exécution lui auroit paru dangereuse, tant qu'elle n'auroit pas pû être

être accompagnée de certaines circonstances que sa prudence lui faisoit juger nécessaires, au lieu que l'ivresse l'aveuglant sur les dangers de l'entreprise, sa témérité lui fait tenter avec succès ce qu'un homme à jeun n'auroit pas osé tenter.

Voilà M. les inconveniens qui peuvent résulter de vos Cercles de médisance & d'ivrognerie. Vos fêtes publiques ennuieront à la fin ; vos exercices ne peuvent être des amusemens journaliers pour des gens accablés déjà de fatigue par leurs travaux ordinaires. Vos cercles masculins ou féminins, comme je viens de vous le démontrer, sont d'une très dangereuse conséquence. Quoi de plus sage que de leur substituer le spectacle ; car en supposant que quelques jeunes spectateurs en abusent, comme ils abuseroient des meilleurs choses, & qu'au lieu d'écouter Zaire, ils ne fassent qu'une attention luxurieuse à ses charmes, ils ne pécheront au moins que par *pensées*, mais dans vos Cercles ont été exposé à pécher par *pensées*, par *paroles*, par *actions* & par *omission*.

Par *pensées*, parce que pour égayer la compagnie on tâche de se rappeler de bons contes ; & qu'on réfléchit sur la façon dont on les rendra plus piquants par l'indécence des images, & l'addition de quelques réflexions polissonnes.

Par *paroles*, parce que les gens ivres ne sont pas délicats sur le choix des termes : les plus durs, les plus impolis, les plus grossiers,

fiers , les plus impurs , & les blasphêmes même leur sont très familiers.

Par omission , parce que les ivrognes à l'aspect d'une Bouteille , oublient communément leurs affaires , renvoient tout au lendemain & faute de faire le bien qu'ils pourroient , leur intérêt & celui de leur famille en souffrent également.

Par action enfin , vous n'ignorez pas que les ivrognes ne se piquent pas de pudeur , & suivant vous même , ceux qui ont le cœur corrompu font dans l'ivresse toutes les mauvaises actions qu'ils se feroient interdites à jeun.

Voiez M. & jugez maintenant si Genève ne gagneroit pas beaucoup à l'établissement d'un spectacle François , & si vous aimez vôtre Patrie comme vous dites ; n'êtes vous pas obligé en conscience de l'obliger d'en établir un au plus vîte , pour prévenir tous les maux qui pourront résulter de vos Cercles bachiques & médifans ? Pouvez vous imaginer maintenant que le spectacle seroit préjudiciable à vôtre République tandis que toutes les autres en tirent de si grands avantages : Vous mettez au nombre des reproches que vous faites à la Tragédie , qu'elle ne vous représentera que des Tyrans ou des Héros , qu'en avez vous à faire , dites vous : c'est ce que tout le monde seroit tenté de dire avec vous mais dans un autre sens. Les Héros de Genève ne lui seroient gueres plus utiles que ses fortifications : mais souvenez vous que vous avez dit qu'il
falloit

falloit des hommes & des Héros à une République : or Genève est une République ; il est donc sage de mettre souvent des Héros sous les yeux de vos Concitoyens pour leur servir de modèles. Les Brutus, les Caton, les Ciceron, & tant d'autres peuvent bien, je crois, aspirer à ce titre ? Quant aux Tyrans on n'en a besoin nulle part : il suffit de les montrer ; & vous n'ignorez pas les motifs qui portent nos Auteurs à les produire sur la scène : C'est pour en faire l'objet de l'exécration publique & quelque bien établi que soit à Genève la haine de la Tyrannie, il n'en est pas moins sage de justifier, de nourrir & de fortifier cette haine par les tableaux des horreurs que les Tyrans ont sù commettre.

Ce ne seroit point les devoirs des Rois qu'on vous proposeroit d'étudier dans nos Pièces, ce seroient ceux de citoyen : or les devoirs d'un Roi sont ceux d'un bon citoyen, le Zèle, l'attention, le courage, l'équité, le désintéressement, l'amour de la Patrie ; voilà les devoirs d'un bon Roi, ceux d'un bon sujet & d'un zélé Républicain. Ce ne seroit point dans la Comédie nos Marquis qu'on vous proposeroit d'imiter, puis qu'on les joue, qu'on les tourne en ridicule, que leur fatuité est toujours punie, & qu'on les bastonne même quelque fois : si ce sont là des appas pour engager les gens à se faire Marquis à Genève, il faut que les têtes y soient bien autrement tournées qu'ailleurs ; mais si l'on y pense
com-

comme par-tout où l'on a du bon sens on se gardera bien de s'emmarquiser à pareil prix.

Si l'on établissoit un spectacle à Genève il y faudroit une garde, & ce seroit à vos yeux un image affligeante de l'oppression & de la Tyrannie; langage de libertins qui ne voient que l'oppression & la contrainte dans un objet cher aux gens sages, puis qu'il en résulte la paix & la tranquillité. La Police en tous lieux à besoin de s'appuier de la force, parce qu'il y a par-tout des réfractaires, & Genève est obligée comme toutes les autres Républiques, d'employer sans doute cette marque de la Tyrannie pour conserver sa liberté.

Si l'habit soldatesque est si funeste à vos yeux, allez donc prêcher de se défaire de sa Garnison, puisque c'est pour vous un présage de la Tyrannie, & une marque affligeante de l'oppression: nous verrons si le Sénat fera de vôtre avis. Je vous répète pour finir, que si parmi toutes vos objections, vous trouvez que j'en aie négligé quelques unes qui vous paroissent des plus fortes, (car j'en ai négligé beaucoup pour n'être pas obligé, comme je vous l'ai dit, de faire un in-Folio) vous me trouverez toujours prêt à répondre. S'il vous reste encore quelques momens à vivre, je vous exhorte de les employer à me convaincre de la justesse de vos raisonnemens; en attendant que cela arrive, permettez moi de faire des vœux sinceres pour vôtre Conversion.





